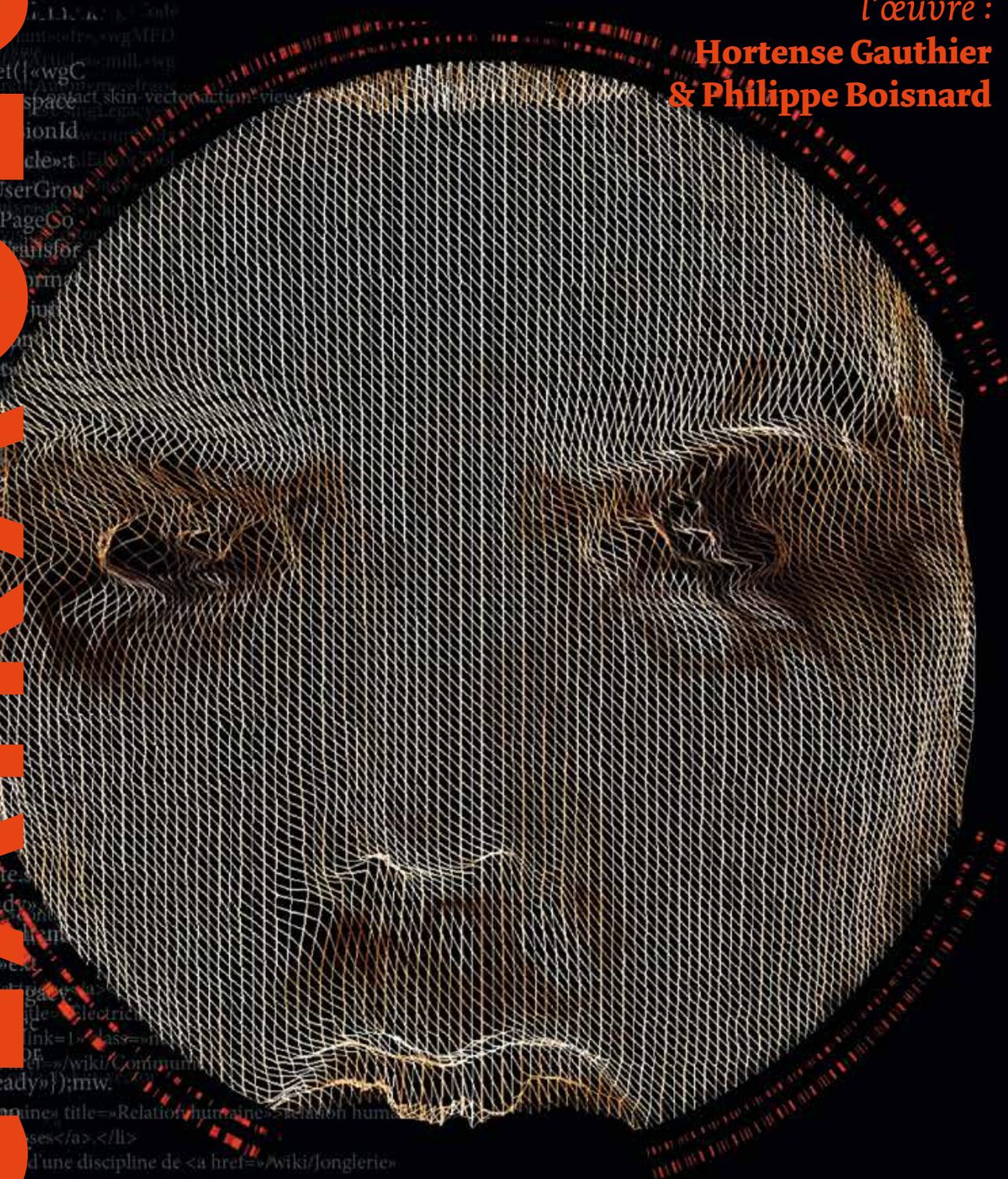


Des artistes à
l'œuvre :
**Hortense Gauthier
& Philippe Boisnard**

CLAIRS ÉCLA



**La littérature et le cinéma
peuvent-ils se passer de prix et de récompenses ?**

UNE POLITIQUE CULTURELLE DE TERRITOIRE

**PAROLES D'INVITÉS
SYLVIE DUCAS & JEAN-MARC LALANNE**

LA MÉCANIQUE ÉCONOMIQUE

REGARDS CROISÉS

ÉDITO

Les prix, ces récompenses décernés à des réalisateurs et à des auteurs sont précieux. Non seulement ils distinguent des œuvres et récompensent ainsi les mois, parfois les années, que des artistes ont dédiés à leurs travaux, mais aussi ils sont un signal fort de la dynamique des politiques culturelles.

La région Nouvelle-Aquitaine peut ainsi s'enorgueillir d'avoir contribué à l'écriture du roman *Le Garçon* qui a reçu le prix Femina en fin d'année 2016, en accueillant en résidence au chalet Mauriac à Saint Symphorien son auteur Marcus Malte.

La mise en œuvre de ces politiques doit s'incarner en Nouvelle-Aquitaine par la création collective d'une nouvelle agence du livre et du cinéma.

Nathalie Lanzi, deuxième vice-présidente, notamment en charge de la culture, trace dans ce numéro les perspectives et les pistes de travail : l'action régionale doit concerner tous les territoires, urbains mais aussi ruraux, de telle sorte que les actions culturelles soient au plus près de ses habitants. Dans les deux domaines du livre et du cinéma, cette politique régionale sera menée dans le cadre de filières qui iront de l'auteur au lecteur ou au spectateur. L'éducation artistique et la médiation seront des éléments forts de cette politique dans la continuité de chacune des trois anciennes régions dont les objectifs étaient proches, et elles créeront leur propre modèle. Il nous faut maintenant tous ensemble concevoir un fonctionnement adapté à la grande région, en alliant la création d'une agence unique régionale du livre et du cinéma avec l'indispensable travail en réseau, les personnels de cette agence devant être situés au plus près des territoires.

De ce point de vue, pour en avoir personnellement fait l'expérience dans un département rural dont les moyens financiers sont peu élevés, la création d'un bureau d'accueil de tournages il y a six ans en Lot-et-Garonne a eu des répercussions importantes sur la présence, les années suivantes, de cinéastes et de documentaristes.

Actuellement, en réunissant en un seul budget les anciens fonds régionaux de soutien pour la filière cinématographique, et en y ajoutant les fonds spécifiques des cinq départements qui

participent déjà à cette politique en faveur du cinéma, notre région est devenue la deuxième région de France après l'Île de France. C'est une position enviée et il nous faudra tous ensemble la conforter car l'ensemble de cette grande région présente un palmarès impressionnant de film soutenus, primés dans les festivals. Comme le soulignent ici plusieurs intervenants, un prix a principalement trois objectifs : mettre en valeur un auteur ou un réalisateur, déclencher un réflexe d'achat, d'un livre ou d'une place de cinéma, enfin attirer l'attention des médias et du public sur le jury, l'association ou la collectivité qui ont décerné un prix. Et les résultats ne sont garantis en rien en la matière, sauf pour les très grands prix littéraires et un ou deux festivals de cinéma internationaux.

Mais il existe aussi de nombreuses actions territoriales qui font intervenir directement les lecteurs tel le prix des lecteurs du Centre du livre et de la lecture de Poitou-Charentes, avec des groupes de lecteurs qui constituent un jury et une implication de tous les acteurs de la filière. À Gradignan, les lecteurs votent également pour Lire en poche et à la librairie Lignes d'horizon à Saujon en Charente, soixante lecteurs constituent le jury. Dans plusieurs des festivals de cinéma régionaux, il en est de même, et il faut noter que les réalisateurs, producteurs et distributeurs regardent de plus en plus attentivement ces votes participatifs, car ils sont souvent annonceurs d'une rencontre dynamique avec le public lors de la sortie des films. Une implication de tous, le plaisir de lire ou de voir un film, la nécessité d'échanger, de commenter, de vivre ensemble !

Comme l'écrit Maltus Malte dans son roman :

« La vie, il faut considérer la vie. La paix. Et toutes ces choses dont on peine à croire qu'elles ne seront pas éternelles. Il faut considérer la félicité. »

Pierre-Henri Arnstam
Président



ÉCLAIRAGES

N° 06 - Automne - Hiver
2016-2017

Illustration de couverture :
Hortense Gauthier / Philippe
Boisnard

Éclairages est la publication
semestrielle de l'agence
régionale Écla : écrit, cinéma,
livre, audiovisuel,
association Loi 1901.

Directeur de la publication :
Pierre-Henri Arnstam
Responsable de la publication :
Emmanuelle Schmitt
Rédactrice en chef :
Catherine Lefort

Comité de rédaction :
Florence Delaporte, Catherine Lefort,
Flora Liopis, Odile Nublât,
Jean-Marc Robert, Antoine Sebire.

Ont collaboré à ce numéro :
Raphaëlle de Cacqueray, Christophe
Chauville, Christophe Dabitch,
Olivier Desmettre, Donatien Garnier,
Romuald Giulivo, Catherine Lefort,
Sophie Léonard, Hervé Pons-Belnoue,
Nathan Reneaud, Mathilde Rimaud,
Delphine Sicut.

La rédaction remercie
chaleureusement :
Jean-Daniel Baltassat, Olivier
Bessard-Banquy, Emmanuelle
& Thierry Boizet, Thomas Calley
& Pierre Guyard, Rémi Chayé,
Maguy Cisterne, Anne-Marie Cocula,
Sylvie Darreau, Lionel Destremau,
Virginie Devesa, Sylvie Ducas,
Prune Engler, Danièle Gay, Hélène
Glaizes & Sylvia Loiseau, Emmanuel
Granger, Jean-Marc Lalanne,
Nathalie Lanzi, Hervé Le Corre,
Olivier Mony, Laurent Pagès,
Julien Rejl, Sébastien Rouault, les
artistes invités : Hortense Gauthier
& Philippe Boisnard.

Conception graphique :
Dan Maurin / www.dandan.fr
Pour écrire à la rédaction :
catherine.lefort@ecla.aquitaine.fr

Diffusion : Écla
Correction : Jean Bernard Maugiron
jbm33@free.fr
Imprimeur : BLF Impression
www.blfimpression.fr
ISSN : 2273-8851
Dépôt légal : janvier 2017.



écla

écrit cinéma livre audiovisuel

ÉCLA

Bât. 36-37 / Rue des Terres Neuves - 33130 Bègles
Tél. +33 (0)5 47 50 10 00 / Fax. +33 (0)5 56 42 53 69
ecla@ecla.aquitaine.fr / <http://ecla.aquitaine.fr>



SOMMAIRE

La littérature et le cinéma
peuvent-ils se passer de prix et de récompenses ?

Une politique culturelle de territoire

04 Tisser la fibre culturelle
Nathalie Lanzi, vice-Présidente du
Conseil régional Nouvelle-Aquitaine

06 L'empreinte d'un écrivain
Anne-Marie Cocula, présidente du Centre
François-Mauriac de Malagar

**08 Les livres et la lecture
infusés dans le territoire**
Hélène Glaizes et Sylvia Loiseau, Centre du
livre et de la lecture de Poitou-Charentes
Entretien par Catherine Lefort

10 Semer et cultiver les envies
Lionel Destremau, commissaire général
de Lire en poche
Entretien par Delphine Sicut

Paroles d'invités

**12 Entre valeur littéraire
et logique marchande**
Sylvie Ducas, maître de conférences à
l'université Paris Ouest Nanterre et auteur
Entretien par Catherine Lefort

**16 De l'importance (relative)
des prix**
Jean-Marc Lalanne, rédacteur en chef
des *Inrockuptibles*
Entretien par Hervé Pons-Belnoue

La Mécanique économique

**18 Prix littéraires :
mode d'emploi**
Olivier Bessard-Banquy, professeur
des universités et auteur
Entretien par Delphine Sicut

20 Une histoire de paris
Julien Rejl, responsable de la distribution
chez Capricci
Entretien par Nathan Reneaud

**22 Les prix de la rentrée
littéraire : un jeu qui
rapporte gros**
Sébastien Rouault, chef de groupe livres
de la rentrée littéraire chez GFK
Entretien par Mathilde Rimaud

**23 Des artistes à l'œuvre :
Hortense Gauthier
et Philippe Boisnard**
HP Process : pour une poésie action
numérique
Entretien par Donatien Garnier

Regards croisés

28 Noir de prix
Hervé Le Corre, écrivain
Entretien par Romuald Giulivo

**29 Des prix pour résister ?
Exister ?**
Jean-Daniel Baltassat, écrivain
Entretien par Sophie Léonard

**30 Ouvrir des horizons
de lecture : quand un prix
littéraire sert la bibliodiversité**
Danièle Gay, directrice de la librairie
Lignes d'horizons
Entretien par Mathilde Rimaud

32 Après Bojangles
Emmanuelle et Thierry Boizet,
éditions Finitude
Entretien par Romuald Giulivo

**34 Le bénéfice
de la conjonction**
Sylvie Darreau,
éditions de La Cheminante
Entretien par Olivier Desmettre

36 Nourrir le feu sacré
Laurent Pagès, directeur de la
médiathèque d'Aire-sur-L'Adour
Entretien par Delphine Sicut

**37 Les combattants
de tous les possibles**
Thomas Cailley, réalisateur
& Pierre Guyard, producteur
Entretien par Christophe Chauville

40 « Tout ce qu'on peut avoir »
Rémi Chayé, réalisateur
Entretien par Christophe Dabitch

**42 L'enjeu compétitif des
festivals de cinéma, un miroir
aux alouettes ?**
Maguy Cisterne, secrétaire générale
du festival du moyen-métrage de Brive
Entretien par Raphaëlle de Cacqueray

**43 Contrechamp
sur le Festival de La Rochelle**
Prune Engler, déléguée générale
du festival
Entretien par Raphaëlle de Cacqueray

44 À tout prix
Virginie Devesa,
cofondatrice d'Alpha Violet
Entretien par Hervé Pons-Belnoue

**45 Le bain, l'ours
et la rhétorique**
Olivier Mony, critique littéraire
Entretien par Olivier Desmettre

46 Les lecteurs primés
Emmanuel Granger,
membre du jury Prix de l'Escalade du Livre
Entretien par Romuald Giulivo

47 Des livres

Retrouvez la suite du dossier sur :



08 Voix des Lecteurs - sélection 2016 - Photo : CLC

12 Sylvie Ducas

16 Détail de l'affiche du Festival de Cannes 2016

© Lagency / Taste (Paris) / Le Mépris © 1963 StudioCanal

Compagnia Cinematografica Champion S.P.A.

20 La Mort de Louis XIV - Photo : Capricci

29 Jean-Daniel Baltassat - Photo : Hermancia Trévy

37 Les Combattants, making-of - Photo : Julien Parisé - Nord Ouest Films

40 Tout en haut du monde - Images : Diaphana

42 Prune Engler - Photo : Jean-Michel Sicut

Tisser la fibre culturelle

Par **Nathalie Lanzi**

Depuis janvier 2016, Nathalie Lanzi est la seconde vice-présidente du Conseil régional Nouvelle-Aquitaine en charge de la jeunesse, du sport, de la culture et du patrimoine. Très tôt, elle s'est engagée dans la vie associative puis dans la vie politique. Aujourd'hui, tout en poursuivant son métier d'enseignante, elle parcourt la région Nouvelle-Aquitaine pour permettre à l'ensemble du territoire d'avoir accès à la culture sous toutes ses formes. Un vaste chantier sur lequel elle a bien voulu s'exprimer, comme elle livre aussi son regard sur les prix et récompenses.

La création artistique et l'accès à la culture sur le territoire néo-aquitain

Comme pour l'ensemble des domaines de compétences régionales, la définition d'une politique culturelle unifiée à l'échelle de notre nouvelle grande région est un chantier immense. Il est bien sûr indispensable de définir sans trop tarder un cadre général qui permette à chacun de comprendre où nous voulons aller, mais il faut aussi prendre tout le temps nécessaire pour bien le faire. Avec l'ensemble des élus impliqués avec moi dans le champ des politiques culturelles – notamment Éric Correia, conseiller régional délégué à l'économie créative et aux droits culturels – et avec l'appui des services régionaux, nous nous sommes beaucoup mobilisés tout au long de cette première année pour à la fois rencontrer le plus grand nombre possible d'acteurs, partout sur le vaste territoire de Nouvelle-Aquitaine, et lancer les chantiers de réflexion. Livre, cinéma et audiovisuel, musiques actuelles, arts visuels, festivals : dans tous ces domaines, des concertations, la rédaction des textes d'orientation sont en cours.

« ...regarder comment les projets développés en milieu urbain, métropolitain, et ceux des espaces plus ruraux, peuvent être complémentaires et s'enrichir les uns les autres. »

Dans ce travail de redéfinition d'une politique régionale de la culture, nous nous fixons trois objectifs principaux. Le premier est de porter un regard en termes d'aménagement culturel du territoire. En la matière, nous nous appuyons davantage sur la notion d'équité que sur celle d'égalité pure. Il s'agit de définir des modalités d'intervention qui soient adaptées à la réalité propre de chacun des territoires de Nouvelle-Aquitaine. Il s'agit

aussi de regarder comment les projets développés en milieu urbain, métropolitain, et ceux des espaces plus ruraux, peuvent être complémentaires et s'enrichir les uns les autres. Nous ne voulons pas d'une région à deux vitesses. Deuxième objectif : celui de penser les enjeux du développement artistique et culturel en termes de filières. Cela signifie, d'une certaine manière, d'appréhender ces enjeux au travers d'un regard économique, ce qui correspond à l'ADN des régions. Mais nous le faisons en ayant bien conscience que les opérateurs artistiques et culturels ne peuvent être considérés comme de simples acteurs économiques comme les autres. Nous faisons nôtres les valeurs humanistes et citoyennes qui les portent et c'est d'abord à ce titre que nous les accompagnons. Mais nous avons la conviction qu'un regard qui s'intéresse notamment aux ressources mutualisées ou au développement des coopérations et des solidarités ne peut être que bénéfique à la traduction concrète de ces valeurs. Troisième objectif enfin : mettre le citoyen au cœur de nos politiques. Cela renvoie notamment à l'attention que nous porterons aux enjeux des droits culturels, mais aussi à une volonté de contribuer aux croisements entre projets professionnels et pratiques amateurs, comme à la structuration des politiques d'éducation artistique et de médiation.

Tels sont nos objectifs. Mais la définition des politiques culturelles régionales s'appuiera sur le principe de la co-construction. Nous ne souhaitons pas les écrire en chambre. Nous considérons qu'elles n'auront de pertinence et de force que si elles résultent d'un dialogue en profondeur, tant avec les autres partenaires publics – ce qui permet d'éviter la concurrence ou la contradiction et au contraire favorise la cohérence et la complémentarité entre les dispositifs des uns et des autres – qu'avec les professionnels des secteurs concernés par ces politiques. La conférence territoriale de la culture que nous lançons en cette fin d'année, et l'ensemble des concertations disciplinaires sur lesquelles elle s'appuie traduisent concrètement cet engagement.

Les prix, outils d'une politique culturelle de territoire

Il faut d'abord, pour répondre à cette question, se dire qu'il est difficile de parler des prix en général. Il existe une très grande diversité de situations entre les prix qui bénéficient d'une exposition médiatique maximale, et ceux qui valent d'abord et surtout par la dynamique locale qu'ils génèrent. Ils sont les uns et les autres importants, pas nécessairement pour les mêmes raisons. La région Nouvelle-Aquitaine peut s'enorgueillir de compter sur son territoire une large variété de prix, répondant à l'un et l'autre critère. Du côté des prix ayant un vrai écho médiatique et donc une capacité réelle à orienter les choix du public, on peut penser bien sûr aux Fauves d'Angoulême, qui sont incontestablement la principale référence dans le domaine de la bande dessinée, mais aussi à un ensemble de prix qui concernent des domaines ou des esthé-

« ...Les prix sont de formidables soutiens à la valorisation de la diversité et de la qualité des productions artistiques contemporaines... »

tiques plus ciblées, par exemple les prix du festival polar de Cognac ou ceux du Fipa de Biarritz. De l'autre côté, un grand nombre de prix décernés à l'occasion de tel salon du livre, tel festival de cinéma, n'ont pas franchement l'ambition de faire la une des journaux, mais plutôt de mobiliser autour du travail de sélection, des équipes de bénévoles, voire leur public tout entier. Ils créent ainsi une vraie dynamique de territoire.

En tenant compte de cette variété, l'intérêt des prix du point de vue de la politique culturelle régionale peut être triple. C'est d'abord parce qu'ils sont de formidables soutiens à la valorisation de la diversité et de la qualité des productions artistiques contemporaines qu'ils sont essentiels à nos yeux. De ce point de vue, nous regardons d'abord comment le meilleur des productions de Nouvelle-Aquitaine peut en tirer profit. Nous nous réjouissons lorsque le prix Jean Vigo vient saluer la force du film *La Mort de Louis XIV* d'Albert Serra (voir p. 20 - 21) ou lorsque le festival Impatience vient donner un coup d'élan à la dernière création théâtrale du jeune collectif Os'O. Mais parce que nos artistes peuvent bénéficier de la lumière ainsi offerte par des prix organisés ailleurs que chez nous, il va de soi que notre Région se doit d'apporter aussi sa contribution à la valorisation du meilleur de la création en faisant vivre, sur son territoire, des prix prestigieux. Autre dimension

essentielle des prix : ils contribuent à consolider et renforcer, auprès des professionnels comme auprès du grand public, l'aura des manifestations qui en sont les supports. Pensons par exemple à la dynamique qui s'est créée à Pessac autour du Festival du film d'histoire ou à Brive et sa Foire. Mais, au-delà de ces effets en termes de soutien à la création et de développe-

« ...Ce peut être un formidable outil d'éducation et de médiation, une manière particulièrement pertinente de former le goût et le jugement de lecteurs, de spectateurs et de renforcer leur attachement au principe même de la liberté de création. »

ment d'un projet culturel, n'oublions pas que l'intérêt d'un prix, aussi modeste soit-il, réside aussi dans le fait que, dans bien des cas, il concerne d'abord et surtout celles et ceux qui se sont impliqués, au sein d'un jury, dans ce travail si riche, si difficile, si passionnant, d'évaluation d'œuvres qu'ils ont lues ou vues. Ce peut être un formidable outil d'éducation et de médiation, une manière particulièrement pertinente de former le goût et le jugement de lecteurs, de spectateurs et de renforcer leur attachement au principe même de la liberté de création.



Nathalie Lanzi



Domaine de Malagar - Photo : Centre François Mauriac de Malagar

L'empreinte d'un écrivain

Entretien avec Anne-Marie Cocula

Le prix François Mauriac a été créé en 1985 par la Région Aquitaine en mémoire de l'écrivain et de son œuvre.

Il récompensait des écrivains aquitains ou des ouvrages consacrés à des thèmes relatifs à la région.

À l'occasion du 50^e anniversaire du prix Nobel de François Mauriac, le prix a été relancé et réorienté en 2002.

Échanges avec Anne-Marie Cocula, professeur émérite, ancienne présidente de l'université Bordeaux-Montaigne, présidente depuis juin dernier du Centre François Mauriac de Malagar qui porte ce prix.

Parmi la multitude de prix existant en France, quelle singularité et quelle place voyez-vous pour le prix François Mauriac ?

Sa singularité est fondée sur le « capital » de l'écrivain Mauriac qui n'était pas seulement un romancier, mais aussi un poète, un auteur de biographies et de pièces de théâtre, enfin un très grand journaliste au long cours de l'actualité tragique du XX^e siècle. Cette diversité littéraire se retrouve dans le prix Mauriac : chaque membre du jury sélectionne un, deux ou trois ouvrages destinés à la sélection finale : romans, essais, biographies... une « palette » très ouverte. Cette liste est ensuite soumise à une lecture estivale par l'ensemble du jury, lequel se prononcera lors d'une délibération – présidée par Jean-Noël Jeanneney – qui a lieu à l'occasion des vendanges de Malagar, à la mi-septembre.

Si l'on regarde bien, la liste des lauréats depuis 2002 est marquée d'une belle diversité et d'une grande qualité : le prix Mauriac fait découvrir des écrivains pas très connus au départ, et qui par la suite le deviennent, ce qui montre que le jury ne s'est pas forcément trompé... Des ouvrages originaux aussi, comme *La Grande Arche* de Laurence Cossé, lauréate 2016. J'ai découvert dans son livre comment la construction de la grande arche de la Défense a révélé un architecte, et comment elle a aussi précipité sa ruine, voire sa mort (voir ci-dessous). Ce livre est à la fois un roman, un essai et un regard sur une autre forme de l'art qui tient une grande place dans le monde contemporain.

Ce dernier prix revêt aussi une dimension critique et politique très importante, très présente dans l'œuvre de François Mauriac...

Evidemment, s'agissant de la grande arche, quand on sait le rôle majeur du gouvernement et particulièrement la pression qu'a exercé François Mitterrand sur cette œuvre architecturale, on en mesure l'aspect politique et monumental.

Qu'est-ce qui préside dans le choix des livres dans la sélection ? La qualité littéraire ? Les thèmes ?

Les questions d'actualité aussi. Je pense particulièrement à ce grand écrivain algérien, Kamel Daoud [lauréat 2014] qui a été pour nous une révélation, même s'il était déjà connu dans son pays. Il s'est révélé avec un formidable talent de romancier et de journaliste et a été remarqué par son rôle politique.

Le prix Mauriac est aussi le prix de la Région... Y a-t-il des actions de médiation dans le territoire ?

La Région est maîtresse d'œuvre en effet. Le prix est remis solennellement par le président de Conseil régional et le président du jury au lauréat, heureux de cette distinction et ravi de parler de son ouvrage.

À cet égard, le souci de l'institution régionale est de faire participer plusieurs classes de lycéens aquitains et désormais néo-aquitains à cet événement.

Encadrés généralement par leur professeur de lettres, les élèves lisent le livre primé et l'étudient en classe bien en amont. Le jour de la remise du prix, ces lycéens sont invités à rencontrer l'auteur et à échanger avec lui. Ces rencontres ont très positives car elles montent comment ces jeunes sont particulièrement motivés et impliqués dans les questionnements que suscite l'ouvrage, en dépit parfois de la singularité de certains livres choisis. Je pense notamment à celui d'Annie Ernaux : *Les Années*, une autobiographie autour de son parcours de femme depuis la Seconde guerre mondiale.

Lors de la rencontre, les questions du public lycéen, largement masculin, n'ont absolument pas dérangé l'écrivaine ; il y a eu au contraire une réelle communication et des échanges spontanés. Mon seul regret est que seulement deux femmes figurent dans la liste des douze prix Mauriac décernés à ce jour...

Vous êtes aussi présidente du jury du prix Brantôme de biographie historique (1). Quels regards avez-vous sur ces prix ?

Ce prix a été créé en lien avec des colloques et des journées universitaires organisés à Brantôme – ville touristique entre Périgueux et Angoulême, célèbre pour son abbaye – pour créer un événement culturel. Mais ce sont les Brantômois avec l'association Les Amis de Brantôme qui en sont les artisans.

Pour le rattacher à la personnalité de mémorialiste de Brantôme⁽²⁾, qui doit son nom à la ville, il a été décidé de choisir le thème de la biographie historique.

À la différence du prix Mauriac, la sélection du prix Brantôme est faite par des lecteurs volontaires qui proposent cinq à six ouvrages aux membres du jury avec de possibles correspondances avec l'œuvre de Brantôme. Ce prix est une réussite parce qu'il mobilise beaucoup d'habitants dont le libraire de la ville et que la rencontre avec le public à l'occasion de la remise est un moment chaleureux et amical.

Ces deux prix – Mauriac et Brantôme – ont l'avantage d'être en dehors des cénacles parisiens et de se dérouler dans des lieux patrimoniaux remarquables.

Vous avez vous-même publié de nombreux ouvrages historiques. Le fait d'être impliquée dans des prix littéraires influence-t-il votre manière d'appréhender le travail d'écriture ?

J'ai en effet une grande admiration pour le travail d'écriture que réalisent certains auteurs : au temps qu'ils consacrent à leurs recherches, à la manière de résoudre les difficultés qu'ils rencontrent sur des biographies compliquées. Oui, je peux mesurer le travail accompli, l'angoisse de la page blanche...

Un prix littéraire est-il un outil de médiation intéressant et pertinent pour la diffusion des livres et le développement de la lecture dans un territoire ?

C'est en effet une bonne entrée car les prix permettent de déplacer du monde dans des lieux où l'offre culturelle n'est pas celle d'une capitale, d'une métropole ou d'une grande ville. Ils créent un événement qui peut mobiliser la presse, faire parler de lectures, de littérature, d'écrivains...

Ils favorisent le partenariat avec les acteurs du livre que sont les responsables de médiathèques ou de librairies qui peuvent ainsi accueillir des écrivains dans leurs établissements, créer des activités culturelles et éducatives, susciter des liens avec leurs

lecteurs. C'est un travail intellectuel et aussi parfois de proximité, hors des sociétés savantes ou académiques, en marge des cadres traditionnels. Ils suscitent une forme de spontanéité où chacun peut échanger à sa guise, donner son avis, et l'on a presque toujours d'heureuses surprises.

Quels sont les projets qui vous tiennent à cœur dans votre mandat de présidente du Centre François Mauriac de Malagar (CFMM) ?

2017 est pour le centre une année de transition avec l'organisation de la Nouvelle-Aquitaine et le prochain départ à la retraite de son directeur. À ces changements, s'ajoute le chantier des travaux d'agrandissement et d'aménagement du second chai. Considérant ce qui a été fait et bien fait, j'aimerais que les communes alentours soient de plus en plus associées aux activités de Malagar, que soit fidélisé des publics de proximité : particulièrement les jeunes, en ouvrant plus largement l'accès du domaine aux classes ; de même, les habitants des alentours pourraient être invités à venir découvrir le centre et sa saison culturelle.

À cet égard, les Lectures et Les Vendanges de Malagar qui attirent déjà entre 600 et 700 personnes chacune, preuve en est que Malagar a un grand rayonnement. Il faut poursuivre cet effort et développer ses activités en Nouvelle-Aquitaine. Je souhaiterais que Malagar devienne un lieu d'échanges ouvert aux enseignants de toutes disciplines pour que l'œuvre du romancier et journaliste François Mauriac soit largement diffusée dans l'enseignement secondaire.



1 Lauréat 2016 : Michel del Castillo pour *Goya, l'énergie du néant*, Fayard.

2 Pierre de Bourdeille, dit Brantôme : voir le site <http://www.archivesdefrance.culture.gouv.fr>



Lauréat du prix Mauriac 2016

La grande Arche, Laurence Cossé (Grand Prix de littérature de l'Académie française), Gallimard, 2016 et prix Mauriac 2016

Cette épopée architecturale évoque les péripéties de la construction de la Grande Arche de la Défense, les choix qui l'ont précédée, les batailles politiques et les problèmes techniques qui ont ralenti sa mise en œuvre, ainsi que les querelles de grands architectes.

2015 – Alain Borer : *De quel amour blessée, réflexions sur la langue française*, Gallimard

2014 – Kamel Daoud : *Meursault, contre-enquête*, Actes sud

2013 – Jérôme Garcin : *Bleus horizons*, Gallimard

2012 – Jean-Noël Pancrazi : *La Montagne*, Gallimard

2011 – Jean-Pierre Milovanoff : *Terreur grande*, Grasset

2010 – Lionel Duroy : *Le Chagrin*, Julliard

2009 – Dominique Fernandez : *Ramon*, Grasset

2008 – Annie Ernaux : *Les Années*, Gallimard

2007 – Jean-Paul Kauffmann : *La maison du retour*, NIL éditions,

2006 – Jean Echenoz : *Ravel*, aux éditions de Minuit

2005 – Pierre Daix : *Bréviaire pour Mauthausen*, Gallimard

2004 – Régis Debray : *Le Siècle et le Règle, une correspondance avec le frère Gilles Dominique o.p.*, Fayard

2003 – Jean-Marie Rouart : *Adieu à la France qui s'en va*, Grasset

2002 – Abdelwahab Meddeb : *La maladie de l'islam*, Seuil

Les livres et la lecture infusés dans le territoire

Entretien avec **Hélène Glaizes** et **Sylvia Loiseau** / Propos recueillis par Catherine Lefort

Le prix Voix des lecteurs, orchestré par le Centre du livre et de la lecture (CLL) de Poitou-Charentes, récompense un auteur originaire de cette région. Sa 6^e édition s'est ouverte aux lecteurs en situation de handicap et aux lecteurs de la Nouvelle-Aquitaine. Radioscopie avec Hélène Glaizes et Sylvia Loiseau, respectivement directrice et chargée de mission au CLL.

Catherine Lefort – *Quelle est la genèse du prix Voix des lecteurs ?*

Sylvia Loiseau – Il existait depuis 1985 le prix du livre Poitou-Charentes qui récompensait un auteur de la région, choisi par un comité de sélection exclusivement composé de professionnels du livre, pour la grande qualité de son ouvrage.

Le Centre du livre et de la lecture souhaitant intégrer les lecteurs dans la boucle tout en maintenant le critère de qualité littéraire, a créé en parallèle la Voix des lecteurs en 2011. Dès l'année suivante, le prix du livre a été abandonné.

On est donc passé d'un prix institutionnel, très médiatique, à un prix de lecteurs, toujours aussi qualitatif, mais qui touche un large lectorat. C'est important pour les auteurs, particulièrement pour les moins connus.

C.L. – *Comment fonctionne ce prix ?*

S.L. – Le point de départ est le comité de sélection, il est composé de personnes qualifiées : des membres du conseil d'administration du CLL, des professionnels du livre : libraires et bibliothécaires et la directrice du CRL Limousin. Il a la responsabilité de choisir cinq livres parmi une liste de soixante que je recense dans l'année écoulée.

Le prix fonctionne – non pas par participation individuelle – mais par groupes de lecteurs : de bibliothécaires, de libraires, au sein d'une maison d'arrêt, d'un comité d'entreprise, de lycées, de gens qui se rencontrent et spontanément fondent un groupe, etc. L'idée est de créer une communauté de lecteurs autour du prix. Cet aspect est très intéressant pour les auteurs sélectionnés qui entrent en dialogue avec un lectorat important. De notre côté, nous n'intervenons pas dans l'animation des groupes, qui se prennent en main eux-mêmes.

Ensuite, il y a quatre étapes. Le lancement du prix a lieu en juin lors d'une soirée avec la révélation de la sélection finale. Ce premier temps fort se déroule généralement en plein air dans un lieu de la région : moment festif où l'on présente les livres par des lectures



Voix des Lecteurs- sélection 2016 - Photo : CLL

et où les premiers groupes constitués se rencontrent et peuvent échanger autour d'un pot amical. Dès lors, de nouveaux groupes peuvent s'inscrire jusqu'à la veille de la proclamation.

Parallèlement, le CLL envoie une lettre numérique spécifique afin d'annoncer la nouvelle édition du prix et de diffuser la sélection auprès d'un large public.

Ensuite, cinq soirées ciné – intitulées « Les auteurs se font une toile ! » – sont organisées en novembre-décembre : chaque auteur de la sélection choisit un film en lien avec son livre. Le but est de permettre aux lecteurs d'aller plus en profondeur dans la découverte de l'écrivain et de son texte par le biais du cinéma, de susciter des échanges. C'est aussi l'occasion de croiser les publics cinéphiles.

Le vote se fait le premier vendredi du mois de décembre le plus simplement du monde : chaque groupe envoie son choix

par mail. Il est suivi de la révélation du lauréat lors d'une dernière soirée en janvier.

Hélène Glaizes – Ce qui est vraiment formidable, c'est cette émulation qui naît à plusieurs niveaux grâce aux livres : les lecteurs participants parlent de leurs lectures, ils échangent entre eux, livrent des points de vue, défendent des livres qui les ont touchés. Ils se réunissent régulièrement. Le prix crée du lien entre eux à travers la littérature.

À l'échelon des professionnels, le prix est très intéressant à plusieurs titres : les libraires et les bibliothécaires sont parties prenantes puisqu'ils participent à la première étape qui est la sélection des livres. Ce comité de sélection est pour nous un temps très riche puisqu'il permet d'échanger avec eux sur les livres, les auteurs. Nous recueillons ainsi de nombreux retours et avis. De ce dialogue avec les professionnels naissent parfois des idées d'actions auxquelles nous n'avions pas pensé.

L'autre intérêt est que les libraires et les bibliothécaires s'emparent du prix pour organiser des événements et autres temps forts avec

des groupes de lecteurs : le prix est un levier pour eux, pour l'action culturelle au sein de leur établissement, pour l'élargissement de leur lectorat sur leur territoire.

Enfin, le prix permet d'augmenter les ventes de livres des auteurs de la région sélectionnés et de faire travailler les libraires indépendants puisque tous les livres distribués aux groupes de lecteurs sont achetés via les librairies indépendantes du territoire.

Avec la Voix des lecteurs nous travaillons l'interprofession. C'est notre raison d'être. Nous œuvrons pour la valorisation des écrivains de la région. Mais le prix est aussi un formidable outil qui fédère à la fois les professionnels et les lecteurs...

Je suis très attachée à cette opération parce qu'elle a du sens : elle s'inscrit complètement dans le droit-fil de nos missions et représente toutes nos actions dans le territoire, tout en reliant professionnels et lecteurs dans le temps long du déroulement du prix. Et tout le monde se prend au jeu !

C.L. – *Vous travaillez aussi en direction de publics spécifiques ?*

H.G. – L'idée est de rendre le prix accessible à tout le monde. C'est pourquoi nous travaillons avec l'association Valentin Haüy pour toucher le public des personnes mal ou non voyantes. Bientôt nous pourrions l'ouvrir aussi aux publics « dys » (dyslexique, dysorthographique, dysphasique, ndlr).

Quatre groupes du réseau Valentin Haüy participent à la 6^e édition ; il s'agit de groupes mixtes mêlant personnes malvoyantes et valides. Ce qui veut dire qu'une personne aveugle ou malvoyante peut créer un groupe avec ses amis, il n'y a pas de stigmatisation, la personne participe en tant que lecteur. Tout le monde est au même niveau. Nous sommes très contents de ce partenariat avec l'association Valentin Haüy, qui a permis d'adapter au format audio les cinq titres de la sélection 2016² et donc leur accès aux participants.

S.L. – Nous intervenons aussi en maison d'arrêt, pour présenter la sélection, pour parler avec les détenus des livres, discuter de leurs choix. Là aussi, le prix est un vrai levier vers l'accès à la lecture. Pour certains détenus, le prix représente quelque chose d'important. Quelques-uns ont demandé l'autorisation d'assister à la révélation du prix l'an dernier. Cela leur a été accordé, ce qui montre que le prix est considéré par les instances judiciaires comme un outil d'insertion.

H.G. – Les prix sont un argument pour travailler avec les publics qui ne sont pas à l'aise avec la littérature et les livres. Le CLL organise un autre prix : « T'as lu ? Ça t'a plu ? » destiné aux enfants, mais tout autant aux animateurs de centres de loisirs. Nous proposons à ces derniers de s'initier à la littérature jeunesse lors de journées de formation que nous organisons avec l'aide du Salon du livre de Montreuil. L'idée est de révéler l'aspect ludique de la lecture.

Du coup, les animateurs s'emparent des livres pour en faire un support d'animation. Avec les prix, il y a beaucoup à développer autour de la lecture, précisément auprès de gens, jeunes et moins jeunes, qui se sont détournés de la lecture, bien au-delà des cercles traditionnels des librairies et bibliothèques.

C.L. – *Et qu'en est-il d'un élargissement à la Nouvelle-Aquitaine ?*

S.L. – Nous avons déjà commencé, et même au-delà puisque nous avons un groupe de lecteurs constitué à Boston...

Dès l'année prochaine, pour la 7^e édition, la sélection s'ouvre aux auteurs de la Nouvelle-Aquitaine, et comme pour les éditions précédentes la participation des groupes est libre, il n'y a aucune frontière.

H.G. – Nous avons souhaité étendre ce prix à la Nouvelle-Aquitaine, la première étape consistant à procéder à une sélection élargie d'auteurs et à l'intégration de nouveaux partenaires. C'est ce que nous avons fait via un partenariat avec le CRL Limousin,

un libraire et un bibliothécaire du territoire ex-aquitain qui nous aident dans la sélection des ouvrages. L'extension du prix pose la question de sa réorganisation. Mais dans les faits, ce n'est ni très compliqué, ni très coûteux.

Le budget actuel est de 25 000 €, y compris la dotation de 1 500 €. Le plus onéreux est l'organisation des soirées car pour chacune d'elles nous faisons intervenir un spectacle avec des comédiens. Ces soirées sont d'ailleurs très attendues par les auteurs et les lecteurs.

Étendu à la Nouvelle-Aquitaine, nous espérons que le prix permettra à tous les acteurs de se rencontrer, de se connaître, d'échanger, de travailler ensemble. Une belle manière de favoriser l'intégration culturelle d'un nouveau territoire.

□

« ...Avec la Voix des lecteurs nous travaillons l'interprofession. C'est notre raison d'être. Nous œuvrons pour la valorisation des écrivains de la région. Mais le prix est aussi un formidable outil qui fédère à la fois les professionnels et les lecteurs... »



Voix des Lecteurs, juin 2015 - Photo : CLL

livre-poitoucharentes.org

1. Les livres de la sélection sont accessibles en téléchargement gratuit sur la bibliothèque en ligne Éole et auprès de la médiathèque Valentin Haüy et bibliothèques partenaires de l'association.
2. Cette année, seules quatre soirées ciné auront lieu, Isabelle Autissier étant indisponible.

SÉLECTION 2016

Soudain, seuls, Isabelle Autissier (Stock, 2015)
Éthiopiennes, Christophe Bagonneau (L'Amourier, 2015)
Orages intimes, Jeanne Benameur (Actes Sud, 2015)
Sexus nullus, ou l'égalité, Thierry Hoquet (ixE, 2015)
Chemins, Michèle Lesbres (Sabine Wespieser, 2015)

LE 6^e PRIX DE LA VOIX DES LECTEURS A ÉTÉ ATTRIBUÉ À ISABELLE AUTISSIER POUR *SOUDAIN, SEULS*, AUX ÉDITIONS STOCK LORS DE LA 1^{re} NUIT DE LA LECTURE.



Prix Lire en poche 2016, littérature traduite : *Les lois de la frontière* de Javier Cercas, Babel / polar : *Grossir le ciel* de Franck Bouysse, Le Livre de poche littérature : *Déneiger le ciel* d'André Bucher, Sabine Wespieser / jeunesse : *Ma petite sœur d'occasion* d'Éric Sanvoisin, Nathan jeunesse

Semer et cultiver les envies

Créé en 2005, *Lire en poche* est le premier salon du livre en France consacré aux livres au format poche. Il a aujourd'hui un fort ancrage à l'année dans la vie culturelle des Gradignanais. Rencontre avec Lionel Destremau, son commissaire général.

Delphine Sictet – *Quels ont été les objectifs et ambitions de la pérennisation de vos actions à l'année ?*

Lionel Destremau – La mise en place d'une animation à l'année structurée s'est effectuée à partir de 2012 selon trois objectifs principaux. Le premier était de faire en sorte que Lire en poche n'existe pas seulement sur les 3-4 jours du salon lui-même, mais trouve un écho au fil de l'année, voire prépare le point d'orgue de l'édition à venir. Le second fut de développer l'ancrage de Lire en poche sur la commune, en intégrant dans le fil de cette animation annuelle des actions déjà en place, en leur donnant plus de visibilité, ou en ajoutant de nouvelles actions, auprès de publics différents. Le troisième est un « work in progress », à savoir l'exportation de Lire en poche hors de ses murs communaux, en faisant aussi en sorte de nouer des relations avec d'autres événements, tout en leur ménageant une place sur le salon en octobre.

D.S. – *Quels outils et moyens ont-ils été mis en œuvre ?*

L.D. – 2012 a été une année charnière pour le salon. Il a fallu à la fois envisager son propre développement et celui d'une animation annuelle en restant dans des budgets contraints. C'est aussi passé par les partenariats. D'une part en se rapprochant davantage des structures de la commune ; que ce soit la médiathèque, les différents établissements scolaires de tous niveaux, l'Epaj (centre d'animation pour les ados et jeunes), mais aussi la Maison de la nature ou encore la ludothèque, et en développant une opération de book-crossing étendue à près de 70 points relais dans

la ville (commerces, cabinets médicaux, musées, petites entreprises, etc.). D'autre part, avec d'autres manifestations hors les murs où Lire en poche présente une action : le marché de la poésie de Bordeaux, l'Escale du livre, le Salon du livre jeunesse du Bouscat, le salon Polar en cabanes à l'Utopia, voire au-delà, le Salon du polar de Pau début octobre.

« ...L'objectif reste principalement de soutenir une œuvre en lui donnant un petit éclairage supplémentaire par le biais du prix et de l'invitation des auteurs au salon, qu'ils soient ou non lauréats d'un prix. »

D.S. – *Quelle(s) place(s) ont les quatre prix Lire en poche que vous décernez ?*

L.D. – Chacun des quatre prix a une place différente, selon son mode de fonctionnement et les partenaires qu'ils impliquent. Nous essayons autant que possible de mettre en place des sélections variées, mêlant des auteurs confirmés à des primo-romanciers. De fait, nous essayons d'écarter, au moment des présélections faites en interne, les ouvrages ayant déjà reçu de grands prix. Reste cependant des inconnues, avec d'autres prix qui arrivent à tel ouvrage alors que la sélection est déjà déterminée, mais c'est épisodique. L'objectif reste principalement de soutenir une œuvre

en lui donnant un petit éclairage supplémentaire par le biais du prix et de l'invitation des auteurs au salon, qu'ils soient ou non lauréats d'un prix.

D.S. – *Pouvez-vous décrire les modalités de fonctionnement de ces prix ?*

L.D. – Les trois prix originaux sont celui de littérature française (établi par un jury de 10 lecteurs de la médiathèque de Gradignan, 5 hommes, 5 femmes), celui de littérature traduite (établi par les 12 libraires d'Aquitaine qui participent au salon), celui de littérature jeunesse (établi par des classes de CM1, CM2, 6^e et 5^e d'établissements de Gradignan). Le quatrième prix, né en 2012, celui du polar, en partenariat avec *Sud Ouest*, est un prix des lecteurs avec un vote en ligne. Enfin, depuis trois ans, un concours de nouvelles est organisé au lycée, avec une classe (en général de première S), qui donne lieu à la remise d'un iPad et de bons d'achat de livres pour trois lauréats, en partenariat avec un mécène privé, le Crédit agricole. Les sélections sont effectuées à partir des nouveautés poche parues entre la rentrée du salon en cours (fin août-septembre) et le printemps du salon suivant (mars-avril).

D.S. – *Quel est l'impact des prix sur le territoire ?*

« ...Le sens premier à tous ces prix est donc celui de laisser aux lecteurs, qu'ils soient de grands lecteurs ou non, le soin de choisir le/la lauréat(e). »

L.D. – Les prix touchent des publics très variés, un lectorat local en littérature française, des jeunes et des ados avec les primaires, collèges et le lycée, des professionnels avec la littérature traduite et un lectorat régional avec le prix polar. Les ouvrages lauréats sont mis en avant lors du salon ; avec cérémonie de remise des prix, table dédiée pour la vente des ouvrages en plus des différents stands, présence des auteurs des sélections dans la mesure du possible et des lauréats, ces derniers participant à au moins une rencontre pendant Lire en poche. En littérature française, les jurés sont très investis, ils viennent au salon, disposent d'un temps dédié avec le lauréat du prix. En littérature jeunesse, les classes participantes accueillent bien souvent l'auteur lauréat ou les enfants viennent en famille pour le rencontrer. En polar, un votant est tiré au sort pour venir à la soirée de gala du salon en compagnie de tous les auteurs présents. Le prix remis par un vote des libraires a aussi sa particularité, parce que s'il met en avant une œuvre de littérature étrangère, il met aussi l'accent non sur l'auteur mais sur la qualité du travail des traducteurs, souvent dans l'ombre alors qu'ils sont un élément essentiel à la visibilité et l'appréhension des littératures du monde.

D.S. – *En fonction des jurys, quel sens accorder à chacun de ces prix ?*

L.D. – Avant toute chose, quels que soient le prix et son mode de vote, ce sont des lecteurs, jeunes ou moins jeunes, qui votent. Pas de membre de l'organisation du salon par exemple, pas de personnalité particulière ou d'auteurs invités, aucune voix qui ne compte

plus qu'une autre, etc. Le sens premier à tous ces prix est donc celui de laisser aux lecteurs, qu'ils soient de grands lecteurs ou non, le soin de choisir le/la lauréat(e). Ils permettent aussi des échos très différents à la manifestation : par exemple en littérature jeunesse, les enfants qui participent chaque année ont le sentiment que leur regard, leur goût de lecteur est pris en considération, cela permet de nouer entre eux un dialogue autour des livres sélectionnés, de motiver leur appétence de lecture, et enfin, de manière collatérale, de pousser leurs parents à venir au salon, à nouer ou renouer un lien avec le livre.

D.S. – *Ces prix ont-ils généré des attentes auprès de vos publics et partenaires ?*

L.D. – En termes organisationnels, la médiathèque est très investie et intègre complètement le salon dans sa programmation annuelle avec une déclinaison d'actions autour des sélections. Les établissements scolaires sont généralement preneurs de nos propositions et nous recevons d'ailleurs de nombreuses sollicitations de collèges d'autres villes métropolitaines. Cela nous encourage à nous renouveler et à engager une dynamique de projets et d'actions hors les murs sur le territoire métropolitain, en collaboration étroite avec des lieux relais motivés.

Ensuite, si nous prenons l'exemple de la littérature française, nombreux sont les membres de jury qui souhaitent refaire l'expérience. Nous avons établi une règle imposant de ne pouvoir candidater au jury d'une année sur l'autre, afin que les jurés puissent changer régulièrement. C'est dire si l'investissement de ces lecteurs (parfois des lecteurs occasionnels pour qui lire six livres en peu de temps est une gageure), est une expérience enrichissante. Certains découvrent tout un pan de littérature française par ce biais. Autre exemple, le prix du polar, qui est depuis deux ans centré sur les auteurs francophones uniquement. En fait, nous nous sommes aperçus qu'en augmentant la concurrence entre les auteurs sélectionnés (on ne peut voter qu'une fois), la participation au prix a grandement évolué ; manière aussi de soutenir les créateurs français, face à une présence très importante des Anglo-Saxons ou des Nordiques dans le genre polar. De fait, les éditeurs commencent à jouer le jeu à leur tour. Ainsi le prix polar de cette année disposera d'une bande annonçant le prix lors de sa prochaine réimpression et donc de sa présence dans les librairies. Et puis, enfin et surtout, les auteurs sont chaque année très heureux de ces prix, parce que ce sont des lecteurs qui votent, parce que cela leur donne une visibilité supplémentaire, parfois même à leur grande surprise s'agissant de primo-romanciers tout juste réédités en poche.



Photo : Anne & Arnaud



www.lireenpoche.fr

PAROLES D'INVITÉS



Sylvie Ducas

Entre valeur littéraire et logique marchande

Entretien avec Sylvie Ducas / Propos recueillis par Catherine Lefort

Sylvie Ducas enseigne la littérature contemporaine à l'université Paris Ouest Nanterre, où elle a monté un master métiers du livre en 2003. Après cinq années d'enseignement dans le secondaire, elle intègre l'université et devient maître de conférences en 2000. Elle consacre sa thèse de doctorat aux prix littéraires pour s'intéresser à la condition réelle et symbolique de l'écrivain et aux réseaux de sa reconnaissance littéraire et institutionnelle. Elle a aussi publié plusieurs articles et ouvrages sur la question¹. Autant dire que Sylvie Ducas connaît le sujet qui nous préoccupe aujourd'hui...

Catherine Lefort – Au tout début du XX^e siècle, lorsqu'ont été créés les premiers prix littéraires, la volonté était de valoriser la qualité, voire l'excellence littéraire, la reconnaissance d'un écrivain. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Sylvie Ducas – Le système des prix est très ambivalent, il est à la fois un dispositif de consécration, de désignation de la valeur

littéraire, lié à un imaginaire collectif. La France est une « nation littéraire », selon les mots d'une sociologue, pour laquelle la littérature a été et est encore très importante, comme inscrite dans son ADN.

Pourtant, ce dispositif est doublement paradoxal, à la fois lié à des logiques littéraires et des logiques marchandes et, avec la multiplication des prix, il y a un détournement du système qui opère : l'auteur devient un alibi de quelque chose qui lui échappe. Les prix sont fondés sur les livres à promouvoir, ils sont destinés aux écrivains et à leur reconnaissance littéraire, et pourtant, en même temps, ils sont le faire-valoir d'autre chose : la bonne santé d'industries culturelles qui ont la marchandise et sa circulation comme objet.

Si d'un côté les prix sont un excellent dispositif pour encourager à lire, un outil de politique de lecture que l'État, les collectivités ou d'autres instances ont à cœur d'encourager par la création d'événements ludiques qui entretiennent le goût de la lecture, le Goncourt des lycéens, par exemple ; de l'autre, il y a une logique commerciale : c'est la nécessité pour les professions de l'édition,

de la librairie, qu'elles se portent bien, de faciliter l'écoulement en masse de « marchandises-livres » de l'éditeur vers le lecteur. Autrement dit, la montée en puissance du livre comme industrie culturelle est fondamentale dans l'évolution des prix qui contiennent dans le même dispositif une logique culturelle et littéraire et une logique marchande.

C.L. – Les prix littéraires ont un rôle structurant dans la chaîne du livre, ils imposent une cadence...

S.D. – Le marketing est entré en édition et a apporté ses recettes. On a commencé par « saucissonner » l'année en saisons et chacune d'elles a son type de livres : les livres de plage et les guides touristiques en été ; puis il y a la rentrée littéraire avec la lancée sur le marché d'une masse – totalement déraisonnable – de livres, parmi lesquels une poignée va tirer le « jackpot » en remportant un prix.

C'est le moyen de créer de l'événement littéraire entre septembre et novembre, un temps exceptionnel où l'on va s'intéresser à la littérature.

Puis, il y a une saison 2 en janvier : une deuxième rentrée littéraire avec des prix de printemps, où l'on va placer en orbite d'autres types d'auteurs, cette rentrée étant considérée comme plus littéraire que la première.

L'édition calibre ainsi l'année. La bonne chose est que l'on parle de littérature, la moins bonne est que l'on surproduit des livres : à l'automne 2016, 360 titres français, 61 livres dont on parle, 302 dont on ne parle pas : 75 primo-romanciers (excepté Gaël Faye et quelques autres), cela veut dire aussi qu'environ 70 premiers romans vont partir au pilon en moins de deux mois, sans qu'on en ait parlé...

Le système est particulièrement violent. Il faut aussi voir dans le principe des prix un dispositif de fabrication artificielle de best-sellers.

C.L. – Que signifie ce système de prix pour l'écrivain ?

S.D. – Pour moi, il y a l'écrivain en chair et en os et il y a un écrivain qui est une construction socioculturelle. En France, cette construction – qui remonte au XIX^e siècle –, est nimbée de toute une mythologie, celle du Grand Écrivain, du chef-d'œuvre. Derrière l'idée – absurde – de désigner le meilleur écrivain ou livre de l'année, il y a cette symbolique, encore très vivace dans notre culture.

Cette dimension très romantique regarde de manière méprisante les prix littéraires... Cela dit, beaucoup d'écrivains, quand ils ont été primés, reconnaissent que cela a facilité leur carrière, leur entrée dans la sphère littéraire. Indéniablement, un prix renforce les liens de confraternité littéraire, beaucoup de lauréats deviennent jurés, par exemple.

Par ailleurs, on constate aujourd'hui que les logiques marchandes et financières se sont durcies avec la concentration des maisons d'édition et la financiarisation de l'édition via de grands groupes éditoriaux et de communication cotés en Bourse. Le secteur de la distribution a suivi la même évolution : il s'est rationalisé et doit faire circuler de grandes masses de « marchandises » : on est

entrés dans une logique d'industrie culturelle, de massification de la culture.

On est dans ce système paradoxal où ce n'est ni l'éditeur ni l'auteur qui tire le plus de profit de son travail, c'est le diffuseur-distributeur...

Tous les rapports le confirment, la majorité des écrivains vit très mal en France.

En cela, rien de nouveau depuis le XIX^e siècle.

Avec la démocratisation culturelle, l'auteur n'est plus non plus l'icône sociale et culturelle qu'il était jusqu'en 1950-1960, supplanté par des idoles de la musique, du cinéma ou du sport...

La question que l'on doit se poser est : comment faire en sorte que l'écrivain puisse tirer son épingle du jeu ? Tout le système repose sur la création littéraire des écrivains qui sont, faut-il le rappeler, à l'origine des livres. Là, les jurys ne font pas toujours bien leur travail...

Pour ne pas tomber dans le système de prix d'éditeurs, il serait souhaitable que ces instances soient plus soucieuses de la défense de l'écrivain et de son œuvre...

C.L. – Aujourd'hui en France, il existe plusieurs milliers de prix littéraires, des plus académiques et prestigieux jusqu'aux plus populaires. Comment peut-on expliquer cette inflation des prix littéraires ?

S.D. – La multiplication des prix renvoie à un autre paradoxe...

La surproduction de livres fait que le lecteur est perdu. La pléthore éditoriale de la rentrée justifie des instances de tri et donc renforce le système des prix qui par nature sélectionne. A contrario, la multitude et la diversité des prix assainissent le système dans la mesure où il faut défendre l'activité symbolique de l'instance dans cette concurrence et que les choix se doivent dès lors d'être plus rigoureux.

En revanche, il existe d'autres vecteurs de sélection. Les critiques littéraires, par exemple. Mais la presse écrite étant en crise, cette prescription s'amenuise...

De nos jours, les blogueurs – qui sont à 80 % des blogueuses – ont un pouvoir de prescription considérable. Tout comme les *booktubers*². Si le lecteur peut se perdre dans cette profusion, l'effet heureux est qu'il oblige les jurys traditionnels à être plus exigeants dans leurs choix.

Clairement, des instances de prescription émergent et viennent concurrencer les prix littéraires.

C.L. – Comment faire en sorte que ces prix soient plus ouverts à des formes d'écriture, plus osés dans leurs choix ?

S.D. – Les prix ne sont pas faits pour des élites ni pour un public de niche. Ils sont destinés à un large public. Que ce dispositif de prix se contente d'être dans une réponse à une demande est regrettable, comme de ne pas satisfaire à ce qui pourrait être une logique d'offre. Hervé Bazin, de l'Académie Goncourt, dans les années 1970, a essayé de le faire en ouvrant, via un système de bourses Goncourt, les sélections à la poésie, à la nouvelle...

Mais les logiques marchandes sont guidées par le goût de la

« ...Autrement dit, la montée en puissance du livre comme industrie culturelle est fondamentale dans l'évolution des prix qui contiennent dans le même dispositif une logique culturelle et littéraire et une logique marchande. »

« ...L'impact économique d'un prix, particulièrement du Goncourt, est central et énorme, qu'il s'agisse de l'édition en grand format, bien sûr, mais aussi des éditions dérivées. »

majorité des lecteurs. Et là, il y a indéniablement une hégémonie du roman qui s'impose.

C.L. – *Quels sont les impacts des prix ?*

S.D. – L'impact économique d'un prix, particulièrement du Goncourt, est central et énorme, qu'il s'agisse de l'édition en grand format, bien sûr, mais aussi des éditions dérivées : le poche, la traduction, le passage en clubs de livres, l'adaptation cinématographique, les retombées sont considérables.

Le Goncourt influe sur la carrière de l'écrivain : un prix est une carte de visite. Il permet de changer de maison d'édition, de renégocier son contrat à la hausse, etc.

La première étape est la publication, la seconde entrée en littérature peut être un prix, même si un écrivain peut parfaitement exister sans ce genre de consécration.

Un prix littéraire est une reconnaissance par la profession : un Goncourt surtout a une grande force symbolique, d'ailleurs on « est Goncourt à vie ». Du point de vue économique, un Goncourt c'est en moyenne 300 000 livres vendus...

Il ouvre des opportunités, vers le cinéma, par exemple. Un scénario est souvent la conséquence transmédiatique d'un roman primé, comme en témoigne, entre autres, Philippe Claudel, prix Renaudot 2003 et des lectrices *Elles* 2004 – pour *Les Âmes grises*. C'est grâce aux prix que le roman a été adapté au cinéma. Il y aurait bien d'autres exemples de ce type à citer.

Du côté du lecteur, un prix est un signe de valeur littéraire, surtout si c'est un lecteur non averti, un lecteur moyen ou faible lecteur.

C.L. – *Un tel engouement pour les prix littéraires est-il une spécificité purement française ?*

S.D. – Oui, c'est très français. Et notre système est apprécié et envié à l'étranger. Le seul pays qui rivalise est le Royaume-Uni avec son Booker Prize, un sérieux concurrent du Goncourt. Réserve aux écrivains britanniques et du Commonwealth, il s'est ouvert aux auteurs américains depuis deux ans. Si des têtes d'affiche américaines rentrent dans le prix, les ventes seront immenses. En comparaison, notre Goncourt paraîtra minuscule et très franco-français...

C.L. – *En fin de compte, les prix servent-ils la littérature, les écrivains ?*

S.D. – On pourrait plutôt poser la question de cette façon : comment faire des prix littéraires un espace où repenser une éthique de la chaîne du livre ?

Les prix littéraires devraient être plus exigeants dans leurs sélections, moins soucieux d'accorder leurs violons avec les prix voisins, souvent pour des raisons éditoriales. On voit trop souvent dans les

sélections les représentants des « écuries d'éditeurs » – ceux qui lancent des livres tous les ans ou tous les deux ans en vue d'un prix – : ces auteurs phares de la maison d'édition qui permettent à l'éditeur de mener une politique de péréquation³.

Les prix en fin de compte sanctionnent une littérature que j'appelle « moyenne » : ni ultra-exigeante ni une littérature de gare. Cette moyenne naît de l'addition entre de très bons auteurs (Duras, Yourcenar, Malraux, Proust, Céline...) et de bien moins bons, voire de médiocres. Des livres le plus souvent très « lisibles » qui sont ceux que publient les éditeurs en trop grand nombre à chaque

« ...Un prix littéraire est une reconnaissance par la profession : un Goncourt surtout a une grande force symbolique, d'ailleurs on « est Goncourt à vie ». Du point de vue économique, un Goncourt c'est en moyenne 300 000 livres vendus... »



Chanson douce (roman) - Leïla Slimani

rentrée. Littérature du juste milieu, en somme, lisible par le plus grand nombre : pas non plus indigente – ce que j'ai lu cette année, c'est plutôt bien. Les jurys ont là une grande responsabilité, ils donnent le ton du prix, d'où l'importance du choix de leurs membres et des cooptations. Ce que je reprocherais à certains prix – notamment le Goncourt actuel –, c'est d'être trop placés sur le terrain grand public, une orientation donnée par certains de ses membres, professionnels du livre plus qu'écrivains. Ils sont prêts à éliminer des auteurs et des ouvrages de grande qualité, de plus grande exigence, parce qu'ils veulent viser le « grand public ». Il y a une responsabilité de l'écrivain juré que certains oublient, pourtant, ils

sont responsables de ce l'on fait aux écrivains sélectionnés, ceux-là, parfois, deviennent des alibis de logiques marchandes... Or, la littérature, ce n'est pas qu'une marchandise que l'on déplace de l'éditeur à la librairie...

Il n'y a pas en littérature de valeur absolue, il n'y a que des valeurs relatives ou subjectives. Cette valeur littéraire varie selon les stratégies, les enjeux des instances. Pour éviter que cette valeur littéraire ne soit dissoute dans des logiques marchandes, il faudrait instaurer un juste équilibre entre valeur littéraire et valeur économique. Et ça, c'est de la responsabilité des jurys.



1. Sylvie Ducas a notamment publié *La Littérature a quel(s) prix ?* (La Découverte, 2013) – voir p. 47 –, a dirigé plusieurs ouvrages collectifs et prépare actuellement un livre sur la prescription littéraire à paraître aux Presses de l'Enssib.

2. Voir un article du *Monde* : <http://mondedulivre.hypotheses.org/4116>

3. Péréquation : les ventes générées par les écrivains emblématiques et à succès de la maison d'édition permettent de publier des auteurs plus confidentiels ou de jeunes auteurs, moins vendeurs.

4. Le prix des libraires a été fondé à l'époque par des libraires de la Fédération française des syndicats de libraires. Depuis 2010 c'est l'Association du prix des libraires qui le décerne : <http://www.prix-des-libraires.fr>

Une histoire de prix littéraires

L'avènement des prix remonte à la Renaissance où il existait des concours floraux, c'étaient des concours de poésie – des joutes improvisées qui existaient déjà au Moyen Âge –, avec désignation du meilleur compétiteur. Ils représentent une préfiguration de ce que vont devenir les prix littéraires.

La création de prix de commémoration à partir du XVII^e siècle est la deuxième étape : les prix de l'Académie française, les prix de fondations où des personnalités donnent leur fortune pour célébrer leur nom, leur œuvre.

Les frères Goncourt, lorsqu'ils font don de leur fortune pour créer leur académie et leur prix, s'inscrivent en partie dans cette lignée. Mais ils inaugurent un dispositif qu'ils n'avaient pas anticipé : les prix d'automne. Car le prix Goncourt (1903) a été rapidement suivi par le prix Femina (1904) – issu d'une revendication de l'accès des femmes à la reconnaissance et créé par un magazine féminin –, puis par les prix Renaudot (1926) et Interallié (1930) – décernés par les journalistes qui attendent les délibérations des prix Goncourt et Femina pour en décerner un à leur tour : une plaisanterie qui est devenue une institution ! –, le Médicis (1958) – un prix avant-gardiste, véritable anti-prix à ses débuts puisqu'il s'oppose aux choix supposés d'arrière-garde des autres prix d'automne –, auquel il faudrait ajouter le grand prix de l'Académie française du roman, créé en 1914 face à la concurrence grandissante de l'Académie Goncourt.

Les prix d'automne vont émerger et se distinguent des autres parce qu'ils vont vite faire vendre des livres et en grand nombre ! Parce que les médias s'en emparent, parce qu'en ce début de siècle, la littérature est en perte de vitesse et que des éditeurs – comme Gaston Gallimard et Bernard Grasset – veulent faire de la littérature et des livres un événement : le prix est une excellente tribune, à un moment où le public s'alphabétise grâce à l'école et manifeste un goût massif pour le roman.

La conjugaison de tous ces facteurs va faire que les prix deviennent un dispositif de consécration, de prescription d'une littérature de plus en plus grand public. Avec une redistribution de la valeur littéraire : l'Académie Goncourt défend le roman, longtemps ostracisé par l'Académie française pour qui la littérature ne peut être que poésie ou théâtre. Dès les années 1960, les logiques marchandes et médiatiques vont aussi se mettre en marche et faire de ce dispositif un rendez-vous marketing incontournable.

À partir de 1968, quand explosent en vol les hiérarchies et les échelles de valeur – la pire année pour les prix d'automne très menacés, jugés trop corrompus et sujets à collusion entre éditeurs et jurés –, il va se créer des prix contestataires. Ces nouveaux prix se fondent sur l'idée qu'ils sont « intruandables » et surtout ils ouvrent massivement leurs tribunes aux lecteurs amateurs dans

des jurys tournants, donc renouvelables chaque année ; ceux-là sont aujourd'hui en plein essor et viennent sérieusement concurrencer les prescriptions et prix traditionnels (d'experts et de professionnels) : il s'agit des prix de la presse et des médias – grand prix des lectrices de *Elle*, prix RTL-Lire, prix du livre Inter... – qui cherchent à s'instituer à leur tour en instances de consécration littéraire. La volonté de démocratisation via des jurys tournants va de pair avec l'essor de la démocratisation culturelle.

Dans les années 1980-1990, on assiste à l'ouverture des prix à d'autres genres, que Sylvie Ducas désigne par l'expression ironique de « mauvais genres » (genres jugés populaires, illégitimes) : le polar, la bande dessinée, les littératures de l'imaginaire, etc. Des prix qui unissent des communautés de « fans », des *aficionados* – autour de genres qui sont jugés mineurs, non reconnus – et qui vont élargir le champ des littératures vers des domaines plus populaires.

Avant eux, les professionnels de la chaîne du livre, qu'ils soient libraires – bien qu'existe depuis 1955 le prix des libraires⁴ – ou bibliothécaires, créent leur prix pour proposer une alternative à une prescription verticale des prix traditionnels. En particulier, les prix de bibliothécaires se sont développés autour de problématiques de médiation culturelle qui sont au cœur de leur action et sont du coup plus ouverts à divers publics dont les jeunes. Les prix de libraires sont plutôt destinés à valoriser leur cœur de métier qui est le conseil, la prescription culturelle (prix des libraires, prix Fnac, prix Initiales...). L'un d'eux, le prix Wepler, fait exception en constituant, par la qualité de son palmarès, une sorte d'antichambre des grands prix d'automne.

Ont émergé ces derniers temps les prix d'entreprises (SNCF, RATP, Orange...), dont l'objectif est de valoriser l'image de marque de l'entreprise autour d'une action de mécénat littéraire dont le prix est la pierre de touche. Le prix est une sorte de label marchand, on s'éloigne ici de l'écrivain et sa consécration littéraire.

De nombreux prix ont été créés dans des festivals ou au sein de communautés culturelles. Il y a souvent une volonté de valoriser un territoire, de cultiver une dynamique culturelle autour de la lecture avec différents publics de ce territoire. On peut citer Lire en poche à Gradignan (Gironde), voir p. 10.



De l'importance (relative) des prix

Entretien avec Jean-Marc Lalanne / Propos recueillis par Hervé Pons-Belnoue



Jean-Marc Lalanne - Photo : Renaud Monfourmy

Éminent critique de cinéma dans plusieurs grands titres de presse nationale dont le journal Libération avant d'être rédacteur en chef des Cahiers du cinéma, Jean-Marc Lalanne occupe aujourd'hui le même poste aux Inrockuptibles. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment sur Wong Kar-wai et Gus van Sant dont il est le spécialiste. Figure incontournable du cinéma français, il partage son point de vue sur les prix et récompenses.

Hervé Pons-Belnoue – De votre point de vue, quel est l'intérêt des prix ?

Jean-Marc Lalanne – Les prix sont d'abord nécessaires à l'économie du cinéma. Certains d'entre eux ont une valeur marchande incontestable. Le prix dont la valeur est quantifiable en nombre de spectateurs est la Palme d'or cannoise. Elle a par exemple multiplié par dix l'audience d'un cinéaste aussi minoritaire qu'Apichatpong Weerasethakul. Ses films précédant *Onclé Boonmee*, Palme d'or 2010, atteignaient moins de 20 000 entrées. Avec la Palme il a dépassé 100 000 entrées en France. C'est, je crois, le deuxième plus mauvais score public pour une Palme, mais cela prouve que le coefficient multiplicateur est très fort pour un film doté de ce prix prestigieux dont le label tient captif quelques centaines de milliers de spectateurs.

H.P.-B. – Et les César ?

J.-M.L. – Les César ont eu clairement, à un certain moment de leur histoire, une véritable valeur qui est aujourd'hui plus fluctuante. Dans les années 80 par exemple, *Diva* de Jean-Jacques Beineix, qui connaissait une audience très faible, est devenu un immense succès commercial après avoir obtenu quatre César. Cet événement a permis à la profession du cinéma français de comprendre que les César pouvaient être un argument promotionnel et modifier la carrière commerciale d'un film.

H.P.-B. – Ce n'est plus le cas ?

J.-M.L. – C'est plus fluctuant depuis quelques années, car les César vont à des films dont le succès est déjà établi, comme *Guillaume et les garçons à table* de Guillaume Gallienne. Même si la médiatisation de ce type de projet peut rajouter quelques dizaines de milliers de spectateurs supplémentaires cela ne modifie pas la donne. Inversement, mais de la même manière, quand les César récompensent un film à faible audience comme *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche, l'effet est moins décisif. Les entrées du film étaient de l'ordre de 300 000 avant les César, elles n'ont augmenté que jusqu'à 400 000 ensuite. Si l'on en juge par les résultats de ces dernières années, il y a une usure de l'effet prescripteur des César sur le public français.

Après, beaucoup de prix ont une aura symbolique mais n'ont pas de valeur marchande. Les prix à valeur monnayable en termes d'entrées sont minoritaires. J'aime à croire cependant que la plupart des artistes dans leur travail de création ont d'autres motivations que celle d'avoir des prix. J'ai envie de dire que ce n'est pas pour les artistes qu'il y a des prix. Certes, l'on sait que même les grands artistes ont une part de vanité les rendant sensibles aux prix, mais je pense qu'il y a d'autres modes de récompense qu'un prix aux yeux de son créateur. L'existence même de l'œuvre est probablement sa propre récompense.

H.P.-B. – Qu'est-ce que récompense un prix ? Souvent, on se rend compte que la critique est en désaccord avec les prix décernés par les jurys...

J.-M.L. – C'est qu'il y a deux sortes de prix. Ceux qui sont donnés par une assemblée extrêmement large, c'est le cas de l'Académie des Oscars ou des César qui comportent plusieurs milliers de votants. À partir du moment où il y a un panel aussi important, c'est logiquement la loi du choix du plus grand nombre qui s'applique. Ces prix-là vont souvent vers le succès, à quelques exceptions près, car la corporation des professionnels du cinéma a ses propres goûts et le vote est une voie moyenne entre les goûts du très grand nombre – généralement mal perçu ; en France ce serait les films de Dany Boon par exemple, car non reconnus comme du grand art par les votants – mais en même temps leurs choix ne se porteront pas non plus sur des films ne concernant que quelques milliers de cinéphiles. En général, le palmarès est la moyenne, souvent très moyenne, entre les goûts du plus grand nombre et la petite distinction de goût de quelqu'un dont le métier est de fabriquer des films.

« ... je pense qu'il y a d'autres modes de récompense qu'un prix aux yeux de son créateur. L'existence même de l'œuvre est probablement sa propre récompense. »

Ensuite, il y a les prix issus de jurys. En général une dizaine de personnes. C'est le cas pour le Festival de Cannes. Les résultats sont très variables et correspondent à l'idée que chacun se fait du cinéma. Si on considère les grands palmarès des Festivals de Berlin, Venise ou Cannes, certains récompensent des films ayant le mérite d'une intention politique dans un contexte très particulier. Je pense à Andrzej Wajda qui avait eu la Palme d'or pour *L'Homme de fer* en plein déploiement de Solidarnosc ou bien à Michael Moore dont le jury, présidé par Quentin Tarentino, a donné la Palme d'or quelques mois avant la réélection de George Bush à la présidence des États-Unis... Quelquefois, il y a ce sentiment qu'une Palme d'or peut avoir un effet sur l'histoire ou, en tout cas, prendre acte de quelque chose qui se joue à l'échelle de l'histoire contemporaine. Ensuite, certains jurés sont plus sensibles au message, au contenu politique, au récit et d'autres sont plus esthètes. Souvent les deux courants s'affrontent. C'est alors un mélange de rhétorique qui fera remporter une tendance plutôt que l'autre. Comme la plupart des jurys sont composés d'artistes, d'acteurs, de réalisateurs et parfois de producteurs ou de diffuseurs, il y a le soupçon du conflit

d'intérêts ou des préférences affectives. En tout cas, persistent des connivences entre gens du métier dont tous les jurys ne sont pas forcément dégagés. Pour cette raison, je ne pense pas qu'il y ait de loi générale qui expliquerait les mécanismes d'attribution des Palmes d'or.

H.P.-B. – S'ils ne concourent pas premièrement pour avoir des prix, les prix aident-ils les artistes ?

J.-M.L. – Pour obtenir des grands prix comme la Palme ou l'Oscar du meilleur film étranger, il faut arriver armé en ayant derrière soi une solide machine de production. Oui, évidemment, un cinéaste qui a remporté la Palme d'or jouit ensuite d'un rayonnement tel qu'il peut attirer les grands acteurs et n'aura aucun mal à produire ses prochains films. Même si, je le donne encore en exemple, un cinéaste aussi atypique et en dehors de l'industrie lourde comme Apichatpong Weerasethakul, n'a pas changé son cinéma et il ne me semble pas que l'on se soit battu pour produire ses films suivants.

H.P.-B. – Et les prix qui récompensent des premiers films ?

J.-M.L. – Je pense que la Caméra d'or obtenue par *Divine* l'an dernier, assortie en plus d'un numéro de télévision aussi frappant que celui de la réalisatrice recevant son prix, parlant pendant plusieurs minutes avec une gouaille très télégénique, a modifié la carrière du film. Ce n'est pas forcément le cas à tous les coups, même si cela change cependant certainement un peu la donne. Pour un objet aussi fragile qu'un premier film, l'obtention de certains prix existant aux yeux des médias et du public peuvent en modifier la carrière.

H.P.-B. – Vous parlez essentiellement de Cannes et des César, mais il y a pléthore de festivals et de prix...

Oui, il y a toutes sortes de prix, certains sont dotés d'une somme d'argent qui est bénéfique au financement des films et à leur distribution, d'autres offrent des aides à la production ou à la diffusion. Il y a toute une partie de l'économie du cinéma – et d'un cinéma qui n'est pas facilement financé – qui en profite. Beaucoup de jeunes cinéastes ont eu une vie décente grâce au succès de leurs courts-métrages, mais ces prix-là n'ont pas une existence médiatique forte et ne modifient pas la perception des films.

H.P.-B. – Un prix peut-il influencer sur votre regard critique ?

J.-M.L. – Oui, bien sûr. Je trouvais le dernier film de Ken Loach très anodin et inintéressant. Qu'il obtienne la Palme d'or me semblait dépasser l'enjeu. Mon article aurait certainement été moins virulent si le film n'avait pas eu de prix car il s'agissait de juger la Palme d'or au-delà même du film.

H.P.-B. – Les jurys sont-ils la place des journalistes ?

J.-M.L. – Bien avant, il y avait des journalistes dans les jurys. Il est important que les critiques de cinéma y aient accès car ils ont une connaissance plus complète de l'histoire du cinéma, ils voient plus de films que les professionnels qui sont concentrés sur leurs propres productions, ils sont donc en capacité au sein d'un jury de mettre en perspective un film avec l'ensemble d'un travail.



PRIX LITTÉRAIRES : MODE D'EMPLOI

Entretien avec **Olivier Bessard-Banquy** / Propos recueillis par *Delphine Sicut*

ANCIEN PROFESSIONNEL DU LIVRE, OLIVIER BESSARD-BANQUY EST PROFESSEUR DES UNIVERSITÉS, SPÉCIALISTE DES LETTRES ET DE L'ÉDITION CONTEMPORAINES. SON TRAVAIL DE RECHERCHE PORTE NOTAMMENT SUR LE DÉVELOPPEMENT DU MARKETING DANS LE MONDE DES LETTRES.



Olivier Bessard-Banquy - Photo : Delphine Sicut

Delphine Sicut – Pouvez-vous nous dire quelques mots sur l'histoire des prix littéraires, et tout particulièrement sur le prix Goncourt ?

Olivier Bessard-Banquy – Le Goncourt est né de la volonté de mécènes souhaitant que leur fortune serve un but louable : aider des écrivains de qualité en les pensionnant et valoriser de jeunes talents ayant besoin d'être poussés, sinon soutenus. On ne peut pas vraiment dire que cette logique ait été dévoyée. C'est son succès qui en quelque sorte a changé la nature du Goncourt. À partir de l'entre-deux-guerres, et d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs de Marcel Proust, le battage journalistique s'est nettement accru et le public a commencé à être électrisé par cette atmosphère de compétition. L'espoir de décrocher un prix a de fait été un des éléments structurants de la vie littéraire pour les auteurs et les éditeurs. Des livres sont désormais publiés dans cette logique et doivent correspondre à ce que les jurés peuvent distinguer. Des auteurs sont choisis pour leurs accointances journalistiques. Il importe désormais, sinon d'être couronnés, en tout cas d'être sur les listes de sélection pour bénéficier de cette petite effervescence journalistique et de l'attention des libraires. Entre l'exploitation en poche et la vente par correspondance via les clubs après

1950, les ventes de droits cinématographiques, les possibilités économiques deviennent gigantesques. La publication d'un livre ressemble dès lors à une sorte de jeu de casino. Mais c'est tout sauf un jeu de hasard.

D.S. – C'est-à-dire ?

O.B.-B. – Les membres d'un jury sont des membres de maisons d'édition, ils sont cajolés par leur éditeur dès qu'ils sont sélectionnés pour intégrer ces cercles très convoités, c'est d'ailleurs là l'intérêt premier d'être juré. Ils deviennent très sollicités même si leurs livres ne se vendent pas beaucoup. Ils vivent pour ainsi dire pensionnés comme sous l'Ancien Régime, invités à déjeuner ou à dîner dans des lieux de prestige... En retour ils votent pour leur éditeur, c'est la reconnaissance du ventre en quelque sorte.

Certains parlent de corruption sentimentale. Les jurés votent pour leurs amis, leurs collègues, leurs proches, ceux qu'ils connaissent et dont ils ont vaguement lu les livres. Les choses ont évolué depuis l'arrivée de Bernard Pivot. L'animateur a été coopté pour sauver le Goncourt et lui redonner en quelque sorte un peu d'indépendance. Mais les enjeux sont gigantesques et les jurés sous pression. Les

prix, de fait, ne récompensent jamais la qualité. Ce qui compte, pour les jurés, c'est ce qui peut satisfaire le plus large public à l'intérieur d'un cercle d'influences où globalement il s'agit de récompenser celui qui fera les affaires de la maison.

D.S. – La course au fameux bandeau rouge conduit à une standardisation des œuvres littéraires ?

O.B.-B. – Un ouvrage pour le Goncourt doit être d'une veine réaliste simple, tout public, et surtout divertissant. Michel Houellebecq a écrit *La Carte et le Territoire* en suivant cette contrainte quasi oulipienne, et c'est ainsi qu'il a été récompensé et non quelques années plus tôt avec *Les Particules élémentaires*, livre choc, trop clivant. Il existe bien sûr des contre-exemples et des accidents.

Toutefois, la standardisation dans les lettres n'est pas, loin de là, imputable à la seule logique des prix, c'est un phénomène beaucoup plus vaste.

Les pratiques culturelles ont évolué. La masse des gros lecteurs diminue au fil des générations alors que celle des lecteurs occasionnels se maintient à grand-peine. Ce qu'on appelle lecture aujourd'hui n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était hier. Des lectures de divertissement d'un côté, de travail de l'autre perdurent ; les lectures d'études, de réflexion personnelle, ont perdu de leur importance.

L'essor des médias de masse fait que toute production commerciale grand public est surexposée. Depuis les années 1970, cette production se retrouve directement présentée à un public de moins en moins lettré au fur et à mesure que la sélection des élites se fait par les sciences et les mathématiques. La qualité d'expression, la richesse de la langue n'est plus un critère d'appréciation. Et puis globalement, collectivement, nous ne voulons plus des hiérarchies culturelles imposées d'en haut. Ce

contexte a favorisé une explosion des littératures grand public qui fonctionnent sur la sempiternelle reproduction du même patron d'écriture, comme jadis les volumes Harlequin. Il y a maintenant du roman de gare chic, y compris chez les éditeurs les plus branchés. Les auteurs ont intégré cette évolution. Souvent, les livres sont spontanément travaillés dans l'optique de plaire et de décrocher des prix. La critique existe encore, mais elle est de plus en plus en échec face aux logiques puissantes de la promotion. Les éditeurs parisiens se sont adaptés avec pragmatisme à l'évolution d'un monde républicain vers un monde hyper-démocratique. Heureusement, en France nous avons des contre-pouvoirs, à commencer par les libraires indépendants qui peuvent découvrir auteurs ou éditeurs qui ne sont pas dans cette logique de production industrielle sans substance.

D.S. – Pourquoi les petites maisons d'édition ne décrochent-elles jamais de « grands » prix ?

O.B.-B. – La petite édition n'est pas équipée pour faire face aux conséquences d'un prix d'importance. Un Goncourt, c'est environ 200 000 exemplaires au bas mot, cela demande des équipes outillées pour gérer une telle opération technique, industrielle, commerciale, médiatique...

Et puis les jurys sont un micro-milieu, bien souvent les petites

maisons d'édition ne comptent pas auprès de ces auteurs germanopratsins. Ce sont des Parisiens qui connaissent peu, voire pas du tout, ce qui n'est pas publié chez Gallimard ou Grasset. Actes Sud a mis trente ans avant de recevoir un prix, et encore cette maison a-t-elle entre-temps considérablement grossi.

Les petites maisons peuvent gérer des prix moins prestigieux avec un plus faible impact économique. Mais elles doivent être professionnelles avec généralement dix à vingt ans d'expérience, comme aujourd'hui Finitude ou Monsieur Toussaint Louverture.

D.S. – Tous les prix sont-ils comparables dans leur fonctionnement ?

O.B.-B. – Les prix fonctionnent globalement selon deux logiques distinctes :

La logique académique d'un côté : l'œuvre sélectionnée par une élite doit plaire au grand public dans une perspective quelque peu populiste. Les prix Renaudot et Médicis semblent parfois un peu plus exigeants mais c'est le Goncourt qui dans l'ensemble permet de vendre le mieux.

La logique des prix médiatiques, contraire : le choix est alors censé être celui d'une assemblée d'anonymes choisis pour leur passion de lecteurs. Il s'agit alors d'une organisation hyper-démocratique qui revient à peu de chose près au même, avec une sélection arbitraire de livres parmi ceux qui se sont imposés par la critique ou par la vente. Ce sont bien souvent des livres de maisons à la mode qui se voient couronnés.

D.S. – Quel sens ont alors les prix ?

O.B.-B. – Les prix constituent un système qui a ses vertus. C'est un tamtam qui touche le grand public pour qui ils sont un repère dans la grande masse des livres qui sortent. Ainsi le prix a-t-il un rôle, une logique et un intérêt dès lors qu'il est entendu qu'il n'y a rien de

méritocratique dans ce système. C'est un jeu très complexe de luttes d'influences. D'ailleurs, aujourd'hui, l'objectif des prix littéraires et tout particulièrement du Goncourt est de masquer une perte d'influence en couronnant systématiquement le livre le plus attendu ou le plus consensuel.

Les prix sont condamnés par l'évolution de l'histoire. Le public ne voit plus de raison de suivre des avis d'experts. Cela correspond à une société verticale qui a vécu. La société évolue pour aller vers une hyper-démocratie cybernétique. Dans le monde horizontal qui est le nôtre, ce sont les plus malins qui savent faire le buzz qui réussissent à s'imposer face aux autres. La logique des prix est en quelque sorte sauvée par Noël car il est bien commode de savoir quel livre offrir sous le sapin. Ceux qui retirent le plus d'avantages aujourd'hui du système des prix sont les jurés. Pour rien au monde ils n'abandonneront leurs prérogatives et leur confort mais la société les contraindra peut-être demain à en rabattre...



UNE HISTOIRE DE PARIS

Entretien avec Julien Rejl / Propos recueillis par Nathan Reneaud

CRÉÉE EN 1999 ET INSTALLÉE À BORDEAUX DEPUIS AOÛT 2015, LA SOCIÉTÉ CAPRICCI EST UN CAS UNIQUE DANS L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE FRANÇAISE, LA SEULE À COMBINER PRODUCTION DE FILMS, DISTRIBUTION ET ACTIVITÉ ÉDITORIALE. BINÔME DE SON COFONDATEUR THIERRY LOUNAS, JULIEN REJL EST CHARGÉ DE LA DISTRIBUTION ET DE L'ACQUISITION DES FILMS DEPUIS 2009. IL ÉVOQUE ICI L'IMPACT DE LA RÉCOMPENSE SUR LA VIE ET LA VISIBILITÉ D'UN FILM, DE SA PRÉSENTATION EN FESTIVALS À SA SORTIE EN SALLES.

Nathan Reneaud – Une récompense en festival peut-elle motiver le choix de distribuer un film ?

Julien Rejl – Oui, même s'il y a trop de festivals et donc de cas différents pour pouvoir généraliser. Une partie de mon travail consiste à faire des acquisitions. Je suis à l'affût des découvertes, je me déplace en festivals, je reçois des films qu'on m'envoie spontanément par courrier ou par mail. À partir du moment où un festival met en lumière un film en lui remettant un prix, cela peut effectivement éveiller ma curiosité. Ensuite, plus le prix est important, plus le festival où le film a reçu un prix est prestigieux aux yeux de la presse ou du public français, plus nous y sommes sensibles. Quand on travaille sur du cinéma de recherche, il est important de prévoir qu'on sera soutenus au moins par la critique. Non pas qu'on cherche à prendre un film qui va lui plaire, mais si on sait d'emblée qu'il va se faire descendre, le travail sera encore plus compliqué et donc risqué. Une simple sélection à Cannes a évidemment plus de poids. Avec une récompense obtenue dans des grands festivals internationaux étrangers type Ours d'or à Berlin ou Lion d'or à Venise, on sait aussi que l'on va pouvoir faire quelque chose, même s'il n'y a pas d'impact direct sur les salles ou sur le public.

N.R. – Y a-t-il des films qui ont trouvé une place dans votre catalogue après une présentation en festival et qui n'ont pas nécessairement remporté de récompense ?

J.R. – Oui, c'est arrivé avec *4h44 Dernier jour sur Terre* d'Abel Ferrara [le film fut sélectionné en compétition à la Mostra de Venise en 2011, ndlr] mais c'est un cas un peu spécial. Dès 2011, nous avons essayé de remettre Ferrara au goût du jour en France. Ses films n'étaient plus distribués. Capricci avait ressorti *Go Go Tales* [le film date de 2007 et fut distribué par Capricci en 2012, ndlr]. Dans un premier temps, le vendeur international de *4h44* ne voulait pas nous le vendre parce qu'il cherchait une très grosse offre. Il n'a trouvé aucun distributeur prêt à prendre le risque. Nous avons dû attendre un an avant de réussir à signer le deal.

N.R. – Qu'est-ce qui préside au choix de placer un film dans tel ou tel festival ?

J.R. – Généralement, nous inscrivons nos films dans les premiers festivals qui suivent la date de leur finalisation. Il n'est jamais bon de les conserver longtemps dans un tiroir. Plus le film a d'ancienneté, plus on perd de chances qu'il soit sélectionné. Cannes reste la priorité numéro un. Il arrive parfois qu'un film prêt pour Cannes le soit déjà pour Berlin, donc on le tente aussi. Après ces deux-là, il y a bien entendu Venise et Locarno.

Ensuite, la sélection d'un film dans tel ou tel festival va se faire en fonction des réponses et de la place qu'on nous propose. Si Venise nous propose Orizzonti [une sélection parallèle qui est l'équivalent de la Quinzaine des réalisateurs, ndlr] et que Locarno nous offre une compétition, la deuxième solution est a priori plus pertinente : la visibilité du film sera plus accrue et le film concourra pour un prix prestigieux. Même si l'impact d'un tel choix sur la sortie en salles est modeste, il vaut mieux miser sur la médiatisation et le potentiel critique que confère le choix numéro deux.

Enfin, il y a des stratégies qui se déterminent au cas par cas : tel film sera mieux à la Quinzaine des réalisateurs, tel autre, parce qu'il est plus « fragile », plus « recherche », connaîtra une meilleure exposition à Locarno qu'à Cannes, etc. On connaît les sélectionneurs. On ne va pas dire qu'on peut anticiper leurs goûts, mais on voit, au fil des années, quel type de programmation ils essaient de construire. Nous plaçons le film là où il sera le mieux défendu, le plus à sa place. Vu l'état

actuel du marché, il vaut mieux être à Cannes. En ce qui concerne les plus « petits » festivals, les premières françaises par exemple, un tas de facteurs entrent en considération : la date de sortie prévue, l'historique entre le festival et le cinéaste ou le type de film qu'on souhaite présenter, les chances de remporter un prix. Notre stratégie sera payante s'il reste dans les trois premiers titres retenus au moment de la délibération. Tout cela est une question d'identité de festival, d'influence. En France, il existe désormais

« ...GÉNÉRALEMENT, NOUS INSCRIVONS NOS FILMS DANS LES PREMIERS FESTIVALS QUI SUIVENT LA DATE DE LEUR FINALISATION. IL N'EST JAMAIS BON DE LES CONSERVER LONGTEMPS DANS UN TIROIR. »



Julien Rejl

un nouveau système d'aide à la distribution qui vise à remplacer la contribution de Canal+. Parmi les critères du soutien, une sélection à Belfort par exemple permettra d'obtenir un bonus alors qu'il ne sera pas accordé si le film est sélectionné à La Roche-sur-Yon. Les enjeux financiers existent. La majorité de nos films sont des paris économiques. La salle ne suffit souvent pas à rentabiliser les frais de sortie.

N.R. – Quelle différence pour un distributeur de films entre un prix Jean Vigo, une Montgolfière d'or (Les 3 Continents de Nantes), un Léopard d'or (Locarno), etc. ?

J.R. – Le premier impact est lié à la presse. Un Léopard d'or a une véritable signification pour la presse cinéophile, ce qui ne veut pas dire que les critiques vont défendre le film. Néanmoins, il sera pris en considération parce que Locarno est encore considéré comme un des plus grands et des plus exigeants festivals de cinéma au monde.

Le prix Jean Vigo a une valeur historique en France. Il n'a été remis qu'à de bons films, voire d'excellents films à mon sens. Il est donc gage de qualité au sein de la profession.

À part chez quelques programmeurs parisiens qui se déplacent en festivals, un Lion d'or et un Ours d'or n'auront pas de véritable conséquence sur l'exploitation (Cannes reste irremplaçable en termes d'impact psychologique). Mais vous allez me dire : pourquoi tous ces logos de festivals sur les affiches et les bandes-annonces aujourd'hui ? C'est la tendance actuelle. On surcharge parce qu'on pense que l'effet cumulatif aura un impact sur le spectateur.

N.R. – Grand prix à Belfort, prix Fipresci, Léopard d'or, prix Jean Vigo... Dans votre catalogue, le nom du cinéaste catalan Albert Serra est presque synonyme de récompense depuis son premier long-métrage *Honor de Cavalleria* (2007). Comment définiriez-vous la relation entre Serra et Capricci ?

J.R. – La rencontre entre Thierry Lounas et Albert Serra a eu lieu au moment de la présentation de *Honor de Cavalleria* à Cannes. Une amitié est née de cette rencontre. Albert est un très grand cinéophile qui aime beaucoup la critique de cinéma et donc aussi la littérature de cinéma. Albert est actionnaire des éditions Capricci depuis leur création en 2007-2008. Thierry et lui ont en commun cet esprit d'audace, d'indépendance, de radicalité, de grotesque aussi. Chez Capricci, on est très ambitieux et en même temps on ne se prend pas au sérieux. Capricci est devenu coproducteur à partir du *Chant des oiseaux* puis producteur sur *Histoire de ma mort* et *La Mort de Louis XIV*.¹

N.R. – La présentation de *La Mort de Louis XIV* à Cannes a coïncidé avec la remise d'une Palme d'or d'honneur à Jean-Pierre Léaud. La critique est dans l'ensemble enthousiaste. Quelles sont vos attentes vis-à-vis du film d'Albert Serra ?

J.R. – *La Mort de Louis XIV* parle d'une des figures politiques et historiques les plus célèbres en France. Je ne sais pas si c'est la plus aimée mais il y a un capital affectif certain autour de Louis XIV. On ne sort donc pas seulement un film d'Albert Serra. Il y a un vrai pari. Les historiens qui l'ont vu sont enchantés par son traitement,



« ...Le prix Jean Vigo a une valeur historique en France. Il n'a été remis qu'à de bons films, voire d'excellents films à mon sens. Il est donc gage de qualité au sein de la profession. »

La Mort de Louis XIV - Photo : Capricci

même s'il déroge parfois à la réalité historique. Sa force, c'est sa vérité émotionnelle. Le film est capable d'aller toucher un public d'art et essai au sens large mais aussi de convoquer la culture populaire, le rapport à l'histoire, les fans de Jean-Pierre Léaud. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit du film d'Albert Serra qui fera le plus d'entrées. *La Mort de Louis XIV* a un potentiel quatre à cinq fois supérieur à celui de ses films précédents. Si on faisait 30 000 entrées, on serait déjà très contents. Tout dépend de la manière avec laquelle les salles vont le maintenir à l'affiche. Avec tout le travail que nous avons mené auprès des milieux artistiques, scolaires, académiques... le film pourrait dépasser la barre des 50 000 entrées.



1. Le long-métrage d'Albert Serra a reçu le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine et du Département de la Dordogne.

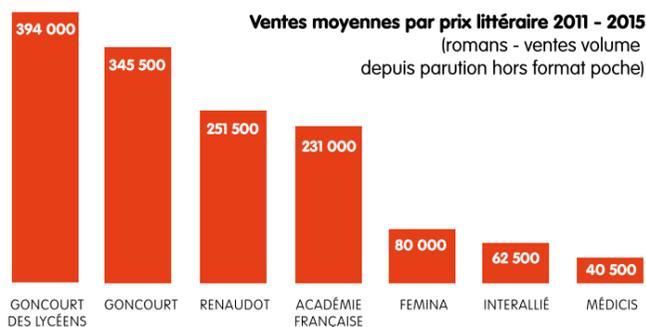
LES PRIX DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE : UN JEU QUI RAPPORTE GROS

Par Mathilde Rimaud

L'INSTITUT GFK¹, QUI COMPTABILISE LES ACHATS CAISSE DANS UN PANEL REPRÉSENTATIF DE POINTS DE VENTE PHYSIQUES DU LIVRE, RÉALISE CHAQUE ANNÉE UNE ÉTUDE² SUR L'IMPACT DES PRIX SUR LES VENTES DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE DE L'AUTOMNE. SÉBASTIEN ROUAULT, DIRECTEUR DU PANEL LIVRE, DÉCRYPTE POUR NOUS LES CHIFFRES CLÉS.

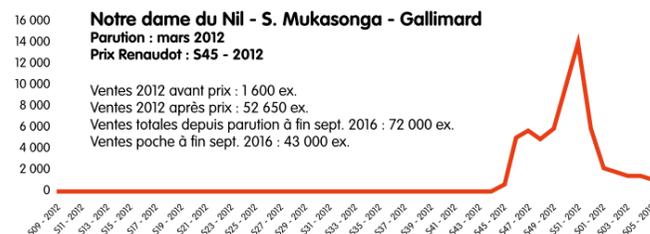
La rentrée littéraire est « le » moment de l'année où l'ensemble des médias se met à parler livre : le nombre impressionnant de parutions (560 en 2016), la « guerre » que se livrent les grands prix pour annoncer le premier sa sélection puis son lauréat font de ce moment de l'année un temps particulier de visibilité pour les nouveautés, et permet de relancer la rentrée avec un « marronnier » bien rodé.

L'analyse de GFK porte notamment sur l'impact des principaux prix littéraires de la rentrée (Goncourt, Femina, prix de l'Académie française et Goncourt des lycéens). Les résultats sont sans appel : les ventes moyennes pour chacun de ces prix sont très élevées au regard des ventes moyennes du secteur : ainsi le prix Goncourt permet en moyenne de vendre 345 000 exemplaires du roman primé, quand les ventes moyennes en littérature contemporaine grand format se situent à 5 057 exemplaires². Le Goncourt des Lycéens passe en tête cette année, sans doute grâce aux deux derniers prix (2014 et 2015) donnés à des ouvrages déjà primés par ailleurs.



Les prix induisent un resserrement des ventes : sur les 600 titres environ proposés à chaque rentrée littéraire, 30 à 50 environ vont faire l'objet de mises en avant par les libraires, mais ils ne seront qu'une quinzaine à recevoir l'un des principaux prix. Or, ceux qui feront le plus majoritairement l'objet d'un cadeau de Noël seront les livres récompensés et ceux que l'on voit partout : « Une seule sélection ne suffit pas, c'est la multiplication des sélections qui permet de faire sortir un livre du lot. »

Sébastien Rouault analyse également l'impact immédiat de l'annonce du prix sur les ventes : « Si l'on observe l'effet sur un titre déjà commercialisé depuis quelque temps, c'est très visible. Ainsi *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga est sorti chez Gallimard début 2012 mais a été sélectionné ensuite pour le prix Renaudot. Il cumulait avant l'annonce du prix un total de vente de 1 590 exemplaires cumulés au bout de 7 mois de vente. Une semaine après l'annonce de l'obtention du prix, il s'en vendait plus de 600 exemplaires, la semaine suivante 5 800 et jusqu'à fin décembre 2012, il s'en est vendu 52 650 exemplaires, alors même que le titre était relativement pointu. » Si la plupart des titres récompensés sortent pour la rentrée littéraire, l'impact sur les ventes



est parfaitement lisible : en moyenne, les ventes se multiplient par dix en une semaine, à partir de l'obtention de la récompense. La rentrée littéraire dans son ensemble est un levier formidable de ventes : « De 2012 à 2015, les rentrées littéraires (sorties août-septembre, dont les prix littéraires d'automne) ont généré selon les années entre 3,5 et 4,5 millions de volumes et 70 et 87 millions d'euros entre leur date de parution et la fin d'année. »

L'obtention d'un prix fonctionne comme un label de qualité, incitatif, notamment au moment des cadeaux de Noël, pour les petits acheteurs de livres qui ne savent pas toujours que choisir parmi l'offre pléthorique. « Depuis 2013, nous avons mis en place un panel consommateurs pour recueillir les motivations d'achat. L'écho médiatique est indéniablement un moteur important. Alors que pour un titre « normal », 3 à 5 % des acheteurs choisissent le livre à cause d'un article lu, vu ou entendu, ce taux passe à 13 % dans le cas des livres de la rentrée littéraire. »

Bien sûr les niveaux de vente dépendent pour beaucoup de la capacité de l'ouvrage à rencontrer un public large ou plutôt pointu. Mais également de l'équilibre des prix entre eux : « En 2015, *Boussole* de Mathias Énard, qui avait obtenu le prix Goncourt, s'est moins bien vendu que *D'après une histoire vraie* de Delphine de Vigan (prix Renaudot et Goncourt des lycéens), qui était plus abordable. Il y a une sorte de concurrence ou de complémentarité entre les prix. »

Outre les importantes ventes générées dans les mois qui suivent l'obtention du prix, les ouvrages primés s'inscrivent bien souvent dans la durée et deviennent des ouvrages de fonds, suivis par les libraires. « Grâce à l'obtention de prix, certains titres entrent dans des circuits de vente où ils n'étaient pas présents jusque-là, comme les hyper et supermarchés par exemple ou les petites maisons de presse. » Un cercle vertueux lié au bouche-à-oreille et à la presse. Mais cet impact est principalement lié aux prix les plus prestigieux, bénéficiant d'une couverture médiatique importante, même si l'essor des prix des lecteurs un peu partout en France semble indiquer une volonté de changer la donne et de donner à entendre d'autres voix.



1. www.gfk.com/fr

2. *Repères statistiques France 2015-2016*, SNE, mars 2016.

DES ARTISTES À L'ŒUVRE

HP Process :

pour une poésie action numérique

Propos recueillis par Donatien Garnier

Binôme reconnu de la poésie digitale, HP Process situe son action dans la performance, l'installation, et la programmation d'applications. Il anime le lieu Databaz à Angoulême, a été en résidence écritures numériques au chalet Mauriac pour son projet *Contact et moi* en 2016, et a été commissaire associé du dernier festival Accès(s) (Frontières & Projections de Pau. Présentations.

Elle, H, est Hortense Gauthier. Née trois ans après 1980 et l'arrivée du Minitel, elle reste longtemps éloignée des ordinateurs, écrit des lettres jusqu'à 22 ans. Lui, P, est Philippe Boisnard. Né neuf ans avant 1980, mais est biberonné aux tout premiers jeux vidéo et PC par un père architecte en informatique. Ils ont en commun une trajectoire ancrée dans les sciences humaines. Sciences sociales et sciences politiques pour H. Philosophie pour P.

« Écrivains nourris de poésie sonore et spatialiste, familiers des poètes contemporains et des expériences extrêmes de démantèlement du langage, plutôt que net artistes (P) », ils ont très vite été saisis par « une envie d'expérimentation et d'aventure, très empirique, un désir de s'emparer des outils qui modèlent notre époque (H) ». Philippe cherche à s'affranchir du roman en se tournant vers le vidéo-poème puis le DVD multimédia. En s'intéressant « à la façon dont nous sommes agis par la langue », Hortense comprend que la sortie du livre, par la performance et l'utilisation des nouvelles formes d'échanges – chat, messagerie instantanée, mondes virtuels, et autres réseaux sociaux – suscitées par le Web, ouvrent pour elle des possibilités d'intervention littéraire inédites.

PROCESSUS COMMUN

Mais ces supports techniques, ces pratiques, ont aussi leurs limites. Pour entrer complètement dans cette « métaphore vive » évoquée par Paul Ricœur et que Philippe appelle de ses vœux, il faut que le corps, la parole, le son, le développement informatique, le texte et sa représentation graphique soient réunis dans un même geste. Il faut qu'H rencontre P, qu'ils décident d'enclencher un processus commun, et que Philippe commence à programmer. Ce sera chose faite en 2006 avec le lancement de [*kleine Machine*], le premier projet signé HP Process. Présenté l'année suivante au festival E-poetry de Paris, il posera les bases d'une poésie action en version numérique.

H et P rejoignent ainsi la poignée d'écrivains et de penseurs pionniers ayant choisi de situer leur atelier à l'intérieur même des réseaux informatiques et d'en utiliser les protocoles techniques et les usages pour en développer une esthétique aussi bien qu'une critique. Les performances, les installations et les programmes

proposés par HP Process interrogent et travaillent « les transformations que produisent les outils numériques sur l'écriture et de façon plus générale sur le langage, les modes relationnels et le corps. (HP). »

BROUILLAGES

La performance *Contact*, qui tournera trois ans dans le monde entier, s'empare du chat amoureux. Tournant le dos au public, H et P dialoguent en direct depuis leurs ordinateurs. Leurs textes circulent sur un grand écran selon des paramètres de trajectoires 3D, de typographie et de couleurs qui peuvent être modifiés à tout moment. Progressivement, alors que l'écran se sature de texte, le corps des performeurs est mis en jeu, par la voix d'abord puis par une volte-face qui les conduit à se lever, à entrer dans la projection et à se dénuder.

« Le virtuel brouille le temps, l'espace et les identités. Cela transforme en profondeur la nature des échanges alors même qu'ils sont accélérés et simplifiés (P). » Jouer avec ces brouillages pour faire émerger leurs failles et leur poétique est l'une des marques de fabrique de HP Process. Installation et performance sur le voyage et la vitesse, *Translations* reconstitue par exemple un parcours fictif à partir d'une centaine de travellings filmés dans des lieux différents et projetés simultanément sur des écrans de gaze. Accomplissant le travail d'effacement de la mémoire, la vitesse pixélise les images, dissout la voix égrainant des litanies de lieux dans une bande-son bruitiste.

Quelque temps plus tôt une autre installation, *Words city*, cherchait à donner une perception des villes où elle était présentée à partir de leur toponymie et du déplacement de ses utilisateurs. Via leur téléphone et un système de QR code, ceux-ci nourrissaient en temps réel, en envoyant le nom des lieux où ils se trouvaient, un texte combinatoire et mouvant projeté dans l'espace d'exposition.

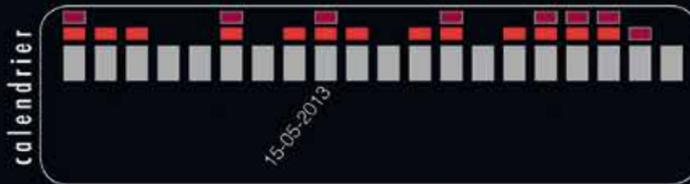
Peu à peu, Hortense et Philippe en sont venus à se poser la question du devenir de leurs archives et notamment celles, consistantes, de leur performance *Contact*. Remettre en jeu cette matière de façon vivante est l'objet de l'application *Contact et moi* qu'HP Process est venu développer au chalet Mauriac pendant tout le mois de juillet. « On s'est rendu compte que ce travail sur l'archive nous conduisait bizarrement à un travail d'écriture de scénario, de fiction. (H) » L'estomac de la littérature numérique est plein de surprises.



Photo : Hortense Gauthier



Photo : Philippe Boisnard



17-09-2013
 hortense > philippe 21:43
 hortense > nicolas

OPTIONS

H
 alors tu répondras encore demain dans la nuit

P
 possible connexion improbable entre toi et moi

H
 peut-être dans ta présence invisible _ se tenir devant derrière les lignes de tes phrases

P
 l'écran s'illumine de ta projection

ne jamais le répéter ce qui a déjà traversé nos phrases

le sentir déplié les phrases

traverser ton visage

PUNCTUAL

se dire au creux de la distance

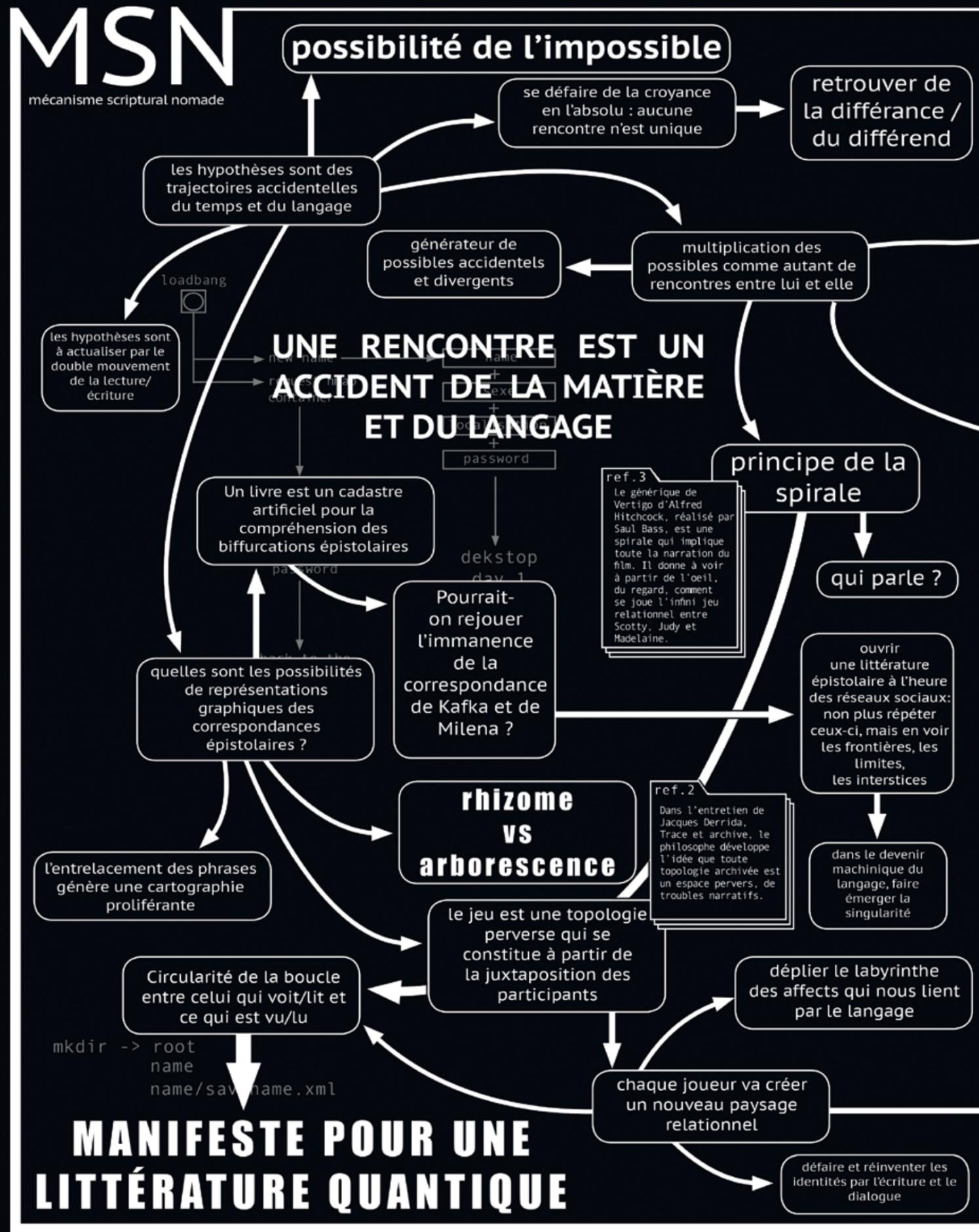
se tenir devant derrière les lignes

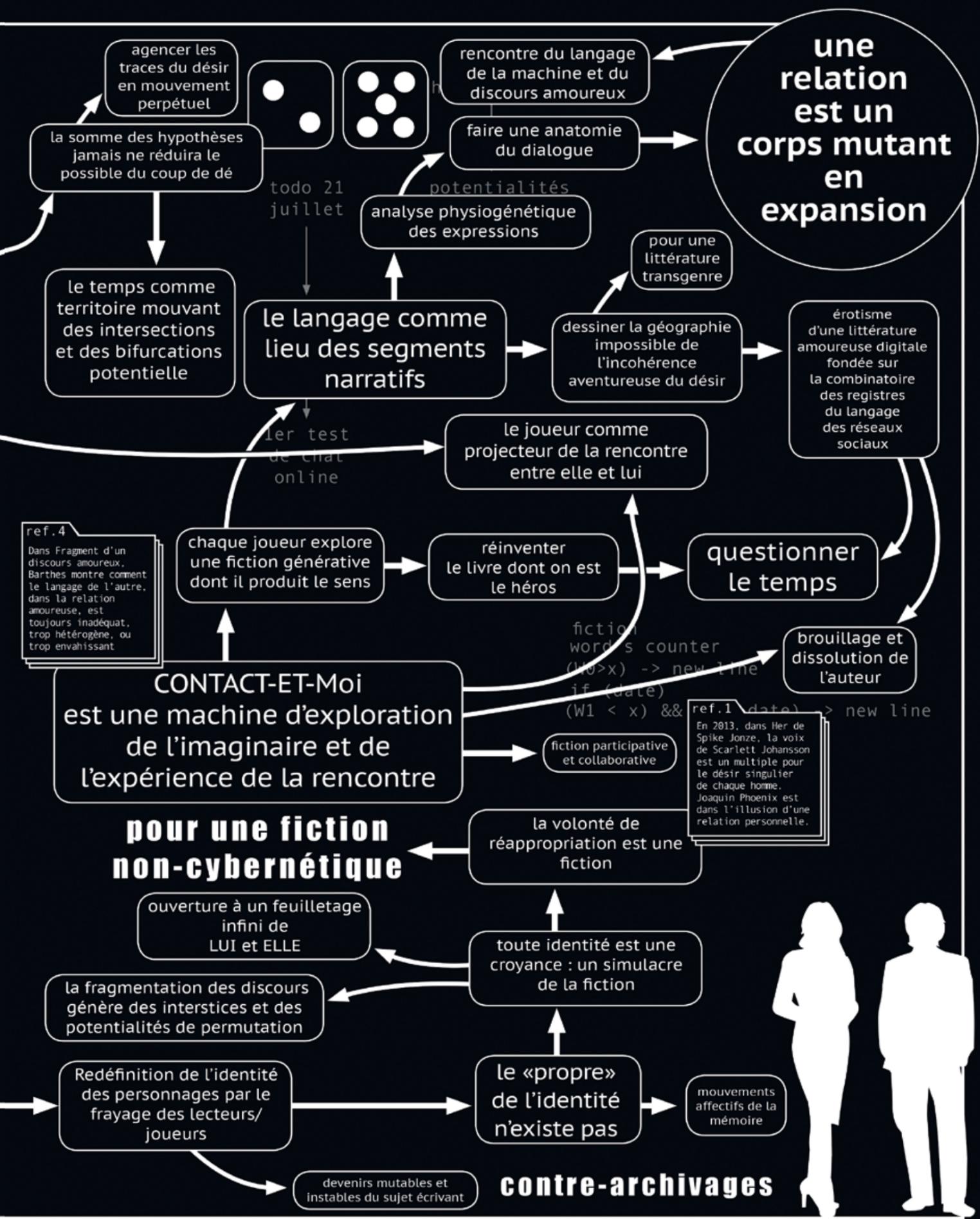
comprends

rejoindre tes mots

ne pas s'interdire, nothing

- en ligne
- hortense
 - philippe
 - nicolas





HYP5

_ je t'écris parce que tu n'écoutes pas
peut-être tu entends, mon silence, que tu préfères, quand je ne parle pas ...

_ j'aime t'écouter, entre les phrases, ta respiration, j'aime ton silence, ton attente
j'aime tes phrases qui parlent et leurs interruptions, ou leur suspension même
et cette attente, de relance

_ pourtant il faut des phrases pour se parler, il faut enchaîner, il faut poursuivre, il ne faut pas perdre le fil, le fil de la phrase qui nous relie, de la phrase infinie qui nous re-lis, le fil et la tête de lecture qui passe et repasse sur la phrase
chemin de fer qui nous trace une voie, qui nous emporte, qui nous transporte

HYP2

je peux rester là si tu veux, derrière l'écran
j'essaie de t'entendre respirer
je te sens
je sais que tu es là

_ et maintenant c'est l'heure du poème gothique
je me couche me répands dans ton parfum de cendre
je suis devenu l'eau du lac dans lequel tu t'es baigné
le brouillard dans lequel tu t'enfonces
la vase qui enserre tes chevilles
ta peau se défait sous mes doigts
tes cheveux se nouent dans les racines
la terre et mes doigts dans ta bouche
tes fesses dans la mousse sombre

HYP4

_ en fait ce qui est important, quand on s'écrit ce n'est pas le médium, le support, mais le temps
tu peux t'expliquer ?
_ et bien, le temps que gère le médium, ou bien la temporalité liée à tel ou tel support
_ oui, et ?
_ avec la lettre, il fallait prendre en compte la distance géographique et temporelle, le temps de la Poste, celui des transports terrestres, maritimes, ou aériens, avec l'ordinateur, les mails, les téléphones, c'est l'instantanéité de l'échange qui peut avoir lieu, sitôt écrit, cela peut-être envoyé et lu
_ oui, et tu as d'autres évidences comme ça ?
_ non, mais attends, ce que je veux dire, c'est que le temps des outils numériques n'accélère pas pour autant le temps de l'écriture, le temps que l'on passe à former des phrases et taper des lettres, combien de temps, de minutes, d'heures
_ et le temps de la pensée ?
_ oui le temps à former une phrase, des phrases ensemble

HYP1

_ d'accord je veux bien continuer à vous écrire, mais pas de lyrisme, pas de débordement
juste parlons-nous de ce que nous faisons, lisons, écrivons, etc ...
_ je veux bien, mais je suis pas toujours maître de mon lyrisme
_ et maîtrisez-vous
_ j'essaierai, je vous promets
mais promettez-moi de m'écrire régulièrement
_ qu'est-ce que c'est régulièrement, tous les jours, toutes les semaines ?
_ tous les deux ou trois jours minimum
_ j'accepte
c'est drôle de se faire de telles promesses ?

HYP2

_ s'écrire dans les flux s'écrire dans le flux tendu du désir dans les flux entrecroisés
des autres désirs feuilletés dans l'écran à actualiser tant de désir à actualiser à cliquer
sur l'écran et ses possibles tant de désirs possibles à faire apparaître dans l'entrecroisement des flux de l'écran
_ quel est donc mon mérite de m'enfuir en cachette

- j'ai longtemps caressé l'idée de te caresser
- ah mais oui bien sûr
- oui sûr de mes mains, sur tes seins
- mais encore ?
- j'ai dessiné avec du sable, le contours pâle de tes yeux
- poursuis ...
- j'ai dormi dans le creux de tes fantasmes
- ce n'est pas un creux, mais un abîme
- j'ai sombré dans les profondeurs de ta bouche

Noir de prix

Entretien avec l'écrivain Hervé Le Corre / Propos recueillis par Romuald Giulivo

Qu'il soit question de littérature de genre ou de littérature tout court, Hervé Le Corre est l'un des auteurs français les plus en vue du moment. Après des années et plusieurs titres passés inaperçus à la Série noire, il est révélé au grand public en 2004 avec L'Homme aux lèvres de saphir, aux éditions Rivages. Depuis, chacun de ses livres (Les Cœurs déchiquetés en 2009, puis Après la guerre en 2014) remporte tous les suffrages et nombre de prix (grand prix de littérature policière, prix Mystère de la critique, prix Le Point du polar européen, prix Landerneau polar, etc.)

Alors qu'il vient tout juste de terminer l'écriture de son prochain livre à paraître en janvier 2017, Hervé Le Corre évoque ce succès critique et populaire.

Romuald Giulivo – Pensez-vous que l'accession de vos livres à la reconnaissance et aux prix soit aussi liée à votre changement d'éditeur au milieu des années 2000 ?

Hervé Le Corre – Probablement. De 1990 à 2001, j'ai publié plusieurs romans à la Série noire, dans un certain anonymat, voire une franche clandestinité. Mes livres n'avaient alors aucune visibilité, des ventes très confidentielles. Au contraire, à la parution de L'Homme aux lèvres de saphir, le bouche-à-oreille s'est mis à fonctionner très vite, le livre a récolté des prix. Et soudain, le petit milieu littéraire du polar s'est aperçu que j'existais, que j'écrivais des romans. Je pense que c'était dû notamment au prestige de la collection Rivages noirs qui était à l'époque, et de mon avis est toujours, la collection de référence, avec un catalogue prestigieux : James Ellroy, James Lee Burke, Tony Hillerman et plein d'autres. Alors que la Série noire était en perte de vitesse depuis un moment, notamment en ce qui concerne le domaine français.

Et puis le travail n'est pas le même selon les maisons. Les gens chez Rivages défendent chacun de leurs titres comme si c'était le meilleur qu'ils avaient publié – ce qui est évidemment très rare de nos jours dans le monde de l'édition.

R.G. – Dans cette course à la reconnaissance et aux prix qui anime aujourd'hui le monde littéraire, l'espace critique a-t-il encore un rôle ?

H.L.C. – Lorsque j'étais à la Série noire, les seules critiques que nous pouvions espérer étaient celles de la presse écrite. Mais, entre-temps, Internet et les blogs se sont développés. L'Homme aux lèvres de saphir a été remarqué par des blogueurs, qui ont beaucoup contribué au succès du livre. Lorsqu'un blogueur en vue a aimé un livre, généralement, les autres lisent et suivent et publient. Par rapport à ce qu'on appelle la littérature blanche,

le lectorat de romans noirs est beaucoup plus averti. Ils ont une grande culture du genre, ils ont un regard très affûté. Ils sont en mesure de comparer les livres entre eux, de les situer par rapport au reste de la production.

R.G. – Quelles répercussions a eues ce premier grand succès dans la réception de la suite de votre travail ?

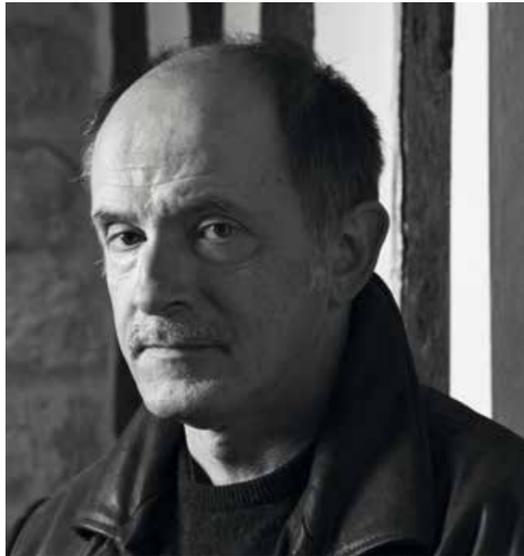
H.L.C. – Depuis trois livres maintenant, j'ai l'impression qu'on va d'abord vers mon nom. Après, comme j'écris des livres extrêmement différents les uns des autres, comme j'essaie de ne pas labourer toujours le même sillon, je ne suis pas toujours forcément en accord avec l'attente présumée de mes lecteurs. Mais c'est aussi ce que j'aime. Surprendre, être là où l'on ne m'attend pas.

R.G. – Les prix, qui continuent de couronner vos livres, ont-ils un impact sur leur succès ?

H.L.C. – Indéniablement. Par exemple pour le dernier, Après la guerre, les ventes ont été multipliées par trois ou quatre lorsqu'il a reçu le prix Le Point du polar euro/Opale/éditions Rivagespéen, ce qui a peut-être provoqué une chronique

lors d'une émission de télé. Mais cela dépend tout de même de pas mal de paramètres. Par exemple, j'ai eu le prix Bibliobs pour Les Cœurs déchiquetés alors que le livre n'avait reçu aucune critique dans Le Nouvel Obs. Ce prix, qui n'a eu aucun impact et qui n'existe plus je crois, était sûrement pour ce magazine une façon de se donner une certaine légitimité artistique, une façon comme une autre de montrer à peu de frais qu'ils s'occupent aussi de littérature.

Enfin, pour ce qui est du polar, il doit y avoir au bas mot une trentaine de prix dans l'année. Chaque festival littéraire par exemple a son propre prix. Et ce genre de récompense a un effet très limité, tout juste le temps de la manifestation.



Hervé Le Corre - Photo : Philippe Matsas - Opale/Éditions rivages

R.G. – Quel regard portez-vous sur le fait que la littérature de genre ne soit quasiment jamais représentée dans les sélections des grands prix d'automne ?

H.L.C. – C'est forcément dommage. Je lis un peu de tout et je tombe souvent sur des romans noirs, américains en particulier, ou néo-noirs, à la limite du genre, qui pourraient concourir très aisément au Femina étranger par exemple. Or, à partir du moment où ils sont étiquetés polar, ils sont d'emblée écartés. Si vous prenez notamment ce que font les éditions Gallmeister, pour ne citer qu'une maison, c'est de la dentelle, c'est magnifique. Leurs livres ont un beau succès de librairie, un beau succès critique, et ils sont ignorés des prix institutionnels, ce qu'on ne peut que déplorer, évidemment.

R.G. – Vous avez été enseignant de français pendant de nombreuses années. Est-ce que vous arriviez plus à motiver les jeunes à la lecture sur un livre qui avait reçu des prix ?

H.L.C. – Ils s'en moquent éperdument. Ils sont totalement hermétiques à l'aspect symbolique de la chose. Vous pouvez leur faire lire du Le Clézio ou du Garcia Marquez, prix Nobel ou pas prix Nobel, ça ne change absolument rien. Je leur expliquais quand même ce qu'était le prix Nobel, histoire qu'ils repartent moins couillons, mais cela s'arrêtait là. Ils ne vont vers un livre que si l'on fait l'effort de bien leur en parler, ce qui est tout le boulot d'un enseignant. Créer des mises en appétit, leur raconter par exemple le début du roman et les laisser en suspens. Pour eux, un livre n'a de valeur qu'intrinsèque – ce sont bien eux les

plus malins, en vérité. Un livre, ils le prennent, ils le reniflent, ils feuilletent, lisent des extraits et choisissent ou non de s'y lancer. Au final, exactement comme un lecteur en librairie.



Hervé Le Corre vient de publier *Prendre les loups pour des chiens* aux éditions Rivages-Thriller. www.payot-rivages.net

« ...OR, À PARTIR DU MOMENT OÙ ILS SONT ÉTIQUETÉS POLAR, ILS SONT D'EMBLÉE ÉCARTÉS. . »

Des prix pour résister ? Exister ?

Entretien avec Jean-Daniel Baltassat / Propos recueillis par Sophie Léonard

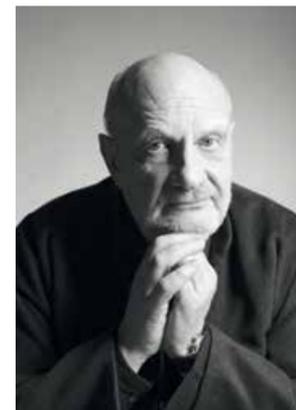
Jean-Daniel Baltassat a commencé sa carrière d'écrivain en 1987 et a publié depuis plus d'une vingtaine d'ouvrages. Lauréat du prix Léonard de Vinci pour son roman Bâtards (éditions Bernard Barrault, 1991) et du prix Jean-d'Heurs du roman historique pour Le Galop de l'ange (Robert Laffont, 1997), il a également fait partie de la sélection Goncourt 2013 pour son dernier roman : Le Divan de Staline (Seuil, 2013). Il répond à cet entretien depuis la villa Clémentine, à Wiesbaden (Allemagne), où il séjourne en résidence d'auteur pour deux mois.

Sophie Léonard – L'édition, la littérature, peuvent-elles se passer des prix ?

Jean-Daniel Baltassat – Durant ces vingt ou trente dernières années, les métiers de l'édition, tous ceux particulièrement de l'édition dite « littéraire », ont été totalement bouleversés. Les grands groupes éditoriaux « globalisants » – Planeta, Hachette, Bertelsmann... – absorbent sans relâche tout ce qui fut l'édition indépendante et autonome. Ne leur échappe que les plus petits, négligeables économiquement. La razzia concerne tous les pays occidentaux. En France, les îlots de résistance (Gallimard, La Martinière et Actes Sud) ne survivent qu'en devenant eux-mêmes des groupes voraces, absorbant à leur tour plus petit qu'eux. Le but de cette « industrie culturelle de masse » (au même titre que le cinéma) n'est en aucun cas la culture ou la littérature. Il s'agit uniquement d'une recherche de profits financiers à très court terme. Aussi, les auteurs doivent désormais affronter (survivre !) les pratiques profondément anti-créatrices de ces entreprises : la surproduction de titres assurant des

chiffres d'affaires importants, des livres à la vie/vente très courte (dépassant exceptionnellement un à deux mois d'exposition dans les points de vente), des choix de contenus à la mode et consensuels, l'obsession des traitements et des sujets « grand public » et une *peopolisation* intense des auteurs effaçant le texte derrière le visage de celui supposé l'avoir écrit. Tout cela étant la condition *sine qua non* pour faire « pleuvoir où c'est mouillé » comme disait

Jean-Daniel Baltassat - Photo : Hermance Triay

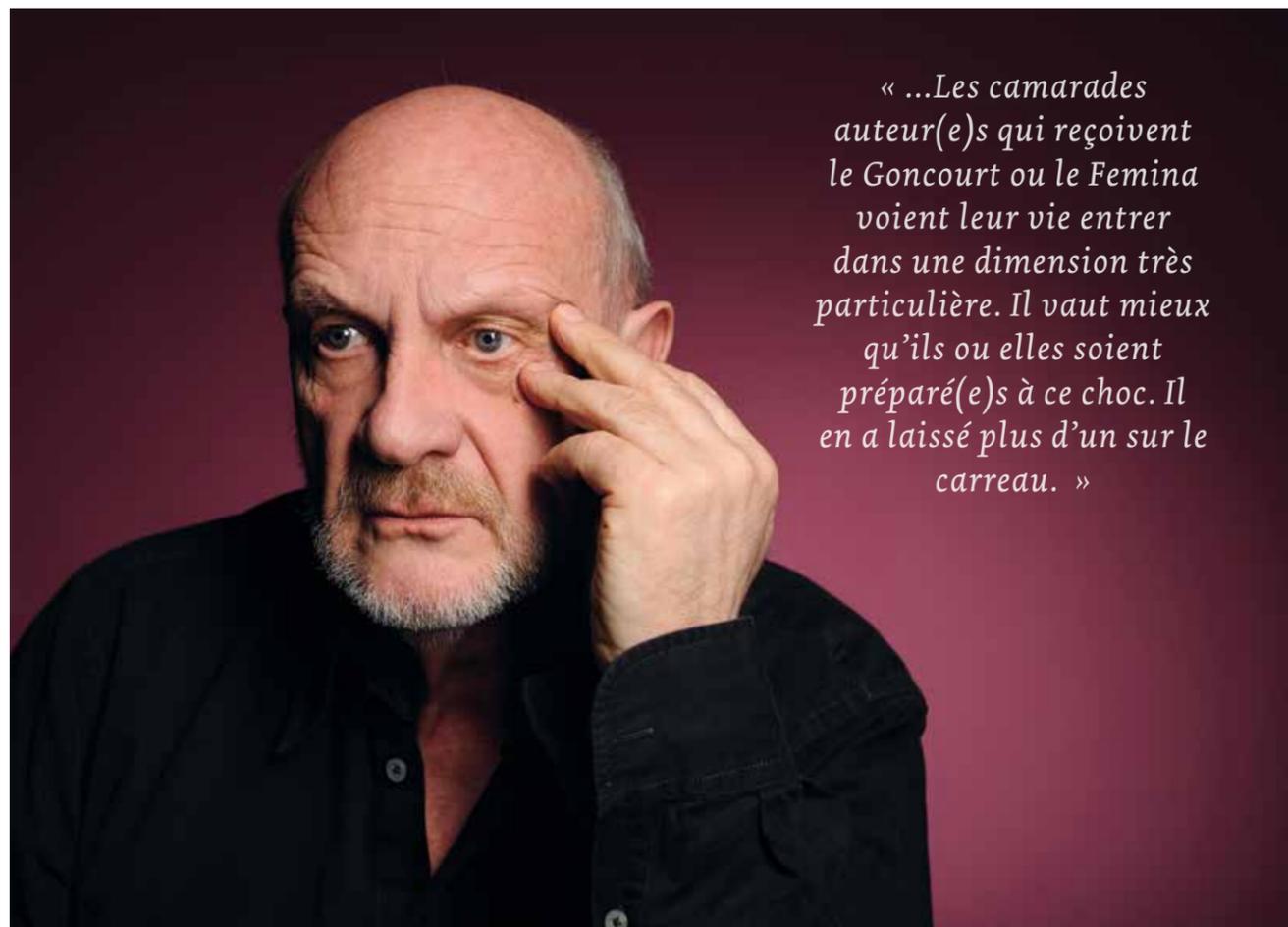


ma grand-mère, une règle incontournable des entreprises à but exclusivement financier.

Dans ce paysage inquiétant, il est amusant de voir que les prix, justes ou injustes, sont devenus pour les auteurs le moyen le plus sûr d'échapper à l'engloutissement dans cette machine. Donc, oui, ils sont désormais indispensables.

S.L. – Est-ce à dire, pour autant, qu'ils sont pertinents ?

J.-D.B. – Il est deux pertinences. L'une économique, et l'autre qui se voudrait « littéraire », ou du moins témoin d'une qualité des ouvrages. Certains des « grands prix », sont efficaces



« ...Les camarades auteur(e)s qui reçoivent le Goncourt ou le Femina voient leur vie entrer dans une dimension très particulière. Il vaut mieux qu'ils ou elles soient préparé(e)s à ce choc. Il en a laissé plus d'un sur le carreau. »

Jean-Daniel Baltassat - Photo : Hermance Triay

économiquement (en moyenne le Goncourt multiplie les ventes par quatre). D'autres non : le Renaudot ou le Médicis, par exemple. Mais il est aussi une multitude des « petits » prix. Eux n'engendrent aucun rebond des ventes. C'est peut-être leur chance. Ils ont la possibilité (pas toujours saisie, c'est vrai) de promouvoir des « coups de cœur » bénéficiant à des auteurs à l'écart de la machine et de leur éviter l'engloutissement. Étrangement, cela assure une sorte de résistance. Que les choix faits soient « justes » ou « injustes » (ils sont toujours les deux à la fois !) n'est pas si important. Face au bonheur de la lecture, le parti pris me semble vital et le consensus ou l'unanimité bien suspects.

S.L. – Que changent-ils pour un auteur ? Y a-t-il un avant et un après ?

J.-D.B. – Les camarades auteur(e)s qui reçoivent le Goncourt ou le Femina voient leur vie entrer dans une dimension très particulière. Il vaut mieux qu'ils ou elles soient préparé(e)s à ce choc. Il en a laissé plus d'un sur le carreau. En ces cas-là, l'écriture de l'après devient très souvent difficile. C'est le revers sombre d'une médaille intensément éclatante.

La plupart du temps, la fête et la gloire sont plus modestes et éphémères. Selon la renommée du prix reçu, cela peut vous apporter quelques beaux mois, de belles semaines ou seulement

deux ou trois belles journées avec des lecteurs, un petit regain de confiance et de ténacité à l'ouvrage.

Dans le meilleur des cas, les médias, les éditeurs peuvent se montrer plus attentifs à votre travail. Soudain, comme on dit, vous « existez »... Cela compte pour le travail à venir. Ou encore, c'est un très grand plaisir de voir que ceux qui vous accompagnent dans votre travail s'octroient un peu de la gratification et se récompensent de vous faire confiance. Cela rappelle que les auteur(e)s appartiennent comme les autres « aux métiers du livre ». À leur manière, ils ou elles assurent le salaire de dizaines de personnes. Ce n'est pas rien.

Il reste une chose essentielle. À mon sens, les auteur(e)s seraient fous de croire qu'un prix reçu, petit ou grand (même un Nobel ne va pas sans doute !), soit l'assurance de la qualité ou de l'importance de son travail. On connaît trop les grands livres jamais primés et les mauvais trop souvent portés au pinacle. Pour cela, il n'est que le jugement personnel et la référence des auteurs que l'on admire le plus. Les approche-t-on seulement ?



Ouvrir des horizons de lecture : quand un prix littéraire sert la bibliodiversité

Par Mathilde Rimaud

Les libraires sont rarement à l'initiative de prix littéraires. Certaines enseignes de grandes surfaces culturelles ont lancé leur prix (Leclerc, Fnac, Relay), et le fameux prix des libraires¹ existe depuis 1955. Canal BD, les librairies Sorcières, les Maisons de presse organisent leur prix, mais le jury est composé de libraires. Aucune librairie n'a lancé de prix de lecteurs. Aucune ? C'est compter sans la librairie Lignes d'horizons à Saujon (Charente), qui tente l'aventure depuis 2008...

Lignes d'horizons : une librairie comme un pari fou, tenue à bout de bras par une femme ancrée dans ses convictions et généreuse pour ses lecteurs : Danièle Gay offre un espace dédié à la littérature de qualité dans une petite ville de 7 000 habitants, coincée entre Saintes et Royan

Sept années durant, elle a proposé un prix littéraire à ses lecteurs : loin de faire comme tout le monde, elle a choisi de récompenser non pas un titre, mais un éditeur. Non pas les éditeurs du pavé parisien, mais les « petits », les « indé », ceux qui ne bénéficient pas d'une visibilité à la hauteur de leur travail.

« Je constatais en magasin combien il était difficile de capter l'attention des lecteurs sur des titres dont ils n'avaient jamais entendu parler avant. C'est plus facile de défendre un livre, même mal connu, d'un éditeur déjà repéré. Mais pour les petits éditeurs, c'est mission quasi impossible. »

Comment donner à lire, au-delà d'un ouvrage, le travail de l'éditeur, dont le public, la plupart du temps, ne comprend pas le rôle ? Créer un prix a semblé à Danièle une façon « facile » d'obliger à la lecture : « Sur un salon, on n'est pas sûr que les lecteurs achètent et lisent les livres proposés, alors que pour attribuer un prix, il faut avoir lu ! »

Alors Danièle se lance et décide de créer le prix Lignes d'horizons. Trois éditeurs sélectionnés par ses soins, au gré des coups de cœur et des découvertes de catalogues. Autour d'elle une équipe de huit lecteurs volontaires, des motivés dévorant plus de 20 titres chacun pour sélectionner les deux livres censés représenter au mieux chaque catalogue.

La sélection finalisée est proposée à la lecture pendant près de six mois. Les lecteurs pouvaient au choix acheter les ouvrages ou les emprunter : plusieurs jeux de livres étaient prêtés par la librairie et des bibliothèques partenaires.

« Par le biais d'un système de points, les lecteurs étaient invités à noter la qualité des ouvrages (maquette de couverture, papier, mise en page, typo), la pertinence du choix éditorial à travers la qualité d'écriture (en tant que lecteur, on peut reconnaître la qualité d'un texte même sans l'aimer) et enfin leur préférence de lecture. » Une démarche visant à faire comprendre et apprécier

le propre du travail de l'éditeur. « Mais nous nous sommes rendu compte que les gens notaient les deux premiers critères presque uniquement en fonction de leur appréciation de lecteur. Il leur était difficile de faire la part des choses. »

Au bout du compte, le prix a rassemblé certaines années une soixantaine de lecteurs, dont une bonne partie se retrouvait pour la soirée de remise du prix, à la librairie. Les trois éditeurs sélectionnés étaient présents et aucun ne connaissait le résultat avant la fin de la soirée. « Ils jouaient le jeu sans problème. » Les éditions Vent d'ailleurs, Elysad, la Ramonda, parmi les derniers lauréats, ont ainsi pu dialoguer avec un public mobilisé, connaisseur puisqu'ayant lu leurs ouvrages et réfléchi à leur

qualité, dans un échange beaucoup plus riche que dans la plupart des rencontres en librairie.

En 2016, déménagement de la librairie oblige, le prix est laissé en jachère. L'occasion de réfléchir à son évolution. « Ce n'est pas évident de renouveler les lecteurs dans une petite ville comme Saujon ! Je vois bien que la participation commençait à décliner avec les années. Je réfléchis au rythme à donner (tous les deux ans ?), à une thématisation annuelle, à un allègement du travail du comité de sélection » Si la forme

reste encore à affiner pour l'édition 2017 (qui devrait être lancée en janvier pour une remise du prix en juin), la conviction de la librairie est intacte.

« C'est un événement important pour moi parce qu'il permet d'inscrire les relations dans la durée, avec les éditeurs (que je garde en fonds après), avec les lecteurs »

Une belle idée, qui fait d'un modeste prix littéraire l'occasion de faire entendre des voix différentes.



1. www.prix-des-libraires.fr

facebook :
Librairie Lignes d'Horizons



Jutte Hepke reçoit le prix 2013 pour les éditions Vents d'ailleurs

Après Bojangles

Entretien avec Emmanuelle et Thierry Boizet des éditions Finitude / Propos recueillis par Romuald Giulivo

Le livre d'Olivier Bourdeaut, *En attendant Bojangles*, rencontre depuis sa sortie un engouement qui ne faiblit pas, faisant de ce premier roman le succès indéniable de la rentrée littéraire de janvier.

Neuf mois plus tard, après 250 000 exemplaires vendus, une exposition médiatique abondante et plusieurs prix littéraires, *Éclairages* a rencontré Emmanuelle et Thierry Boizet, les deux têtes pensantes des éditions Finitude, pour faire le point sur cette extraordinaire aventure. Savoir comment ils ont vécu de l'intérieur ce succès, mais aussi comment une petite maison d'édition exigeante comme la leur gère maintenant l'avenir.

Romuald Giulivo – On a l'impression que le succès du livre d'Olivier Bourdeaut s'est joué avant même sa parution, notamment grâce aux nombreuses ventes de droits à l'étranger. Comment cela est-il arrivé ?

Thierry Boizet – C'est parti d'un hasard. Nous avons publié en novembre 2015 *De quelques amoureux des livres* par Philippe Claudel, et comme c'est un auteur traduit un peu dans toute l'Europe, nous avons envoyé l'ouvrage à différentes agences de droits étrangers. C'est alors qu'Emmanuelle a eu l'idée, comme je venais de terminer la composition du livre d'Olivier, de le joindre à ces envois. Et quinze jours après, nous avons une grosse offre d'une grande maison en Allemagne.

Emmanuelle Boizet – Le monde des agents et des droits étrangers en Europe est petit et très réactif à ce qui se passe. Le fait d'avoir reçu cette première offre de Piper a fait bouger très vite le milieu. Nous avons eu rapidement derrière une offre des Italiens, des Espagnols, etc. Au moment de la sortie en France, le livre était déjà vendu dans dix pays. De la même manière, les maisons de poche se sont déclarées en suivant. Ainsi, avant même qu'il ne paraisse, avant même que nous ne l'envoyions aux journalistes, le livre avait une histoire.

T.B. – Pour les libraires, nous avons toutefois préparé le terrain très en amont. D'ordinaire, pour un premier roman, nous faisons des mises en place qui tournent autour de 1 500 exemplaires. Là, nous étions plutôt autour de 6 000. On sentait déjà qu'il se passait quelque chose. Et en imprimant le livre dès novembre, nous avons pu faire des services de presse importants bien avant la parution.

R.G. – Quand arrivent les prix littéraires dans l'histoire d'*En attendant Bojangles* ?



Photo : Anne Leroy / Pictoretank

« ...AU MOMENT DE LA SORTIE EN FRANCE, LE LIVRE ÉTAIT DÉJÀ VENDU DANS DIX PAYS. DE LA MÊME MANIÈRE, LES MAISONS DE POCHE SE SONT DÉCLARÉES EN SUIVANT. »

E.B. – C'est évident. Toutefois, en plus de ce qui s'est passé avec le livre, il y a autre chose, que je pense spécifique, à savoir la personnalité même d'Olivier Bourdeaut. C'est-à-dire ce garçon qui n'a pas son bac, qui était au RSA... Au regard de sa vie, sa situation, les lecteurs n'abordent pas du tout son livre de la même façon que celui, par exemple, d'un universitaire de plus de cinquante ans.

T.B. – Oui, mais à cette nuance près que nous avons eu la chance que le phénomène soit jumelé avec de très fortes ventes. Ce qui n'arrive jamais dans de telles situations, tout du moins pour de petites maisons. Souvent ces livres font entre 50 000 et 60 000

T.B. – Très tôt. Dès que le livre sort et s'affiche sur le devant de la scène, on se retrouve aussitôt contacté par les prix littéraires, qui veulent au moins mettre le livre sur leur liste. Au plus haut du succès, il était je crois sur dix-neuf d'entre elles. Et s'il a eu ensuite avant tout des prix dits de lecteurs, pour ces prix, ce sont tout de même des professionnels qui constituent les listes sur lesquelles le roman s'est retrouvé dès janvier.

E.B. – Ensuite, le livre a été couronné par trois grands prix de printemps (Grand Prix RTL-Lire, Le Roman des étudiants France Culture-Télérama, prix roman France Télévisions) en un temps très court, une semaine, au moment du Salon du livre de Paris. Suite à cela, les prix de jury, qui veulent se différencier et avoir en quelque sorte la primauté de la découverte d'un livre, se sont forcément tournés vers d'autres ouvrages.

R.G. – Dans un monde littéraire où les médias attendent chaque année le livre que personne n'aurait vu venir, n'avez-vous pas quelque part l'impression de vous être retrouvés dans une case d'un storytelling déjà bien rodé – notamment par Joël Dicker et les éditions de Fallois à la sortie de *La Vérité* sur l'affaire Harry Quebert¹, pour ne citer qu'un exemple ?

exemplaires. Nous, en avril notamment, c'est ce que nous avons fait en un mois. Ici, la machine s'est fortement emballée.

R.G. – En 2012, vous publiez *Zénith-Hôtel*, le premier roman d'Oscar Coop-Phane, qui rencontre un beau succès critique et se voit décerner le prix de Flore. Quel parallèle faites-vous aujourd'hui entre ces deux histoires éditoriales ?

T.B. – La principale différence, c'est que le succès d'Olivier Bourdeaut, nous l'avons vu venir. Nous l'avons accompagné pour faire en sorte que tout fonctionne au mieux. Concernant *Zénith-Hôtel*, on croyait vraiment au livre, mais on l'a sorti en se disant : « On espère que cela va passer. » Et la chronologie n'était pas la même, nous avons publié le livre au printemps et le prix est arrivé à l'automne. Au final, nous étions alors plus suiveurs, alors que pour *En attendant Bojangles*, nous étions moteurs. On savait que cela passerait, qu'on en vendrait un minimum de 10, 20 ou 30 000. Notre travail consistait alors justement à faire mieux.

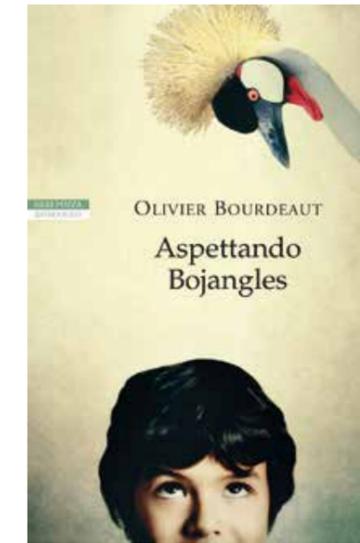
R.G. – Comment, lorsqu'on est une petite structure de deux personnes, on traverse et on gère au quotidien un tel succès ?

T.B. – On ne dort pas beaucoup ! Nous venons de vivre un an où nous avons fait pour l'essentiel de la promotion, de la communication, de la vente de droits pour le cinéma ou la télévision, ce qui n'est vraiment pas une habitude pour nous. Voilà seulement qu'on en sort. Heureusement, notre prochain programme éditorial était bouclé. Après, nous sommes conscients depuis le départ que tout cela finira par retomber. On espère évidemment avoir gagné en visibilité, avoir constitué un matelas financier qui nous permettra de travailler de façon plus sereine. Mais ce n'est pas parce qu'on fait un succès qu'on devient une grande maison d'édition – ce qui n'est d'ailleurs pas du tout notre volonté ! Au contraire, nous aimerions maintenant publier un peu moins, pour mieux accompagner les livres.

E.B. – Et puis il a fallu faire de la place pour accueillir l'avalanche de manuscrits. Il suffit qu'Olivier Bourdeaut soit interviewé sur France Bleu Breizh Izel, pour recevoir dans les semaines qui suivent 400 manuscrits qui viennent de Bretagne. On le voit, notamment dans les lettres d'accompagnement, l'histoire d'Olivier fait rêver. Assez étrangement, la majorité des gens qui tentent la chance de l'écriture ne le font pas pour être publiés. Ils le font pour changer de vie.

R.G. – Est-ce que vous avez eu peur de vous y perdre à un moment, de perdre de votre identité ?

E.B. – Franchement non. Notamment car nous nous sommes très vite entourés. Nous avons fait appel à des conseils extérieurs. Nous avons mandaté des gens de confiance, par exemple pour la



« ...On ne dort pas beaucoup ! Nous venons de vivre un an où nous avons fait pour l'essentiel de la promotion, de la vente de droits pour le cinéma ou la télévision, ce qui n'est vraiment pas une habitude pour nous. »

gestion des droits cinéma, qui est un domaine où nous ne savons pas faire.

T.B. – Quelque chose comme cela qui vous arrive jeune, cela peut être dangereux. Mais présentement, Olivier Bourdeaut a 35 ans, nous en avons plus de 45 et nous savons qui nous sommes. Nous avons quinze ans d'édition derrière nous, nous connaissons les pièges, les possibilités.

E.B. – Mais nous avons appris beaucoup. Même si on ne vend pas de la même façon un livre à 5 000 ou à 25 000 exemplaires, nous avons acquis de nouveaux réflexes techniques, relationnels. Nous savons désormais plus, pour chaque livre, sur quel levier agir.

R.G. – Le prochain grand succès des éditions Finitude, vous l'aimeriez sur quel ouvrage ?

T.B. – Indéniablement le nouveau roman de Joseph Incardona que nous publions en janvier. *Chaleur*, se passe en Finlande, pendant les championnats du monde de Sauna, où se livre un combat acharné entre une ancienne star du porno finlandais et un ex-sous-mariner soviétique. Une merveille absolue, très drôle et extrêmement intelligente !



1. Voir l'article du journal *Le Monde* :



www.finitude.fr

Couvertures des traductions suédoise, allemande, danoise, hollandaise et coréenne.



Le bénéfice de la conjonction

Entretien avec Sylvie Darreau / Propos recueillis par Olivier Desmettre

Les éditions La Cheminante sont toujours installées à Ciboure, dans un lieu qui est désormais également une librairie et où Sylvie Darreau, leur fondatrice, présente la totalité de son catalogue. Pour en faire la promotion, et non sans une certaine fierté, elle a affiché la liste de tous les prix littéraires reçus par les auteurs de la maison. Parmi les plus récents : grand prix d'Afrique noire, prix du livre engagé et mention spéciale au prix Ethiophile pour Hemley Boum ; prix Verlaine de l'Académie française pour Marc Alexandre Oho Bambe ; prix Augéris pour Beata Umubyeyi Mairesse ; prix découverte de Casablanca pour Maï-Do Hamisultane. Mais un prix, vraiment, quelle importance pour une maison d'édition ?



Photo : La Cheminante

Olivier Desmettre – *Qu'est-ce qui conduit un éditeur à vouloir présenter un livre à un prix ? Comment s'établit le lien entre l'éditeur et les organisateurs de prix ? Faut-il présenter son livre à un prix ou bien est-il repéré par les organisateurs ?*

Sylvie Darreau – Il y a bien sûr tous les cas de figure, mais la démarche première est d'essayer de trouver, en fonction du fonds éditorial, ce qui correspond le mieux ; et pour cela il faut fureter tous azimuts. Ainsi, par rapport à la littérature que je défends, présenter chaque année des livres au prix des cinq continents de la Francophonie est assez naturel. J'ai été deux ou trois fois en lice, sans pour le moment être récompensée. Mais le but pour moi, en présentant des livres à des prix où je sais pouvoir être retenue, est d'être lue par des grands auteurs et par des gens susceptibles d'en parler. Le premier intérêt que je trouve à ces participations récurrentes est, compte tenu du fait que ce sont des cercles assez fermés, qui réunissent toujours un peu les mêmes, de leur permettre de voir apparaître régulièrement la maison, avec des textes d'une qualité suffisante pour être dans les dernières sélections. C'est un élément promotionnel très fort.

Il y a cette démarche d'aller chercher des prix parce que notre société vit de cette manière – sur bien des sites Internet, nous faisons confiance à des gens qui sont allés manger quelque part et qui pourtant n'ont peut-être pas les mêmes goûts que nous. Les prix littéraires sont un peu comme ça. Dans notre espace librairie, les gens sont à la fois surpris de découvrir tous les prix que nous

avons reçus et en même temps se moquent de savoir quels sont ces prix. Bien sûr, certains sont plus prestigieux que d'autres, mais cela indique surtout une espèce de caution de la part d'autres lecteurs, réunis autour de leur amour de la littérature. C'est pour cette raison que chaque prix est important, qu'il n'y a pas de petit prix.

Pour Ejo, le recueil de nouvelles de Beata Umubyeyi Mairesse – lauréate cette année du prix Augéris, créé en 2010 dans le cadre du Salon du livre de Champcevinel (Dordogne), et qui était en lice pour deux autres, le prix Femmes d'ailleurs, de la Ville de Cenon (Gironde) et le prix Place aux nouvelles, de celle de Lauzerte (Tarn-et-Garonne) – les trois sélections ont eu lieu sans aucune démarche de ma part. Mais l'intérêt, dans le cas de Cenon par exemple, c'est que l'auteure a été invitée à différentes rencontres avant la remise du prix. Alors, même si finalement elle n'a pas été choisie, son livre a été acheté et lu. De même que s'il n'a pas été récompensé en 2016 par le prix des Rencontres à lire de la Ville de Dax (Landes), le prochain, *Lé-zardes*, a été retenu dans la sélection 2017.

Participer à des prix est donc un moyen très pertinent – plus sans doute que d'envoyer des services de presse à des journalistes qui ne les ont pas demandés – pour se faire connaître et reconnaître. Et comme souvent ces manifestations sont annoncées dans les médias, la promotion a aussi lieu sans le besoin d'aucune autre intervention de la part de l'éditrice !

De la même façon, je propose des livres depuis sa création au prix du roman métis de la Ville de Saint-Denis, à La Réunion. Plusieurs

fois, les livres ont été sélectionnés et il n'a manqué cette année qu'une voix aux *Maquisards* d'Hemley Boum pour être lauréat ! Mais ce n'est pas grave, j'ai renvoyé un livre cette année, car je sais que les lecteurs là-bas vont en parler. Ainsi l'ensemble de ces sélections contribue à renforcer un peu partout l'idée que La Cheminante est une bonne maison d'édition.

Et puis il y a aussi les intuitions. Comme pour ce prix de l'Académie française où, dans un salon, j'ai osé aborder une académicienne à la suite de son intervention, dont la beauté m'avait à la fois bouleversée et tétanisée. Pourtant je me suis dit : et pourquoi pas ? Ce fut alors, à partir de la poésie, un coup de foudre mutuel. Mais je n'ai pas pensé, tandis qu'elle partait avec le livre de Marc Alexandre Oho Bambe, *Le Chant des possibles*, qu'il recevrait le prix Paul Verlaine ! Quand j'ai reçu le courriel avec les prix décernés, je n'y croyais même pas ! La magie, ici, vient du fait que je n'avais rien prémédité, que je n'avais pas fait ça pour ça.

O.D. – *En dehors de certains, dont la notoriété est un peu plus grande, beaucoup de ces prix n'ont pourtant que peu de résonance médiatique. Comment l'éditeur arrive-t-il à leur donner de l'importance pour que les critiques, les libraires, les bibliothécaires et les lecteurs les remarquent ?*

S.D. – Critiques, libraires, professionnels du livre en général, tous sont sans doute un peu saturés par cela. Mais la communication via les réseaux sociaux, avec la répétition de l'annonce de prix obtenus (quatre déjà cette année, et la liste n'est pas encore close !) contribue à distiller cette image positive de La Cheminante. Pourtant ce n'est pas un prix seul qui va porter la maison d'édition. Le fait d'avoir accédé à un très grand prix cautionne les petits. Cela valorise l'ensemble de la maison. N'avoir obtenu que le grand prix d'Afrique noire ou celui de l'Académie française, cela n'aurait sans doute pas suffi. Mais vis-à-vis des autres prix, l'effet est exponentiel !

En revanche, avec l'impact provoqué par le nouveau graphisme des couvertures, lorsque je présente à des libraires notre travail consacré à la littérature subsaharienne – ce qui aujourd'hui, pour certains, pourrait susciter une certaine méfiance – et ensuite un livre de poésie dont la découverte passerait par une soirée slam – ce qui aujourd'hui, pour certains, pourrait susciter un certain rejet –, quand je précise finalement que le jeune homme a reçu le prix de l'Académie française, cela provoque un retournement complet et instantané dans l'esprit de mes interlocuteurs !

Ce prix bénéficie ainsi à l'ensemble des auteurs du catalogue, il dénoue tout a priori qu'il pourrait y avoir. Parler d'un poète camerounais ou parler d'un poète camerounais qui a eu un prix de l'Académie française... ce n'est pas tout à fait la même chose. Surtout lorsqu'il s'agit de poésie... Tout cela a eu bien sûr un effet important sur les ventes de ses deux livres, auxquels les libraires continuent de s'intéresser encore maintenant.

O.D. – *Les Maquisards a reçu le prix du livre engagé, créé par une association de lecteurs installée en Suisse, dont la remise a lieu au moment du Salon du livre de Genève. Cela entraîne-t-il une médiatisation plus grande ? L'impact économique est-il plus sensible ?*

S.D. – Cela le rend nécessairement plus visible, mais surtout la présidente de l'association, très engagée du côté des littératures subsahariennes, a réinvité Hemley Boum pour des conférences à Genève devant un public encore plus fourni. Cela dépend donc de celles et ceux qui créent un prix, et de leur manière de le faire vivre, tout au long de l'année. Ils font dans ce cas-là un travail que l'éditrice ne pourrait évidemment pas faire.

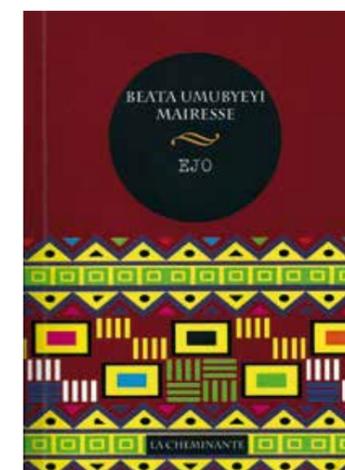
Encore une fois, ce n'est pas un prix seul qui est intéressant, mais, par leur conjonction, la visibilité continue que plusieurs prix procurent à la maison. Oh, bien sûr, jamais je ne me dis que je vais publier tel livre pour avoir tel prix ! La qualité littéraire est pour moi toujours le premier critère. Quand je lis un manuscrit, je fais une totale abstraction de tout ce que je pourrais connaître de l'auteur, même si celui-ci a déjà été publié, même s'il a déjà été récompensé. Seul son texte à ce moment-là est important. Ensuite, force est de constater combien les prix, tous les prix, sont d'excellents réseaux de médiation, qui favorisent la connaissance, puis la reconnaissance d'un auteur.



1. Lire l'article publié sur la revue en ligne *Éclairs* :



« ...LE FAIT D'AVOIR ACCÉDÉ À UN TRÈS GRAND PRIX CAUTIONNE LES PETITS. CELA VALORISE L'ENSEMBLE DE LA MAISON. »



Nourrir le feu sacré

Le grand prix Livres Hebdo des bibliothèques francophones a été décerné en 2014 au réseau d'Aire-sur-l'Adour, dans le sud-est du département des Landes. Ce prix au jury de professionnels distingue les véritables lieux innovants de la lecture publique, espaces de pratiques culturelles, d'échanges et de convivialité. Laurent Pagès est le directeur de ce réseau, dont un des principaux objectifs est de « créer le désir ».

Delphine Sicut – *Quel est pour vous le sens d'un tel prix, attribué par des professionnels ?*

Laurent Pagès – Ce prix, purement honorifique, constitue une véritable reconnaissance pour le travail accompli. Un travail qui a été long et qui a mobilisé beaucoup de temps et d'énergie des élus, des professionnels, de l'équipe d'architectes, des bénévoles. Le jury de ce prix est constitué de professionnels du livre au sens large, ce ne sont pas des techniciens de la lecture publique. Les auteurs sont même parfois très étrangers au monde des bibliothèques. Ce prix est donc un symbole dont nous tirons beaucoup de fierté.

Nous avons été lauréats de la 5^e édition. Avant nous, les médiathèques distinguées étaient celles de Béziers, Paris, Le Havre et Saint-Quentin-en-Yvelines. C'était donc la première fois qu'un petit territoire rural, une communauté de communes constituée de 22 communes pour 12 000 habitants, a été récompensée. C'est aussi la preuve de l'implication de l'État pour développer un service de lecture publique de qualité dans un objectif d'égalité des territoires. Pour la première fois depuis sa création, ce prix a été officiellement soutenu par le ministère de la Culture et de la Communication puisqu'il nous a été remis par la ministre de l'époque, Fleur Pellerin. Ainsi le fait que l'État reconnaisse dans le cadre de ce prix notre projet en territoire rural est important à tout point de vue, tant sur le plan professionnel que public.

D.S. – *L'attribution de ce prix a-t-il généré un engouement des publics ?*

L.P. – Il n'y a pas eu d'incidence directe sur la fréquentation à proprement parler. Toutefois, le prix a induit comme une véritable sensibilisation et a poussé la curiosité des récalcitrants au projet à s'interroger sur les atouts que représente un réseau de lecture publique en territoire rural au XXI^e siècle ! Par exemple, une fleuriste de la commune nous a offert un bouquet pour nous féliciter ! C'est une fierté pour tous de voir son territoire affiché sur le plan national.

D.S. – *Ce prix a-t-il permis d'obtenir un soutien politique renforcé à votre action ?*

L.P. – Les élus communautaires ont tout de suite été fortement impliqués dans la création du réseau. Le projet visait haut dès le départ, compte tenu de notre ruralité, de l'ambition professionnelle et

politique. Il y a eu la création de trois bâtiments neufs, de collections, d'équipes qualifiées. Ce projet est né d'une envie partagée, il est nourri d'un feu sacré collectif qui ne cesse de nous animer. Il a plutôt fallu expliquer à la population, parfois rétive, l'intérêt d'un réseau de lecture publique. Il y a eu un vrai travail de médiation, de pédagogie, d'explication autour de la notion de service public. Un long temps de conviction et de démonstration a été nécessaire. Le prix a permis d'enlever un certain nombre de réserves.

D.S. – *L'obtention de ce prix a-t-elle induit une évolution de la politique de lecture publique menée au sein du réseau ?*

« ...Ce prix a surtout renforcé la légitimité de notre réseau, dont l'équipe projet était convaincue. Il a conforté le regard politique et créé un vrai espace de dialogue pour continuer notre action. »



Remise du prix 2014 - Photo : médiathèque d'Aire-sur-l'Adour

L.P. – Le prix n'a pas généré de bouleversements mais il nous a donné une certaine visibilité dans le milieu. De nombreux professionnels et élus, dont la réflexion porte sur des projets en cours, sont venus nous rendre visite. Une partie d'entre eux s'est inspirée de notre réalisation et de notre fonctionnement. À l'inverse, ayant été lauréat en 2014 du grand prix, j'ai été associé au jury de l'édition 2015. À titre personnel et professionnel ce fut une expérience enrichissante, avec des rencontres et des éclairages sur un certain nombre de projets inspirants.

Ce prix a surtout renforcé la légitimité de notre réseau, dont l'équipe projet était convaincue. Il a conforté le regard politique et créé un vrai espace de dialogue pour continuer notre action. Après ce coup de projecteur sur notre projet et notre territoire, nous avons eu l'opportunité d'intégrer le panel de l'étude menée par le ministère de la Culture et de la Communication sur l'incidence de l'extension des horaires d'ouverture en bibliothèque. De plus, nous travaillons aujourd'hui étroitement avec l'État à la signature d'un contrat territoire lecture pour la pérennisation de nos actions.



<http://mediatheque.cdcaire.org>

Les combattants de tous les possibles

Entretien avec Thomas Cailley et Pierre Guyard / Propos recueillis par Christophe Chauville

En 2014, le premier long-métrage de Thomas Cailley, Les Combattants, soutenu par la Région Nouvelle-Aquitaine, était l'objet d'une trajectoire inouïe, depuis une fracassante révélation sur la Croisette jusqu'à la cérémonie des César et ses trois statuettes décrochées. Deux ans après, le réalisateur revient, en compagnie de son producteur Pierre Guyard de Nord-Ouest Films, sur cette folle consécration.



« ...Cannes ou les César n'étaient pas des buts en soi, et il n'y aurait pas eu la moindre déception sans eux, dans la mesure où notre objectif artistique collectif était atteint. . »

Thomas Cailley & Pierre Guyard - Photo : M. Roux - ENS Louis Lumière, pour l'Académie des César / Tous droits réservés

Christophe Chauville – *Quel fut selon vous le moment décisif de la carrière exceptionnelle des Combattants : sa sélection à la Quinzaine des réalisateurs ?*

Thomas Cailley – Oui, le film était à peine achevé, on l'a sorti du carton pour le montrer aux sélectionneurs de la Quinzaine et tout a démarré alors, c'est certain...

Pierre Guyard – Pour les films français en général, mais plus encore pour les films français d'auteurs, et particulièrement ceux de jeunes réalisateurs et producteurs, Cannes est le catalyseur le plus important. Mais si, deux ans plus tard, on reparle du film pour ses récompenses et les différentes étapes de son parcours, l'essentiel pour nous est d'avoir réussi à faire le film tel que Thomas le voulait, en se donnant le temps et les moyens pour y parvenir. Le processus artistique reste plus important que sa validation, qui reste certes extraordinaire, mais beaucoup d'autres bons films ne connaissent pas un tel succès et trouvent pourtant leur voie...

T.C. – Finalement, cette validation ne dépend en fait presque pas du film en lui-même, mais des autres, dont il se distingue pour telle ou telle raison. Pour moi, les événements décisifs se situent

plutôt en amont : la rencontre avec Pierre à la sortie de la Fémis⁴ ou la réécriture du scénario avec Claude Le Pape, en 2012. Ou encore la rencontre avec Adèle et Kevin, la dernière phase du montage et cet instant où l'on finit par retrouver les raisons pour lesquelles on fait un film depuis un an... Cannes, après, c'était du bonus...

C.C. – *Mais ne pense-t-on pas, en démarrant une telle aventure, à un possible succès futur, dans les festivals et jusqu'aux César ?*

P.G. – Non, quand nous avons fédéré autour du projet des financements et une équipe artistique et technique, il est peut-être un peu convenu de le dire, mais jamais une telle motivation ne fut motrice. Cannes ou les César n'étaient pas des buts en soi. Il n'y aurait pas eu la moindre déception sans eux, dans la mesure où notre objectif artistique collectif était atteint. Réaliser ce qu'on avait toujours rêvé de faire passe toujours avant toute autre chose...

T.C. – Avec le plaisir de découvrir chaque jour ce qu'on est en train de fabriquer... Ensuite, la sélection à Cannes ne doit pas être vécue comme une pression, même si de nombreux films, en réalité, n'en profitent pas et en pâtissent même pour certains.

C.C. – *Étant donné le timing d'achèvement du film, vous étiez forcément*



dans le calendrier cannois, donc vous deviez y penser sérieusement ?

T.C. – Le film devait obligatoirement être tourné pendant l'été, donc le montage a été achevé en janvier et de fait, l'éventualité cannoise était ouverte. Un tournage en décembre ne l'aurait pas permis...

P.G. – On peut avoir cet objectif en tête, en tant que producteur ou distributeur, mais je redis que ce n'est pas une motivation première. À la fin du mois de décembre 2013, je presentais tenir un bon, voire un très bon film, mais il restait encore beaucoup d'étapes, comme la composition de la musique, et nous avons même retourné une scène en janvier !

C.C. – Donc, sur un premier long-métrage, être sélectionné à Berlin, à Venise ou même à Locarno aurait aussi été une réelle satisfaction ?

T.C. & P.G. ensemble – Oui, bien sûr !

C.C. – Comment la mèche s'est-elle enflammée ?

P.G. – Du point de vue professionnel, avec la présence des exploitants, des journalistes, des acheteurs internationaux, tout part d'un seul coup. En vingt-quatre heures, vous êtes connus de tout le monde.

T.C. – D'autant que personne ne nous attendait...

P.G. – Seule Adèle était déjà connue. Elle avait un autre film en sélection et avait gagné un César quelques semaines avant pour *Suzanne*.

C.C. – Quels sont vos souvenirs de la toute première projection au Théâtre Croisette ?

T.C. – L'équipe de sélection de la Quinzaine croyait beaucoup au film et lui a offert une fenêtre de diffusion parfaite, sur le premier week-end. C'était un vrai risque de leur part !

P.G. – Dans cette grande salle de 800 places, l'esprit joyeux et solitaire du film a fonctionné dès la première projection. L'équipe ne l'avait pas encore vu et on a été immédiatement rassurés par les réactions. À midi, la projection dite de presse avait été électrique, avec une *standing-ovation*... On a senti tout de suite qu'il y avait une vraie communion du public autour de notre proposition.

C.C. – Attend-on alors fébrilement les premiers articles de presse ?

P.G. – Oui, et quand j'ai découvert qu'on faisait la une de *Libération* le lendemain, j'ai compris que cela dépassait juste un simple enthousiasme pour un film !

T.C. – Ce qui est paradoxal, c'est qu'il faudrait en profiter, mais il

est compliqué de savourer pleinement, car l'emploi du temps est très dense, avec les rendez-vous qui s'enchaînent et toutes les interviews, y compris en anglais pour la presse étrangère. Même lors de la projection du soir, j'étais préoccupé par la qualité de la projection ou du son, on se trouve submergés par ces questions et une foule de sentiments contradictoires.

C.C. – Lorsque les prix commencent à se succéder (CICAE Art Cinema Award, prix SACD, label Europa Cinemas), se met-on à penser aussi à la Caméra d'or, qui récompense le meilleur premier long-métrage toutes sections confondues ?

P.G. – Comme c'est *Party Girl* de Claire Burger et Marie Amachoukeli qui l'a gagnée, on en était très heureux, car on se connaît bien et ces premiers longs-métrages d'auteurs, à petits budgets, participaient d'un même mouvement à Cannes cette année-là.

C.C. – Le prix Fipresci de la critique internationale a montré que le film, qui a un côté très français, était aussi universel...

T.C. – Un journaliste britannique m'avait dit qu'il le trouvait très anglais dans son humour... Le retour des critiques étrangers a été passionnant à entendre, le prix de la Fipresci avait été le premier à nous être remis et c'était déjà bien...

C.C. – La sortie du film au mois d'août était-elle alors déjà fixée ?

T.C. – Oui, il fallait aussi faire en sorte que le « buzz » créé ne se dégonfle pas...

P.G. – Et nous voulions échapper à la concurrence des « gros » films d'auteurs français en novembre-décembre. Cette date de rentrée, à la fin du mois d'août, était idéale, pour coller aussi à la saison du film.

T.C. – Et cela nous a laissé le temps de faire une tournée d'avant-premières, notamment en Aquitaine, ce qui a fait un peu « monter la sauce ». Après le baptême du feu cannois, on s'est sentis plus aptes à affronter la suite, le temps gagné était énorme concernant le bon synopsis, l'affiche, la bande-annonce, etc.

P.G. – Cannes a aussi constitué une caisse de résonance au niveau des exploitants, auprès de qui le taux de notoriété du film s'est révélé excellent. C'est rare pour un film d'auteur français.

C.C. – Dans combien de salles est-il sorti finalement ?

P.G. – 155, ce qui était supérieur à ce que l'on aurait pu espérer *a priori*. Il a presque fallu freiner la demande... Au final, le film a



Les Combattants, making-of - Photos : Julien Panié - Nord Ouest Films

attiré 430 000 spectateurs. Et aujourd'hui, il circule à nouveau en salles à travers le dispositif scolaire « Lycéens au cinéma » dans de nombreuses régions.

C.C. – Une fois le film sorti, se tourne-t-on enfin vers le projet suivant ?

T.C. – Il y a encore pas mal de travail, avec l'accompagnement du film à l'étranger. Au total, jusqu'au Festival de Cannes suivant, vers mai-juin 2015, je n'ai pratiquement fait que cela ! Même si je ne suis pas allé partout, car le film a été montré dans des festivals partout dans le monde... Mais c'était formidable à chaque fois, et toujours très enrichissant. Je me suis rendu en Espagne, en Italie, aux États-Unis, au Canada, au Brésil, en Colombie, en Inde... L'accueil à Bombay a été fou. Et passionnant.

P.G. – Le film est sorti dans 30 pays, ce qui n'est pas si fréquent pour un premier long-métrage français...

« Il était possible que le César du meilleur premier film nous échappe, il y a toujours un risque, même si on avait de bonnes chances... »

C.C. – Vous attendiez-vous à une nouvelle vague de récompenses à la fin de l'année 2014 et au début de 2015, alors que l'exploitation du film était finie ?

T.C. – J'étais personnellement un peu surpris. On a toujours l'impression, quand on gagne quelque chose, qu'on va le payer après ! Je pensais que le film serait snobé en étant désormais considéré comme populaire... Et cela n'a pas été le cas, avec le prix Louis-Delluc du premier film, le prix du Syndicat français de la critique de cinéma et le prix France-Inter...

P.G. – Ce prix-là est complètement dingue ! D'habitude, c'est un cinéaste expérimenté qui est consacré : Audiard, Kechiche, Brizé, etc. Et durant la même semaine de décembre, *Les Combattants* était aussi élu film de l'année par *Le Parisien* : se retrouver dans des univers aussi différents était vraiment étonnant.

C.C. – Les neuf nominations aux Césars ne constituèrent donc pas une réelle surprise non plus ?

T.C. – Traditionnellement, les prix Lumière, décernés par la presse étrangère à Paris début janvier, préfigurent les Césars – comme les Golden Globes avant les Oscars – et on a eu deux prix, pour le

meilleur jeune espoir masculin et le premier film. Mais pour les Césars, on n'en revenait pas du nombre, c'était complètement fou ! J'ai reçu un SMS depuis la conférence de presse et je n'y croyais pas : on était nommés pour le scénario, le montage, la musique...

P.G. – Mais le mécanisme est tel qu'un film qui plaît bénéficie d'un effet boule de neige et il y a une certaine suramplification... *Les Combattants* en a bénéficié, et tant mieux !

T.C. – Cela traduisait une vraie cote d'amour et c'était particulièrement agréable, on échappait au doute du simple phénomène de mode au moment de Cannes.

C.C. – Lors de la soirée de remise des trophées au Théâtre du Châtelet, vous étiez-vous préparés à monter sur scène ?

T.C. – Les nominations avaient déjà représenté un moment fort, même si elles ne s'étaient pas traduites ensuite en prix. On a d'ailleurs organisé une grande fête alors, mais pas après la cérémonie...

P.G. – Il était possible que le César du meilleur premier film nous échappe, il y a toujours un risque, même si on avait de bonnes chances...

T.C. – Moi, j'étais confiant pour Adèle, même s'il y avait d'immenses actrices en lice cette année-là...

P.G. – Il y a souvent un désir de renouvellement des votants, comme l'an dernier avec *Mustang*, sinon ce serait toujours les mêmes nommés et récompensés...

C.C. – Est-ce que le niveau de notoriété atteint facilite la suite ou, au contraire, place la barre, d'une certaine façon, trop haut ?

T.C. – Depuis, c'est un peu en effet la question pour tenter d'avancer, mais il faut aussi éviter de se la poser ! Nous avons voulu d'abord définir des « zones de désirs » communes avant de s'engager sur un projet précis. Mais un film transforme un réalisateur, c'est un processus long, qu'il faut digérer, et on en ressort différent.

P.G. – Il est sûr qu'un succès aide à entreprendre un deuxième long-métrage, mais notre chance est surtout d'avoir beaucoup échangé sur les désirs se dessinant. Nous avons préféré attendre que l'aventure se termine pour savoir où nous avions envie d'aller, ce qui a pris du temps. Chacun doit trouver son propre chemin et son propre rythme.

C.C. – À quel stade votre nouveau projet se situe-t-il aujourd'hui ?

P.G. – En pleine phase d'écriture, avec l'espoir et l'objectif de tourner en 2017. Mais tout dépend en réalité du film que l'on veut faire : le succès des *Combattants* est un atout indéniable, mais chaque projet est différent et c'est par ses qualités, son écriture, sa cohérence qu'il aboutit et se voit correctement financé.

T.C. – Mon questionnement touche plutôt à ne pas anticiper sur ce que sera le film dans son ensemble, ne pas trop penser à sa promesse, mais au désir concret qu'il soulève en moi, autour de l'histoire et des personnages, par exemple. Après un succès, il faut largement désapprendre, revenir à l'étape où on ne sait encore rien, ce qui est forcément insatisfaisant, mais riche d'horizons possibles.



1. La Fémis : École nationale supérieure des métiers de l'image et du son à Paris <http://www.femis.fr>
www.nord-ouest.fr

« Tout ce qu'on peut avoir »

Entretien avec Rémi Chayé / Propos recueillis par Christophe Dabitch

Malgré plusieurs prix du public (Festival d'Annecy et Anima à Bruxelles), de la profession (Tokyo Anime Fair et Festival Cartoon) et une presse unanime, le très beau long-métrage d'animation *Tout en haut du monde* n'a pas eu le succès espéré en salle. Tentative d'analyse avec son réalisateur Rémi Chayé.

Christophe Dabitch – Combien de temps vous a pris l'aventure de ce film ?

Rémi Chayé – Onze ans. C'était une démarche d'auteurs avec les premiers scénaristes Claire Paoletti et Patricia Valeix, puis un producteur, Sacrebleu Productions, qui était plus habitué au court-métrage. Cela a pris du temps pour trouver les investisseurs. Je travaillais en même temps sur d'autres films et longs-métrages en animation, entre story-board et assistant réalisateur. Il faut être tenace...

C.D. – Comment cela se passe-t-il pour la présentation d'un film aux prix ?

R.C. – C'est une discussion entre les producteurs et le distributeur qui organisent leur stratégie. Préfèrent-ils aller à Cannes, à Annecy ou ailleurs ? Cela se joue essentiellement là-dessus, sachant que l'on a moins de chance d'entrer à Cannes et qu'il y a des questions un peu éternelles d'exclusivité entre ces deux festivals. C'est le cas aussi d'autres grands prix. Pour ce film, on a failli aller à Cannes, ce dont on rêve tous. Je crois que c'est le seul prix qui a un vrai effet sur la venue du public, ne serait-ce qu'une sélection. Il y a une notoriété internationale. Annecy est plus un prix d'aficionados et de gens qui connaissent, c'est un peu plus réduit. Même si cela peut augurer du succès du film, cela a moins d'impact. Cela dit, maintenant, la stratégie est : tout ce qu'on peut avoir, on est content de l'avoir ! Ensuite savoir si cela aura une influence sur la venue du public, c'est difficile à dire. Il y a beaucoup d'exemples et de contre-exemples. Pour nous, si nous n'avions pas eu ce prix, peut-être que nous aurions eu encore moins d'entrées.

C.D. – Quel prix vous a le plus touchés ?

R.C. – Le prix du public à Annecy parce qu'il y a eu un enthousiasme très fort pendant le festival. C'était touchant. Il y a eu une séance où tout le monde était debout et on a senti toute la semaine que les gens nous remerciaient d'avoir fait un film français réussi. Il était attendu dans le milieu de l'animation où souvent les professionnels ont l'impression de ne passer pas loin d'un film réussi mais pour une raison ou une autre, ça rate. Là, les gens nous disaient que le film valait le coup. C'était aussi le premier festival pour la sortie, on découvrait l'impact du film sur le public. On a vraiment eu l'impression d'être portés par le public et on a cru que ça allait bien se passer en termes d'entrées. D'autant qu'il y a eu ensuite une presse plutôt enthousiaste et unanime. Anima



« ... Pour ce film, on a failli aller à Cannes, ce dont on rêve tous. Je crois que c'est le seul prix qui a un vrai effet sur la venue du public, ne serait-ce qu'une sélection. »

était bien aussi. D'autres prix comme Tokyo arrivent presque après la bataille d'une certaine façon, après la sortie nationale, cela n'a pas d'impact. Cela n'a aucune chance d'arriver mais si nous avions été nommés aux Oscars, cela n'aurait aucune conséquence positive sur la vie du film en salle, notamment en France.

C.D. – Vous distinguez les prix publics et professionnels ?

R.C. – Le prix du public à Annecy est une petite étoile qui fait 10 centimètres de haut et le grand prix, c'est une étoile qui fait 30 centimètres de haut... La hiérarchisation se fait à la taille de l'étoile... Ma philosophie me porte assez peu sur les prix et sur ce genre de choses. Ça ne m'intéresse que dans la mesure où c'est un vecteur pour aller chercher le public. On a mis « Prix du public » sur l'affiche pour simplement signifier que le film pouvait plaire aux spectateurs. Le prix a cette utilité-là pour moi. Après, les conditions dans lesquelles il se déroule, les jurys, c'est à chaque fois un petit microcosme, un petit particularisme. Cela tient à l'humeur des gens, au ressenti du jury, etc. Moi-même, j'ai beaucoup de mal à accepter de faire partie d'un jury parce que choisir un film plutôt qu'un autre... J'aime bien la diversité dans le cinéma, toutes les expériences, même un peu ratées, et des films très différents m'intéressent énormément. En soi, la distinction est très relative. Cela dépend de l'intitulé du prix également. Prix du public : les gens ont adoré, ils votent pour nous, c'est assez direct. Quand c'est le « Meilleur film de l'année », ça se relativise de soi-même. On voit ensuite l'histoire retenir ou pas des films, il faut rester assez humble.

C.D. – Le film est resté à l'affiche combien de semaines et il a attiré combien de spectateurs ?

« ... On a mis « Prix du public » sur l'affiche pour simplement signifier que le film pouvait plaire aux spectateurs. Le prix a cette utilité-là pour moi. »

R.C. – Une vingtaine de semaines, ce qui est assez long pour un film, même d'animation. Il doit être autour de 220 000 entrées, ce qui est un relatif échec. Avec le budget que l'on avait, il aurait fallu 400 000 à 600 000 entrées selon qui en parle. Avec 600 000 entrées, il y avait une rentabilité de 100 %.

C.D. – Il n'y a pas eu d'effet mécanique dû aux prix et à la presse.

R.C. – On a eu l'impression que cela allait marcher avec le prix et la presse unanime et on y a peut-être trop cru. On a ensuite été

espères quoi, faire plus de 300 000 entrées ? C'est débile, tu as fait un film d'auteur, assume-le ! » Je ne suis pas forcément d'accord avec lui mais c'est quelque chose que j'entends. Le standard du langage cinématographique se fait avec de l'action, de la 3D, un certain aspect graphique, des scénarios avec des fins où tout est bouclé... Cela joue. Pour certains exploitants, la pratique cinématographique majoritaire qui fait des gros succès, c'est partir de son lotissement avec sa voiture et ses trois enfants, aller dans un parking genre multiplexe et avoir une grande salle où on

aura du spectacle. À la limite, le film qu'on va voir est moins important que la salle où on est sûr d'avoir du spectacle et du gros son avec des gamins de sept ans qui voient des gros films américains plutôt faits pour des teenagers. Du coup, l'animation plus arty et plus calme est renvoyée sur les marges du cinéma d'auteur.

C.D. – Les prix ont eu un impact sur la distribution du film à l'étranger ?

R.C. – Le grand prix à Tokyo n'a toujours pas abouti à une distribution, mais on ne s'avoue pas vaincus. C'est plus difficile pour moi de savoir pour l'étranger. On sait qu'il a plutôt bien marché à la vente, le vendeur à l'étranger a fait du bénéfice mais on n'a peu de retours sur les sorties. Je ne sais pas si Annecy joue sur l'international. La reconnaissance japonaise peut jouer y compris aux États-Unis, où le film vient de sortir, pour nous permettre de toucher des gens habitués au genre manga parce qu'il y a beaucoup de rapports entre notre film et le genre manga dans la façon de penser l'animation. Ce serait un rebond intéressant.

C.D. – Est-ce que ces prix ont une influence bénéfique pour vos futurs films ?

R.C. – J'ai l'impression que pour notre nouveau projet, avec la même équipe, « Calamity, une enfance de Martha Jane Cannary », le succès d'estime de *Tout en haut du monde* va nous permettre d'aller plus vite. On ressent plus d'intérêt, on a



Tout en haut du monde - Images : Diaphana

déçu. Apparemment peu de gens regardent la presse et surtout toute la presse. J'ai tourné pendant 19 semaines avec le film, j'ai parlé de son « insuccès » avec les gens des cinémas. Je me souviens qu'à l'Atalante, à Bayonne, on me disait que les gamins parlaient de *Chocolat* parce qu'ils venaient de faire une semaine de talk-show à la télé. Nous, on n'a pas fait une télévision, on n'a rien pour le faire. C'est difficile dans le dessin animé d'avoir un passage télévisuel, ou alors il faut des stars de la chanson qui font des voix. Mais les raisons sont multiples et difficiles à déterminer. La profession s'interroge là-dessus, surtout cette année qui a été dure pour les longs-métrages d'animation en France. Et puis après, les gens aiment ou pas. Un producteur belge pensait que, au vu d'une certaine standardisation cinématographique, je ne pouvais pas espérer mieux parce que j'avais une fin ouverte, peu de musique et pas de musique d'aventure. Il m'a même dit : « Tu

des bons retours, y compris de gens qui ne nous avaient pas aidés mais qui veulent le faire cette fois-ci. Il y a une réaction d'estime. Est-ce que l'on va avoir autant d'argent ? Je n'en suis pas sûr. On risque de devoir faire le même film avec 2 millions d'euros de moins. La télévision, les investisseurs, les distributeurs, etc. ne sont pas rentrés dans leurs frais. Ils peuvent nous aimer et aimer notre cinéma mais ils se posent la question du public. Ils vont peut-être soutenir mais doucement, pour ne pas perdre de l'argent. L'animation coûte cher, il faut drainer du public.

□

<http://touthautdumonde.blogspot.fr>
<http://diaphana.fr/film/tout-en-haut-du-monde>

L'enjeu compétitif des festivals de cinéma, un miroir aux alouettes ?

Entretien avec Maguy Cisterne¹ / Propos recueillis par Raphaëlle de Cacqueray

Nul besoin d'être cinéophile pour connaître le Festival de Cannes et sa Palme d'or, Venise et son Lion, Berlin et son Ours. Ces manifestations, mêlant vitrine glamour et enjeux professionnels forts, rythment la vie de l'industrie cinématographique. Talonnés de près par la presse qui rend compte au jour le jour de cette météo culturelle, producteurs, distributeurs et programmeurs guettent chaque année les palmarès de Toronto, Locarno, ou encore Annecy, le FID et Clermont-Ferrand.

Il existe en France plus de 300 festivals de cinéma, dont la plupart décernent des prix aux films et aux artistes les plus remarquables. Quel est l'impact de cette multitude de prix sur le monde du cinéma ? Les effets sont-ils comparables pour les créateurs, pour les marchands, pour le public, et pour les festivals eux-mêmes ? Gros plan sur le Festival de Brives.

Initiées par la SRF², les Rencontres du moyen-métrage de Brive ont été créées en 2004 pour faire connaître un format jusqu'alors peu identifié et peu diffusé. Ses fondateurs ont d'emblée choisi d'instaurer une sélection compétitive, condition *sine qua non* d'une reconnaissance à conquérir.

Raphaëlle de Cacqueray – Pourquoi avoir fait, dès la création, le choix d'un festival compétitif ?

Maguy Cisterne – Très simplement, nous avons besoin dès le départ d'être un festival « sérieux » reconnu par la profession, un « vrai » festival. Pour moi, un festival doit révéler des œuvres et proposer une compétition, sinon on devrait le nommer « panorama » ou autre... Il est essentiel pour nous qu'il y ait un enjeu, aussi bien pour les auteurs que pour le festival lui-même. La SRF, dont la mission est de défendre la place des réalisateurs dans le cinéma, est dans une démarche professionnelle, pas dans une logique événementielle. Nous sommes là pour repérer, reconnaître et faire reconnaître des auteurs. C'est notre seul objectif.

R. de C. – En quoi la compétition est-elle nécessaire à la reconnaissance et à l'exigence de qualité dont vous parlez ?

M.C. – D'abord, le Festival de Brive est classé catégorie 1 par le CNC, critère très valorisant pour les producteurs et les auteurs. Le fait d'être sélectionné à Brive – et, *a fortiori*, primé – bénéficie de l'aura de qualité du classement CNC (et de son système d'attribution de « points »). Ensuite, la dimension compétitive est un gage de qualité du festival lui-même dans la mesure où l'on met en place des jurys, eux-mêmes de qualité. L'image du festival est très liée au jury, d'où l'importance de sa composition, délicat équilibre entre notoriété et vrais regards de cinéophiles... Le festival permet aussi aux réalisateurs invités de rencontrer d'autres professionnels présents : cinéastes, producteurs, programmeurs, bureaux d'accueil de tournages... C'est un vrai tremplin professionnel.

R. de C. – Au-delà de cette reconnaissance professionnelle, qu'est-ce qui est offert aux lauréats ?

M.C. – À Brive, les récompenses sont attribuées exclusivement

aux réalisateurs et les quatre prix principaux sont aujourd'hui dotés à égalité (les prix du jury, le prix du public et celui du jury jeunes). La nature des récompenses, aujourd'hui numéraire, a évolué avec la filière elle-même. Le grand prix, autrefois offert en industrie (pellicule et tirage de copies), a dû se transformer avec le passage au numérique. Nous songeons aussi à la création de nouvelles catégories de prix, comme celle des meilleures interprétations, mais cela impliquerait une catégorisation masculin/féminin qui nous dérange. Nous y réfléchissons ! Mais le plus gros impact, au-delà du palmarès et des récompenses, c'est le fait d'être sélectionné en compétition. Tous les auteurs nous le disent : figurer dans la sélection donne un net coup de pouce à leur carrière. Pendant le festival, la sélection – de loin la section la plus fréquentée par le public – bénéficie d'un regard attentif de la part de la presse qui contribue à faire connaître les auteurs au grand public.

Autre atout : la sélection est ensuite reprise et diffusée hors les murs en France et à l'étranger.

R. de C. – Avec ou sans compétition, le Festival de Brive excelle dans le repérage de talents.

M.C. – C'est notre sélection compétitive qui a permis de révéler Guillaume Brac, Vincent Macaigne, Justine Triet, Sébastien Betbeder ou Julien Samani, par exemple, qui poursuivent aujourd'hui une très belle carrière. C'est émouvant. Comme l'avait titré Isabelle Regnier il y a quelques années dans *Le Monde*, je maintiens qu'encore aujourd'hui, « gaillarde est la nouvelle garde du cinéma français³ ! ».



1. Maguy Cisterne, secrétaire générale du Festival de cinéma de Brive-la-Gaillarde/ Rencontres européennes du moyen-métrage
2. Société des réalisateurs de films.
3. Isabelle Regnier, *Le Monde*, 13 mai 2013.

PROCHAINE ÉDITION DU 5 AU 9 AVRIL 2017

www.festivalcinemabrive.fr



Festival du cinéma de Brive - Maguy Cisterne, July 2008 - DR

Contrechamp sur le Festival de La Rochelle

Entretien avec Prune Engler¹ / Propos recueillis par Raphaëlle de Cacqueray

En marge de la tendance générale, le Festival international du film de La Rochelle tient sa position de festival non compétitif et s'apprête à fêter ses 45 printemps avec une programmation toujours aussi exigeante et généreuse.

Raphaëlle de Cacqueray – Pourquoi ce choix assez radical dès la création ?

Prune Engler – Ce fut d'abord le désir de mon prédécesseur, Jean-Loup Passek, qui considérait les prix comme des « médailles en chocolat ». Non pas qu'ils soient inutiles, mais il y avait quelque chose d'antinomique entre la façon dont nous souhaitions montrer les films et le fait de les récompenser. Nous refusons de les mettre en concurrence et les montrons tous, aujourd'hui encore, de la même façon : mêmes salles, même qualité de projection, quelles que soient la notoriété du réalisateur ou les conditions économiques de production du film. Ce sont les spectateurs qui font ensuite le choix de ce qu'ils veulent voir.

R. de C. – N'est-ce pas la renommée du festival qui fait de la seule sélection à La Rochelle un vrai passeport pour les films, sans besoin de palmarès ou de jury ?

P.E. – Une sorte de label, c'est vrai. Depuis quelque temps, certains distributeurs notent que leurs films ont été projetés à La Rochelle, comme ils mentionneraient un prix. Nous en sommes très heureux.

R. de C. – Qu'est-ce que votre parti pris rend possible, qui serait bridé par une compétition ?

P.E. – Les invités arrivent à La Rochelle complètement détendus. Le seul enjeu, c'est la rencontre avec les spectateurs et l'envie que la salle soit pleine. Les invités se rencontrent sans obstacle, tous les spectateurs se côtoient. Cela crée une certaine atmosphère qui nous plaît et plaît à nos spectateurs, sans le secret et les traitements de faveur qui entourent les jurys – et sans les cérémonies de remise de prix auxquelles nous sommes ravis d'échapper ! Et, en interne, nous préférons que le budget d'accueil d'invités soit entièrement consacré à la venue de ceux qui ont fait et font exister les films de la programmation.

R. de C. – L'absence de compétition est-elle pénalisante pour le festival ?

P.E. – Elle engendre une plus grande difficulté à trouver des partenaires financiers. S'ils ne peuvent pas être « donneurs de prix », certains ont le sentiment de ne pas exister au sein du festival et exigent alors une visibilité disproportionnée. Il y a même des festivals qui prennent le nom de leur sponsor pour répondre à cette demande d'image, c'est fou ! Notre choix a donc une conséquence directe dans la recherche de financements, mais notre éthique fondatrice nous convient, et, en réalité, nos partenaires nous suivent.

R. de C. – Quel est votre avis plus personnel sur l'impact matériel et immatériel des prix ? À qui profitent-ils réellement ?

P.E. – Question passionnante... J'aimerais énormément qu'il existe un recensement de la valeur réelle des récompenses décernées. À qui sont-elles attribuées ? Au réalisateur ? Au producteur ? Au distributeur ? Est-ce une somme d'argent ? Quelle somme ? Est-ce une aide technique ? Une statuette purement honorifique ? Bien sûr, certains prix ont un réel impact sur la vie des films, particulièrement pour les cinématographies dites peu diffusées pour lesquelles la Palme d'or, par exemple, constitue un effet d'appel sur le grand public. Mais c'est surtout vrai pour les prix issus de festivals de catégorie 1 comme Cannes, très peu nombreux. J'accepte par ailleurs l'utilité des prix de festivals comme Clermont-Ferrand qui vont primer les courts-métrages de tout jeunes réalisateurs, les aidant à se faire connaître et à pénétrer plus facilement le milieu professionnel. En dehors de ces cas spécifiques, honnêtement, je ne vois pas trop l'utilité des prix, sauf si c'est une somme d'argent remise à un cinéaste qui peine à faire ses films, qui l'aidera pour le suivant. Pour les auteurs et les producteurs, le système d'aides (à l'écriture et à la production) et d'avance sur recettes du CNC me semble beaucoup plus décisif que les prix.

R. de C. – Si l'on admet avec vous que le système de compétition profite peu au réalisateur, peu au producteur et peu au distributeur, est-ce alors au festival lui-même qu'il profite essentiellement, en termes d'image et de communication, grâce notamment aux membres du jury qui font souvent figure de têtes d'affiche ?

P.E. – Oui, d'une certaine façon, les festivals se décernent des prix à eux-mêmes. C'est assez illusoire en tout cas, mais j'espère me tromper et que l'ensemble des prix distribués en France a des répercussions importantes et positives sur le devenir des films et des cinéastes.

1. Prune Engler, déléguée générale du Festival international du film de La Rochelle



PROCHAINE ÉDITION
DU 30 JUIN AU 9 JUILLET 2017

www.festival-larochelle.org



Festival international du film de La Rochelle 2016 - Photo : Philippe Lebruman

À tous prix

Entretien avec **Virginie Devesa** / Propos recueillis par **Hervé Pons-Belnoue**

Virginie Devesa est cofondatrice de la société de vente internationale Alpha Violet, elle aime les expériences singulières et la compétition !

Hervé Pons-Belnoue – Comment est née Alpha Violet ?

Virginie Devesa – Avec mon associée japonaise Keiko Funato, nous avons créé Alpha Violet en 2011 avec l'envie de proposer une ligne éditoriale qui nous ressemble et de travailler dans une réelle transparence vis-à-vis des producteurs et des films pour lesquels nous nous occupons de tout : lancement en festival, négociation des dates, choix des visuels, synopsis... Nous présentons le film sous ses plus beaux atours afin de lui donner ses chances sur le marché international. Avec Keiko, nous aimons avant tout la beauté brute des premiers films et quand nous lançons un nouvel auteur sur le marché tout est encore à faire. Nous avons eu la chance, dès la première année d'exercice d'Alpha Violet en 2012, de porter un film espagnol tourné au Mexique, *Ici et là-bas*¹, qui a gagné le grand prix de la Semaine de la critique à Cannes. Ce film nous a boostés et donné l'espérance de pouvoir nous positionner sur le marché très concurrentiel des premiers films pouvant marcher en salle.

H.P.-B. – Dès l'origine, défendre un film qui a remporté un prix a été important ?

V.D. – Très important parce que cela nous a d'emblée différenciés, singularisés et donné un vrai coup de projecteur sur le film. Mais notre plus bel exemple est le film ukrainien *The Tribe* qui a remporté trois prix à Cannes en 2014 (grand prix de la Semaine de la critique, grand prix France 4 et Fondation Gan). Dans les six mois qui ont suivi, le film a récolté à l'international 41 prix de meilleur long-métrage ou meilleur réalisateur. Nous l'avons beaucoup vendu, malgré le fait qu'il soit joué par des acteurs sourds et muets sans sous-titrage. On ne peut pas faire plus « auteur » ! Pour un premier film ukrainien en langue des signes, remporter autant de prix et être présenté dans autant de pays a totalement identifié son auteur, Myroslav Slaboshpytskiy, dont tout le monde attend le prochain film.

H.P.-B. – Les prix pour vous sont donc un véritable atout ?

V.D. – Oui, ils donnent accès à la presse et offrent une réelle mise en lumière des films. Ils sont pour nous un véritable argument de vente, notamment les prix du public ou les prix Fipresci².

Avoir un prix à Cannes c'est fantastique, mais il y a aussi le Festival du film de Londres et le Sutherland Trophy qui récompense les premiers films. Il y a un festival que j'aime beaucoup et qui est très regardé par la profession : The European Film Academy, une institution berlinoise qui se déplace dans des grandes villes



Virginie Devesa

européennes. Cette année, nous avons un film bulgare sélectionné. Nous vivons au rythme des festivals !

H.P.-B. – Quelle influence ont les prix attribués aux films que vous défendez sur le développement de votre société Alpha Violet ?

V.D. – Les prix attribués aux films que nous défendons ont conforté notre ligne éditoriale de défense de films d'auteurs radicaux et donnent à Alpha Violet l'image d'une société audacieuse défendant des films aux tonalités très spéciales. Cette reconnaissance nous pousse et nous encourage à poursuivre dans cette voie-là.

H.P.-B. – C'est une vraie reconnaissance des risques esthétiques que vous prenez, du travail de recherche que vous menez et de votre engagement...

V.D. – Pour nous, cette reconnaissance est un vrai bonheur et pour les artistes que nous défendons, les prix étant souvent accompagnés d'une somme d'argent ou de différentes aides, cela leur permet de mieux vivre et d'envisager l'avenir avec un peu plus de sérénité.

Pour tous les films dont nous nous occupons, nous essayons d'abord de trouver un lancement dans un festival de catégorie A (Rotterdam, Berlin, Venise, Locarno, Saint-Sébastien, Toronto...) afin qu'il soit en compétition... c'est la stratégie qui a marché pour *The Tribe*. Il a toujours été en compétition et a beaucoup gagné... Nous sommes d'ailleurs considérés comme une boîte de films à compétition et c'est bon de concourir quand on a de bons chevaux ! Cependant, si le film ne remporte pas de prix cela ne veut pas dire que nous ne le vendons pas ou qu'il n'est pas bien. Ce qui est compliqué, c'est d'arriver à se positionner à la fois sur des festivals qui vont primer des films singuliers (beaucoup dont les jurys sont de réalisateurs) et des festivals qui se tournent plus vers les films commerciaux. Nous avons besoin des deux.

H.P.-B. – Quel est le prix que vous rêveriez d'avoir ?

V.D. – La Caméra d'or évidemment ! C'est le prix qui symbolise Cannes toutes sections confondues. Il est vraiment l'accomplissement d'un travail et c'est pour moi le plus beau prix qu'un réalisateur puisse obtenir.

Ma fille rêve d'avoir la Caméra d'or car elle croit que c'est une vraie caméra en or... Chaque année elle l'attend !



1. Réalisé par Antonio Méndez Esparza (2012)

2. Prix de la critique internationale : www.fipresci.org

www.alphaviolet.com

Le bain, l'ours et la rhétorique

Entretien avec **Olivier Mony** / Propos recueillis par **Olivier Desmettre**

Critique littéraire, Olivier Mony écrit pour le quotidien Sud Ouest, la revue professionnelle Livres Hebdo, l'hebdomadaire Le Figaro magazine, et il tient depuis cette année une chronique dans l'émission La Compagnie des auteurs, sur France Culture. Mais les prix, quelle importance vraiment, aux yeux d'un critique ?

Olivier Desmettre – Faut-il tuer les prix littéraires ? se demandait déjà Le Figaro du 9 juin 1934. Avec plus de 1 500 recensés en France aujourd'hui, on peut constater qu'ils ne sont pas morts. Mais quelle réponse feriez-vous à cette question aujourd'hui ?

Olivier Mony – Surtout pas, surtout pas ! Ils sont importants dans l'économie du livre, et dans cette période de renouvellement du lectorat en particulier, je considère que tout ce qui participe de la littérature est bel et bon. Même si le ramdam de la rentrée littéraire n'a parfois pas toutes les élégances requises, il est un moment dans les interstices duquel la littérature peut intervenir. Tout n'est pas parfait, mais il faut se garder de jeter le bébé avec l'eau du..., si vous m'autorisez...

Et si les 300 000 exemplaires, auxquels correspond peu ou prou selon les années un prix Goncourt, sont une oasis dans un désert, si certains prix sont peut-être moins prescripteurs que par le passé, et si d'autres se donnent des airs importants en prenant comme récipiendaires des livres qui se vendent déjà beaucoup... Si on met tout cela de côté, les prix de l'automne et du printemps sont un vrai coup de pouce. Parlez-en à Sabine Wespieser, éditrice de Yannick Lahens, prix Femina en 2014. Cela a été vraiment important pour elle.

Et même une sélection dans la liste des ouvrages retenus pour un prix peut donner un coup de projecteur sur des textes qui le méritent.

O.D. – Un récent article de Sud Ouest – qui aurait sans doute pu être écrit chaque année – pointait la grande ressemblance dans les listes des huit plus importants prix en France. Pour quelles raisons selon vous ?

O.M. – C'est une question que je me pose chaque année ! Quelles instances de prescription mystérieuse font que, vers les mois de mai et de juin, dans ce magma encore indéterminé de centaines de livres annoncés, pof, un livre sort ! Une histoire de bouche-à-oreille qui concerne critiques – même si leur pouvoir prescripteur est en nette baisse – et librairies de premier niveau¹. Et puis il y a bien sûr un phénomène de suivisme de la part de jurés. Il s'agit toujours de l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu... Ne soyons pas naïfs non plus, il y a aussi des stratégies éditoriales. Quand les éditions Gallimard ou Grasset publient quinze livres dans une rentrée, tous ne vont pas être défendus de la même manière. Les éditeurs savent très bien quel va être leur candidat pour tel prix, voire pour tous les prix ! Au risque bien sûr de se tromper...

O.D. – Comme critique, selon les journaux pour lesquels vous travaillez, un article sur un ouvrage ayant reçu un prix de renommée nationale est-il alors incontournable ? Est-il une évidence à laquelle vous ne pouvez échapper ?

O.M. – Le plus souvent, quand les livres sont récompensés, j'ai déjà écrit à leur propos. Mais je dois reconnaître qu'il y a une espèce de pression de la doxa médiatique. J'écris pour trois journaux extrêmement différents, dans lesquels je fais des propositions aux rédacteurs en chef, qui décident. L'un d'eux pourra donc me dire : « Tu as vu, tel ou tel livre, on ne l'a pas fait. » Et même si le livre ne nous a pas convaincus, l'un d'entre nous va devoir le traiter. Car, oui, dans un quotidien comme *Sud Ouest* par exemple, on est tenu de parler des livres dont les gens entendent parler. Ce qui n'est pas vraiment un problème, à condition de savoir quel type de critique on fait. Ma « méthode » vient de la « politique des auteurs » des *Cahiers du cinéma* : celui qui aime à raison. Alors si un collaborateur a aimé un livre, je pars du principe que c'est à lui d'en parler. Je ne suis pas là pour me « payer » un auteur.

O.D. – Et quelle est votre position par rapport aux prix plus locaux ?

O.M. – J'ai la chance de ne pas être chef, et, pour *Sud Ouest*, ces choix, parfois institutionnels, ressortissent de plein droit à mon rédacteur... en chef. Mais il est logique qu'un tel journal rende compte de l'attribution du prix François Mauriac par exemple. Ou du prix Gironde – Nouvelles écritures, dont on peut regretter la disparition récente, sans tambour ni trompette.

O.D. – Il vous est déjà arrivé de faire partie de jurys. Pourquoi accepter ?

O.M. – Ceux qui me le proposent, la nature et le palmarès récent du prix sont des éléments qui motivent ma participation. Mais je refuse plus que je n'accepte ! Et si une seule année, comme juré d'un prix très parisien, le prix de Flore, j'ai pu voir de l'intérieur un fonctionnement ô combien incestueux, les dés sont beaucoup moins pipés qu'on ne le croit... Tout cela ressemble plus à une comédie loufoque de Blake Edwards qu'à un film de Bergman. Dans tous les jurys, il y a des personnalités, plus allantes que d'autres, qui prennent plus le pouvoir que d'autres. Cela ne s'appelle pas nécessairement de la stratégie éditoriale, cela s'appelle de la... rhétorique.



1. Le terme vient de la segmentation opérée par les diffuseurs et désigne, selon les cas, les 700 à 1 300 librairies les plus importantes, qui représentent 60 % à 75 % du chiffre d'affaires des éditeurs.



Olivier Mony

Les lecteurs primés

Entretien avec Emmanuel Granger / Propos recueillis par Romuald Giulivo

Pour la quatrième année de suite, le prix des lecteurs-Escale du livre propose aux usagers des médiathèques de la métropole bordelaise, mais aussi à différents lieux culturels partenaires, de les accompagner dans une découverte de la littérature française contemporaine, à travers une sélection de cinq titres de la rentrée. Au programme : lectures, débats, rencontres avec les auteurs, et vote final pour élire le lauréat 2017. Emmanuel Granger, responsable R & D dans une entreprise de services informatiques, participe depuis la première heure à cette aventure.

Romuald Giulivo – De quelle nature est votre rapport à littérature ?

Emmanuel Granger – Je viens d'une famille où on lit beaucoup. Ma mère, qui dévore la littérature, m'a toujours alimenté en livres, même à des périodes où je ne lisais quasiment pas. J'ai été un lecteur plutôt tardif, hormis les ouvrages prescrits à l'école où j'ai dévoré Jules Verne, Alexandre Dumas. Je dirais que c'est surtout depuis une quinzaine d'années, avec la naissance de mes enfants, en me mettant à leur lire des histoires, que je suis revenu vers les livres. Et je ne pourrais plus aujourd'hui m'en passer. J'ai toujours deux ou trois ouvrages sur ma table de chevet. Plutôt des romans étrangers, ce qui du coup est bien avec ce prix des lecteurs, car cela m'oblige à porter un regard sur la littérature française.

R.G. – En tant que lecteur, êtes-vous sensible en librairie ou en médiathèque, à l'appel commercial censé être généré par les prix ?

E.G. – Pas vraiment. Les têtes de gondoles ou les bandeaux sur les couvertures n'ont jamais provoqué mon enthousiasme ou augmenté mon intérêt pour un ouvrage en particulier. Malgré tout, comme tous les consommateurs aujourd'hui, je reçois forcément les signaux, et je regarde, je m'interroge. Il m'arrive donc de lire des prix littéraires, même si je ne ressens aucune obligation de ce côté-là. Ne pas avoir lu un prix Goncourt n'occasionne aucun manque. Je n'obéis pas aux prix.

Maintenant, pour participer moi-même à un prix, j'ai néanmoins un regard attentif. Je ne ressens plus de méfiance ou de dédain, comme je pouvais en ressentir auparavant. Je sais le travail qu'il y a derrière, et je sais qu'il n'y a pas qu'un côté mercantile dans ces initiatives.

R.G. – Comment se déroule le prix des lecteurs-Escale du livre ?

E.G. – Nous sommes maintenant, en tant qu'usagers de médiathèques – pour ma part, celle du Grand-Parc à Bordeaux –, sollicités selon un calendrier précis. On nous remet courant octobre la liste des cinq ouvrages sélectionnés par le comité des médiathécaires. Les romans sont disponibles en bibliothèque, on les emprunte un par un, sur environ trois mois, et la règle est de tous les lire, jusqu'au bout. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, afin de pouvoir se faire un avis argumenté. Ce qui est très bien. Si, sur une dizaine d'heures de lecture, je trouve un passage, une

vingtaine de minutes de plaisir intense, ça me va. On ne peut pas non plus toujours ressentir une adhésion parfaite de la première à la dernière page.

Ensuite, il y a une première réunion par médiathèque, où nous échangeons nos avis, souvent partagés, voire contradictoires. On remarque alors que nous nous attachons beaucoup plus à l'émotion et au fond des livres qu'à leur forme. Nous ne sommes pas critiques littéraires et les gens parlent avant tout des sensations retirées à la lecture. Enfin, nous votons pour élire un livre, et deux représentants iront alors porter le roman choisi dans un débat final auprès de l'Escale et des lecteurs des autres médiathèques participantes.

R.G. – Le fait d'avoir participé à ce prix a-t-il changé votre position de lecteur ?

E.G. – Indéniablement. Cela m'a conduit à avoir un respect plus important vis-à-vis des auteurs. Leurs ouvrages peuvent avoir des qualités et des défauts, mais, malgré tout, se questionner sur leur travail, leur parcours, leurs recherches, conduit à avoir un regard plus bienveillant. Auparavant, il fallait que j'aie un coup de cœur immédiat pour un livre, sinon je l'abandonnais. Ce que d'ailleurs on ne fait presque jamais au cinéma. Même devant un film insipide, il m'arrive rarement de quitter la salle avant la fin de la projection. Cela a donc très clairement changé ma façon de lire.

Et mon implication grandit à mesure que je découvre le sujet de la littérature française,

qui était au départ assez éloigné de mes centres d'intérêt. J'ai découvert l'Escale du livre, les difficultés à organiser un pareil événement, et je me suis dit que mon rôle de citoyen vis-à-vis de la culture n'était pas que de consommer, mais aussi de participer. En devenant par exemple bénévole pour la manifestation, ou en ayant le plaisir de mener l'entretien public avec Sorj Chalandon, premier lauréat du prix pour *Le Quatrième Mur*.



<http://escaledulivre.com>



Emmanuel Granger

DES LECTURES

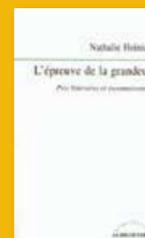


La littérature, à quel(s) prix ? Histoire des prix littéraires

Sylvie Ducas

La Découverte
Coll. Cahiers libres
22 x 14 cm ; 245 p. ; 22 € ; isbn : 978-2-7071-7517-5 ; août 2013

Les prix littéraires prolifèrent par milliers en France. Sylvie Ducas livre une enquête sur cette « exception française ». Elle montre comment ces prix influencent la création littéraire, le statut de l'écrivain et le rapport de celui-ci avec les lecteurs et pointe leurs effets à la fois structurants et paradoxaux du monde littéraire. À lire aussi la thèse de doctorat de S. Ducas : *La Reconnaissance littéraire. Littérature et prix littéraires : les exemples du Goncourt et du Fémina*, université Paris 7, 1998.



L'épreuve de la grandeur : prix littéraire et reconnaissance

Nathalie Heinich

La Découverte
Coll. Armillaire
22 x 14 cm ; 288 p. ; 26 € ; isbn : 2-7071-3170-9 ; nov. 1999

Huit écrivains – Jean Carrière, Claude Simon, Jean Rouaud, Annie Ernaux, Emmanuèle Bernheim, Michel Tournier, Andreï Makine – livrent cette expérience singulière de la réception d'un prix littéraire qui opère un changement spectaculaire, instantané et durable et que chacun a vécu de manière très différente. Entrent en jeu la reconnaissance du talent, le statut de l'écrivain, la notoriété ou la richesse.



La Fabrique du livre L'édition littéraire au XX^e siècle

Olivier Bessard-Banquy

Presses universitaires de Bordeaux / Éditions du Lérot
www.dulerot.fr
24 x 16 cm ; 544 p. ; 29 € ; isbn : 979-10-300-0091-7 ; oct. 2016

À partir de témoignages d'éditeurs et d'archives inédites conservées à l'Institut mémoires de l'édition (IMEC), Olivier Bessard-Banquy retrace les mutations de l'édition française de textes littéraires, de la fin du XIX^e siècle aux années 1970, et l'élaboration de politiques éditoriales au sein des grandes maisons, entre constitution d'un catalogue et logiques commerciales.



La Littérature à l'estomac

Julien Gracq

Corti éditeur
19 x 12 cm ; 73 p. ; 11,15 € ; isbn : 2-7143-0262-9 ; 1992

Pamphlet publié en 1949, ce texte reste d'actualité. En quelques dizaines de pages, Julien Gracq s'en prend au milieu littéraire parisien, visant en particulier les prix littéraires. L'ironie du sort a voulu que l'année suivante, l'écrivain a été désigné lauréat du prix Goncourt pour *Le Rivage des Syrtes*... Prix qu'il refuse.



Une autre histoire de l'édition française

Jean-Yves Mollier

La Fabrique
20 x 13 cm ; 429 p. ; 15 € ; isbn : 978-2-35872-074-8 ; août 2015

Une histoire de l'édition française depuis la diffusion de l'imprimerie en France jusqu'à l'irruption du numérique. Jean-Yves Mollier résume trente années de recherche consacrée au livre sous les angles de l'histoire culturelle, technique, économique et politique, autant dans les domaines littéraire, scolaire, juridique, scientifique que de l'édition jeunesse.



L'écrivain imaginaire Scénographies auctoriales à l'époque romantique

José-Luis Diaz

Honoré Champion éditeur
24 x 16 cm ; 695 p. ; 123 € ; isbn : 978-2-7453-1590-8 ; juin 2007

José-Luis Diaz met en relief la dimension imaginaire de la fonction auctoriale, considérant une période déterminée de l'histoire littéraire : l'époque romantique. Cette époque est marquée par la promotion sans précédent de l'écrivain imaginaire, promu au double rang de mythe et de fantasme, pour qui se définissent de nombreuses « scénographies auctoriales ».

H. Gauthier & P. Boisnard



Des artistes à l'œuvre : Hortense Gauthier & Philippe Boisnard

Voilà un duo insolite... Hortense Gauthier et Philippe Boisnard forment un binôme de poésie digitale dont HP Process est la signature. Écrivains et poètes, nourris de sciences humaines, sciences sociales et politiques pour Hortense, philosophie pour Philippe, ils ne veulent pas s'en tenir là et décident de partir à l'assaut d'outils contemporains et technologiques, mus par un désir d'exploration et d'expérimentation de nouveaux langages. Leur rencontre a ouvert la voie à de multiples projets empiriques autour de l'écriture littéraire et de la transformation que produisent les outils numériques et les nouvelles formes d'échanges.

Le couple est animateur de Databaz à Angoulême (un centre d'art et d'expérimentation intermédia autour de la littérature contemporaine et des arts numériques : <http://databaz.org/centre>) et a été commissaire du festival Accès(2016 à Pau (festival de cultures électroniques : <http://www.pau.fr/353-festival-access-s-cultures-electroniques.htm>).

Hortense et Philippe ont été en résidence d'écriture numérique au chalet Mauriac à l'été 2016 pendant laquelle ils ont travaillé leur projet Contact-et moi, une application autour d'une fiction poétique conçue à partir des archives de la performance Contact qu'ils ont créée, générative et participative.

Éclairages leur consacre quelques pages dans ce numéro 6.



écla

écrit cinéma livre audiovisuel

ÉCLA

Bât. 36-37 - Rue des Terres neuves - 33130 Bègles
Tél. +33 (0)5 47 50 10 00 / Fax +33 (0)5 56 42 53 69

Retrouvez Écla sur :
ecla.aquitaine.fr

head> type=>application/openscreendescription+xml</head>
meta charset=>UTF-8</meta>
title>Contact - Wikipedia</title>
script>document.docu... ÉCLAIRAGES
est la publication semestrielle
de l'agence régionale Écla :
écrit, cinéma, livre, audiovisuel.